This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

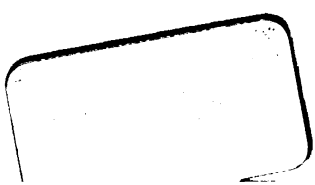
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



c/74 t.1 55

MON
DERNIER-NÉ

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LE PETIT PARIS. 1 vol.	3 fr.
LETTRES GOURMANDES. 1 vol.	3
POÉSIE COMPLÈTES. 1 vol.	5
LES FRÈRES CHANTEMESSE. 2 vol.	6
LA BELLE OLYMPE. 1 vol.	3

CHARLES MONSELET

MON
DERNIER-NÉ

GAIETÉS PARISIENNES

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 15-17-19, galerie d'Orléans.
1883
(Droits de reproduction et de traduction réservés.

155

848
M754mm

626447-170

MON DERNIER-NÉ

GAIETÉS PARISIENNES

LA MONTRE DE TUTEREMU

Bon, excellent, naïf Parisien, ce Tuteremu, Parisien des pieds à la tête, Parisien qui aurait pu servir de modèle à Arnal, à Paul de Kock, à Gavarni, à Henry Monnier et à Daumier !

Un incident dramatique devait marquer dans l'existence si placide de Tuteremu.

Un jour, on lui vola sa montre,

Sa montre et sa chaîne.

A la chaîne était appendu un médaillon dans l'inté-

rieur duquel une main amie avait fait graver une fleur... une pensée.

Ah! cette pensée! — Il y avait là tout un poème cher à Tuteremu, ce qui lui rendait sa montre excessivement précieuse.

Mais comment la lui avait-on volée? Où la lui avait-on volée?

Dans un établissement de bains froids, sur la Seine, à ce qu'affirmait Tuteremu.

Son désespoir ne peut se décrire.

Il était allé faire immédiatement sa déclaration à la préfecture de police, où on lui avait promis assez nonchalamment de procéder à des recherches.

Les recherches de la préfecture étaient restées sans résultat.

Pendant plusieurs jours, on vit Tuteremu parcourir Paris dans tous les sens, fiévreux, hagard, regardant chaque passant au gilet.

Il cherchait sa montre.

Course folle!

Qui le croirait?

Au bout d'un mois, dans une après-midi de dimanche, Tuteremu reconnut sa montre et sa chaîne sur le ventre rebondi d'un monsieur qui traversait le boulevard à la hauteur de l'Opéra.

Tuteremu crut défaillir de joie.

Il se mit à *filer* prudemment son monsieur, tout en regardant de côté et d'autre sur le trottoir, pour requérir l'assistance d'un sergent de ville.

Mais au moment où il s'y attendait le moins, le monsieur *filé* sauta sur le marchepied d'un omnibus, avec une agilité que n'aurait pas fait supposer son embonpoint et s'engouffra dans les flancs du véhicule, qui continua à rouler vers la Bastille.

Stupéfait, Tuteremu courut après l'omnibus ; il était complet.

Tuteremu n'eut que le temps de se jeter dans un fiacre, en ordonnant au cocher de suivre l'omnibus.

Après avoir été vingt fois séparés par les embarras du boulevard, les deux équipages arrivèrent ensemble à destination.

Tuteremu eut la chance, en sautant de voiture, de se trouver nez à nez avec un sergent de ville.

— Je vous prie, lui dit-il, et au besoin vous requiers de me prêter main-forte.

Puis, accompagné de cette image de l'autorité, il se dirigea vers le gros monsieur au moment où il descendait de l'omnibus.

C'était un personnage d'une apparence tout à fait respectable, rubicond, les yeux saillants, amplement vêtu.

Son visage respirait un contentement sans mélange.

— Monsieur, lui dit Tuteremu, vous portez sur vous

une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a juste un mois.

Le gros monsieur recula, et sa physionomie exprima une surprise sincère.

— Est-ce possible? dit-il.

— J'en suis sûr.

Le sergent de ville à Tuteremu :

— Vous pouvez fournir la preuve de ce que vous avancez?

— Parfaitement. Ouvrez le médaillon; il y a dedans une fleur gravée... une pensée.

— C'est vrai, dit l'agent après vérification; suivez-moi tous deux chez le commissaire de police.

— Avec enthousiasme! s'écria Tuteremu.

— Diable! fit le gros monsieur; moi qui allais dîner en ville... Heureusement que le bureau n'est qu'à deux pas, — ajouta-t-il en homme à qui l'arrondissement était familier.

Le bureau n'était qu'à deux pas, en effet.

Précisément le commissaire de police s'y trouvait, par un de ces hasards inouïs que je ne me charge pas d'expliquer.

— Tiens! vous voilà, monsieur Bouasse! dit-il avec empressement en apercevant le gros monsieur.

— Comme vous voyez, mon cher, répondit celui-ci;

je dîne ce soir chez vos voisins, M. et Mme Liévois.

— Et moi aussi... Comme cela se trouve! s'écria le commissaire de police ; donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

Tuteremu demeura debout, étonné.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite, mon cher monsieur Bouasse?

Tuteremu crut alors devoir prendre la parole.

— Monsieur le commissaire...

— Je ne vous parle pas, dit celui-ci en paraissant s'apercevoir pour la première fois de la présence de Tuteremu.

— Mais cependant...

— Je m'adresse à M. Bouasse. Parlez, monsieur Bouasse.

M. Bouasse dit, en se renversant dans sa chaise :

— C'est bien simple...

— Pas si simple que cela! murmura Tuteremu.

— Silence!

M. Bouasse continua :

— Monsieur m'accuse tout bonnement de lui avoir volé sa montre et sa chaîne.

— Ah! ah! ah! fit le commissaire de police en s'esclaffant de rire.

— Ah! ah! ah! firent le clerc de commissaire et le sergent de ville, par imitation.

Tuteremu se sentit déconcerté.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il; j'ai dit que

monsieur avait sur lui une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a un mois.

— C'est différent, en effet, dit le commissaire en se remettant ; mais votre affirmation n'en demeure pas moins fort grave... M. Bouasse est un de nos commerçants les plus considérés, placé à la tête d'une importante maison de bretelles...

— En gros.

— Occupant plus de cinquante ouvriers...

— Et faisant cent mille francs d'affaires par an, ajouta superbement M. Bouasse.

— Il me paraît difficile, reprit le commissaire de police, de l'assimiler à... à un... comment dirai-je ?... à un vulgaire pick-pocket.

Les rires faillirent recommencer.

M. Bouasse les arrêta d'un geste plein de noblesse. Il venait de fouiller dans la poche de son habit.

— Je remercie monsieur le commissaire de la bonne opinion qu'il a de moi. Le hasard me sert justement à souhait. Voici la facture qui justifie de l'achat que j'ai fait de cette montre, il y a une semaine, chez mon horloger habituel, rue Amelot.

Il tendit le papier au commissaire qui, après y avoir jeté un coup d'œil pour la forme, le lui rendit respectueusement.

— Eh bien ?

— Monsieur est en règle...

— Ah ! fit Tuteremu.

— Complètement en règle.

— Soit, dit Tuteremu ; mais cela ne prouve pas que ma montre ne m'ait été volée.

— Nous entrons dans un autre ordre d'idées, répondit le commissaire.

— Entrons-y, c'est celui qui m'intéresse.

— Il vous reste votre recours contre l'horloger de la rue Amelot.

— Ah! dit Tuteremu.

— Oui. Adressez-vous au parquet.

— Fort bien. Je vous remercie... Mais en attendant, ma montre...

— *La* montre, vous voulez dire.

— Elle reste dans le gilet de monsieur, dit Tuteremu.

— Absolument, répondit le commissaire de police ; il l'a payée, il a sa facture. Le reste ne me regarde pas. Adressez-vous au parquet... Mon cher monsieur Bouasse, je suis vraiment désolé...

— Pas du tout... dit le gros homme en se décidant à se lever de sa chaise.

— A tout à l'heure, n'est-ce pas, chez les Liévois? fit le commissaire.

Puis, à Tuteremu :

— VOUS ÊTES LIBRE!

Pour le coup, Tuteremu eut un soubresaut.

— Comment, on ne me traîne pas en prison! dit-il ironiquement ; on ne me charge pas de chaînes! Est-

ce possible, je suis libre! Libre, moi! On ne m'arrête pas pour avoir réclamé ma montre! ma montre!! ma montre!!!

— Allez, mon ami, le grand air calmera votre exaltation, dit le commissaire de police avec un ton de bienveillance.

Sur le seuil, M. Bouasse dit à Tuteremu :

— Je ne vous en veux pas... Ces choses-là arrivent journellement... Tout le monde peut se tromper.

— Mais je ne me trompe pas!

— Venez me voir un de ces jours. Voici mon adresse.

— Certes, j'irai! grinça Tuteremu entre ses dents.

Tuteremu se précipita au parquet.

Une enquête fut ordonnée, mais inutilement. L'horloger de la rue Amelot était des plus estimables. Il tenait la montre, la chaîne et le médaillon d'un autre honnête homme de ses amis. Celui-ci la tenait d'une dame veuve qui, malheureusement, était partie depuis quelques jours pour la Belgique...

On dut renoncer à l'enquête.

Ce fut alors qu'un jour harassé, accablé, Tuteremu se rendit chez M. Bouasse. Pourquoi? Il n'en savait rien, — ou plutôt si, il voulait revoir sa montre! Il retrouva, dans le riche fabricant de bretelles, l'homme épanoui et cordial qu'il avait appris à connaître à ses dépens. Bouasse invita Tuteremu à dîner.

A partir de ce moment, ce fut entre eux une intimité qui alla en grandissant et qui, bientôt, ne connut plus de limites.

De temps en temps, aux heures d'expansion bachique, Tuteremu disait à Bouasse :

— Rends-moi ma montre!

— Jamais de la vie! répondait Bouasse, qui était intraitable sur ce point.

Et ils recommençaient à boire.

Un soir, enfin, qu'ils avaient bu un peu plus que de coutume et de raison, et que Bouasse, vaincu par le sommeil, s'était laissé choir sous la table, Tuteremu, tenté par le démon, se hasarda à glisser une main sur le gilet de son ami... il décrocha la montre, objet de ses continuelles revendications.

Que vous dirai-je? La scène se passait dans un restaurant public. Tuteremu fut vu et arrêté.

On le traduisit en police correctionnelle.

Grâce à ses bons antécédents, il ne fut condamné qu'à six mois de prison, *pour avoir volé sa montre.*

Oh ! la justice !

UN GRAND PRIX DE RHUM

Par un de ces jours d'excessive chaleur, j'entrai vers les quatre heures de l'après-midi dans un café du boulevard, où je me fis servir une limonade à la glace.

A quelque distance de moi, un énorme monsieur soufflait et s'éventait, assis seul à une table ronde, sur laquelle était posé un tout petit verre mousseline contenant quelques gouttes d'une liqueur dorée.

Je crus reconnaître en cet être puissant un de mes camarades d'enfance; au bout de plusieurs minutes d'examen, le doute ne me fut plus permis.

— Quoniam! m'écriai-je.

Il leva ses deux gros yeux sur moi et me reconnut à son tour

— Vous... toi... nous! dit-il

— Nous-mêmes.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! prononça-t-il en s'épongeant le front.

Les sensations se produisent lentement chez les gros hommes ; celui-ci me regardait fixement.

Puis, pour faire diversion à son émotion, il vida son petit verre et en demanda immédiatement un autre.

Alors, nous commençâmes à causer.

Moi. — Ce cher Quoniam ! Comme il y a longtemps que je ne vous ai vu !

Quoniam, *s'éventant.* — Vingt ans à peu près.

Moi. — Vingt ans ! Est-ce possible ? Pas changé, d'ailleurs.

Quoniam, *s'épongeant.* — Oh ! oh ! un peu augmenté cependant.

Moi. — Que voulez-vous ? Tout augmente... Je vous aurais reconnu entre mille, Quoniam.

Quoniam, *buvant.* — Flatteur !... A votre santé !

Moi. — Qu'est-ce que vous buvez là ?

Quoniam, *s'éventant.* — Comment ! votre odorat ne vous l'a pas appris ? C'est du rhum, mon ami, du rhum. Il n'y a de bon au monde que le rhum.

Moi. — Croyez-vous ?

QUONIAM, *s'épongeant.* — J'en suis à mon onzième verre depuis ce matin.

MOI. — Miséricorde!

QUONIAM, *buvant.* — Vive le rhum ! Il n'y a que cela qui fasse oublier.

MOI. — Oublier quoi ?

QUONIAM, *s'éventant.* — Ah ! c'est juste... vous ne savez pas... Il m'est arrivé tant de choses depuis vingt ans ! Je suis un blessé de la vie.

MOI. — Vous, Quoniam, avec votre mine fleurie et votre embonpoint monacal ! Est-ce bien vous qui parlez de la sorte ?

QUONIAM, *s'épongeant.* — Je suis un blessé de la vie, vous-dis-je.

MOI. — Blessé... dangereusement ?

QUONIAM, *buvant.* — Blessé conjugalement.

MOI. — Diable !

QUONIAM, *s'éventant.* — Oui.

MOI. — Je vous comprends et je vous plains. Infortuné Quoniam !

QUONIAM, *avec colère.* — Vous ne comprenez rien du tout ! Votre supposition est gratuitement outrageante ! Vous êtes à cent lieues de la vérité.

MOI. — Mettons autant de lieues que vous voudrez, mon cher Quoniam, et excusez-moi. Mais si vous voulez m'épargner de nouveaux impairs, expliquez-vous tout à fait clairement.

QUONIAM, *s'épongeant.* — Vous avez raison. J'ai

besoin de m'épancher dans un sein ami. Vous ne vous moquerez pas de mon malheur, au moins ?

MOI. — J'ai toujours respecté le malheur.

QUONIAM, *s'éventant.* — Ah! c'est qu'il y a malheur et malheur. Le mien est d'un genre qui ne prête guère à la poésie. La poésie !... pour laquelle j'étais né. Écoutez-moi d'une oreille sympathique. Mais, auparavant, laissez-moi prendre un verre de rhum.

MOI. — Encore ?

QUONIAM, *buvant.* — C'est une habitude que j'ai contractée aux États-Unis.

MOI. — Ah ! vous êtes allé aux États-Unis, Quoniam ?

QUONIAM. — J'y ai habité huit ans. J'avais fini par m'y faire distinguer sous le nom du major Mac Cullott.

MOI. — Major ! Pourquoi ?

QUONIAM. — Je n'en sais rien.

MOI. — Vous avez peut-être fait la guerre ?

QUONIAM. — Peut-être. Mais si vous m'interrompez à chaque minute, mon récit pourra durer longtemps.

MOI. — Continuez, major.

QUONIAM. — Reçu dans les meilleures maisons de Boston, j'y liai connaissance avec une femme superbe, une veuve, M^me^ Saunders. Elle m'incendia le

premier jour que je la vis. Du reste, elle était douée de toutes les qualités, douce, le nez légèrement coloré, très forte sur le pudding. Elle n'avait qu'un défaut.

MOI. — Lequel ?

QUONIAM. — Elle était un peu plus mûre que moi.

MOI. — De beaucoup d'années ?

QUONIAM. — Du double.

MOI. — Diantre !

QUONIAM. — Non... personne ne s'en serait douté. On lui aurait tout au plus accordé quarante-deux ans. Bref, je la jugeai digne de faire le bonheur d'un galant homme. Le galant homme était tout trouvé. Mme Saunders avait une fortune plus que suffisante pour deux. Moi, je n'avais pas le sou...

MOI. — Comme major.

QUONIAM. — Parce que major. Je posai donc ma candidature à sa main. Après quelques semaines de flirtation, nous convînmes d'unir nos destinées.

MOI. — *Chantons, célébrons ce beau jour!*

QUONIAM. — Musique d'Auber, je connais... une légère déconvenue nous attendait lors de la formalité du contrat. Je dus convenir que je ne m'appelais pas le major Mac Cullott et signer de mon véritable nom d'Alfred Quoniam. Ma veuve accepta cet aveu avec d'autant plus de désinvolture qu'elle-même déclara n'avoir aucun droit à porter le nom de Saunders. Elle s'appelait tout simplement Madeleine Bourjeolly

et était née à Trentemoult (Loire-Inférieure). « Trentemoult ! m'écriai-je ; mais c'est le village où j'ai été élevé ! » Elle parut se troubler, je ne n'y fis pas autrement attention sur le moment.

MOI. — Vous étiez toujours incendié ?

QUONIAM. — Toujours... Cette femme était un ange !

MOI. — A cette époque ?

QUONIAM. — A cette époque, et à présent aussi.

MOI. — Mais alors je ne vois pas bien votre malheur.

QUONIAM. — Attendez. Il y avait cinq ou six mois que nous étions mariés. Ma félicité était au comble. Le village de Trentemoult me revenait bien quelquefois à la mémoire, mais alors ma femme avait le soin de changer la conversation. Une nuit que je dormais auprès d'elle et que ma tête reposait sur son sein...

MOI. — Gazez, Quoniam, gazez !

QUONIAM. — Je me réveillai insensiblement, et je fus témoin d'une étrange chose. Ma femme, endormie et rêvant, me berçait comme on fait d'un enfant, et de sa bouche entr'ouverte sortait cette mélopée naïve : *Dodo, l'enfant do...*

MOI. — *L'enfant dormira tantôt...*

QUONIAM. — C'est cela. Je poussai un grand cri. La lumière venait de se faire dans mon cerveau. Terrible, je me dressai sur mon séant en disant : « Madeleine Bourjeolly ! Madeleine Bourjeolly !... Je

me souviens à présent... je me souviens ! Vous êtes ma nourrice ! »

MOI. — Etait-ce vrai ?

QUONIAM. — C'était vrai. J'avais épousé ma nourrice. Damnation !

MOI, *après un silence.* — Eh bien ?

QUONIAM, *amèrement.* — Eh bien ! vous ne riez pas ?

MOI. — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mon pauvre Quoniam.

QUONIAM. — Je vous sais gré de cette retenue... Et maintenant comprenez-vous pourquoi je bois tant de rhum ?

MOI. — Oui. Le rhum, c'est le lait des vieillards.

QUONIAM, *ahuri.* — Le lait !

Le ciel m'est témoin que j'avais innocemment proféré ce mot malencontreux.

Mais Quoniam y vit une intention ; et culbutant tables et chaises devant lui, sortit du café après m'avoir lancé un regard foudroyant.

LA SUCCESSION DE L'EXÉCUTEUR

DES HAUTES-ŒUVRES

I

Un intérieur bourgeois de la rue du Petit-Carreau. Le mari et la femme causent ensemble.

LA FEMME. — Et tu aurais ce courage ?

LE MARI. — Que veux-tu ? il faut bien vivre! Nous sommes surchargés de famille... Lui aussi avait des enfants, des filles... Comme nous, il en a marié une... Les autres, grâce à ce qu'il leur a laissé, trouveront facilement à s'établir. D'ailleurs, ma demande est envoyée. J'ai fait valoir mes services comme ancien

boucher; j'ai mentionné que ton père était équarrisseur... cela ne peut pas faire de mal... Incidemment, j'ai glissé qu'Isidore, notre fils, est carabin... J'ai parlé aussi des filles : le ministre apprendra que l'une d'elles est coutelière, la seconde empailleuse d'oiseaux, et la troisième marchande à la toilette... La *toilette*, tu comprends...

LA FEMME. — Oui, mais tu te charges d'une bien grande responsabilité. Sauras-tu au moins t'acquitter de tes fonctions avec le calme qui convient...

LE MARI. — ..... aux grands cœurs ? C'est ce que tu veux dire, n'est-ce pas ? Sois donc tranquille. Ce n'est pas la mer à boire. Ce qu'un homme a fait, un autre peut le faire.

LA FEMME. — Allons, va, mon ami; je vais faire brûler un cierge à Saint-Eustache, pour que tu réussisses.

II

Un entresol de garçon, rue Saint-Georges. Deux gommeux fument des cigarettes.

GONTRAN. — Ainsi, tu n'as plus rien ?

RAOUL. — Ratiboisé, mon cher, archi-ratiboisé!

Mon mobilier est saisi et sera vendu dans huit jours... je suis exécuté au cercle... Impossible de me refaire. Toute la journée d'hier, je l'ai passée à caresser du regard mon bon revolver de Tolède.

GONTRAN, *lançant une bouffée de tabac.* — Tu t'exprimes bien.

RAOUL. — Merci. (*Il en lance une autre.*)

GONTRAN. — Est-ce qu'il ne te reste pas de famille ?

RAOUL. — Aucun vestige. J'ai dévoré deux familles véritables et trois apocryphes.

GONTRAN. — Comment! pas un oncle ? pas un cousin ?... Cherche bien dans tes tiroirs.

RAOUL. — Tu m'agaces avec tes mauvaises plaisanteries.

GONTRAN. — Du calme, mon bon, et raisonnons ton affaire. Quelle est ton intention ?

RAOUL. — Je viens de t'en informer.

GONTRAN. — Pour tout de bon ?

RAOUL. — Oui. En lisant le journal, cela m'a sauté aux yeux. Je me suis écrié : Tiens ! Et puis après : Pourquoi pas ?

GONTRAN. — Diable ! C'est raide !

RAOUL. — Pas autant que tu le crois. Il y a comme cela un tas de choses dont on se fait des monstres de loin... J'ai étudié la question. J'ai l'habitude de passer les nuits ; cela ne me changera guère. Je n'aurai à travailler qu'une ou deux fois par mois environ. C'est à considérer pour un paresseux tel que moi.

GONTRAN. — En effet.

RAOUL. — Le reste du temps sera à moi, je l'emploierai comme je voudrai. Je pêcherai à la ligne ou je cultiverai des asperges.

GONTRAN. — Tu es peut-être dans le vrai. C'est égal, si tu es nommé, tu te feras joliment attraper par les amis.

RAOUL. — Ça, c'est mon affaire. Mais si un de de ceux-là me tombe un jour sous la main, je te réponds que je ne le ferai pas rire.

GONTRAN. — Brrr... tu me donnes déjà froid dans le dos.

RAOUL. — Passe-moi le tabac.

GONTRAN. — Dis donc, Raoul, sais-tu que c'est un *comble*... le comble du désespoir !

RAOUL. — Non. C'est un métier où il ne faut que de la tête.

III

Boulevard de la Villette, sur un banc. Auguste, dit NAVET, est assis aux côtés d'Élisa.

NAVET. — Oui, ma biche.

ÉLISA. — Plus souvent que je coupe dans ce pont

NAVET. — Quand je te le dis ! Ça m'embête d'être flémard, comme je suis. Faut faire une fin. Je pense à l'avenir.

ÉLISA. — On t'a changé, bien sûr.

NAVET. — Possible. Ça n'empêche que j'ai écrit à mon ministre pour la chose. Je lui ai dit le blot ; il ouvrira l'œil. J'ai soigné l'orthographe, quoique ça ne soit pas ma partie, mais faut toujours flatter les gens à qui on a affaire.

ÉLISA. — Roublard !

NAVET. — On connaît le cœur humain, v'là tout. Vois-tu, Élisa, je ne me monte pas le coup : je suis l'homme de la situation. Ce n'est pas pour dire, mais il n'y en a pas beaucoup qui aient ma poigne. Et la poigne, c'est indispensable dans cette industrie. Avec ça, je représente.

ÉLISA. — Tu représentes quoi ?

NAVET. — Je veux dire que je suis bel homme. J'ai du portrait.

ÉLISA. — As-tu fini !

NAVET. — Non, mais ça fait bien sur le piédestal. Faut pas être répulsif aux femmes.

ÉLISA. — Y a-t-il de la braise dans c'te place ?

NAVET. — J'te crois. On dîne tous les jours.

ÉLISA. — Tant qu'on veut ?

NAVET. — Tant qu'on veut, ma biche. Et on fait des voyages.

ÉLISA. — Tu m'emmèneras, Navet ?

NAVET. — On verra ça. Faudra de la conduite, d'abord.

ÉLISA. — Ousque ça se vend?

NAVET. — Pas sur le trottoir.

ÉLISA. — Tu es joliment fier aujourd'hui.

NAVET. — J'en ai le droit, Élisa. Demain tu seras peut-être la femme d'un fonctionnaire. Faudra me coller du respect.

ÉLISA. — A toi?

NAVET. — A moi, à monsieur Navet.

ÉLISA. — Tiens! vois ce que tu me fais faire!

NAVET, *à part*. — Pourvu que j'aie écrit bien lisiblement mon adresse sur ma lettre au ministre!

IV

Dans un vieil hôtel, rue de Sèvres. Entre baron et marquise.

LA MARQUISE. — Allons, vous badinez, baron. Vous mériteriez un coup d'éventail sur les doigts.

LE BARON. — Je vous jure, marquise, que je parle très sérieusement.

LA MARQUISE. — Mais cela ne ressemblerait à rien. Vous seriez chansonné dans toutes les ruelles.

LE BARON. — J'ai demandé à opérer masqué. Il y a des précédents.

LA MARQUISE. — Ah! oui, je sais... pour Charles Ier.

LE BARON. — Justement. Seulement je n'aurai à exercer que sur la canaille, ce qui est bien différent. Près des nôtres, cela peut sembler du dévouement. A un moment donné, du train dont vont les choses, je serais d'une grande utilité.

LA MARQUISE. — Mais, baron, vous n'avez pas la pratique.

LE BARON. — Je l'acquerrai bientôt. Cela ne doit pas être plus difficile que de jouer du violon; or, vous savez, marquise, avec quelle rapidité j'ai appris le violon.

LA MARQUISE. — Et vous en jouez encore aujourd'hui comme un ange!

LE BARON. — Il en sera de même pour mon nouvel état. Les premiers essais seront peut-être incomplets... un peu gauches... Bah!

LA MARQUISE. — Comment bah! mais ces malheureux...

LE BARON. — Au cinquième ou sixième, cela ira tout seul. Vous savez le proverbe : A force de forger... Et puis, je me flatte d'apporter dans cet emploi des qualités jusqu'alors inconnues : la politesse, la dignité, l'affabilité même...

LA MARQUISE. — Oh! oh! l'affabilité!

LE BARON. — Certainement, marquise; vous ne

savez pas de quoi un gentilhomme est capable. Sur ce terrain, je défie toute rivalité.

LA MARQUISE. — Mais votre nom, baron ; le nom de vos aïeux !

LE BARON. — Mes aïeux en ont fait bien d'autres dans les Cévennes !... D'ailleurs, je reprendrai mon nom patronymique... Je ne suis connu que sous mon nom de terre.

LA MARQUISE, *soupirant*. — Ah ! j'aurais préféré vous voir partir pour la croisade !

LE BARON. — Moi aussi, palsambleu ! Mais on ne se croise plus... A bientôt, céleste amie ! Je vole au ministère, et je reviens sur l'aile des amours ! (*Il sort en exécutant une pirouette.*)

AU BAL DE L'OPÉRA

UN DOMINO. — Bonsoir, Jules.

JULES. — Bonsoir, Coralie.

LE DOMINO. — Pas de chance ! Soyez donc masquée jusqu'au ventre ! A quoi m'as-tu reconnue, chéri ?

JULES. — A ton organe enchanteur. Il n'y a pas deux voix comme celle de Coralie.

LE DOMINO. — Non, plus Coralie. Jeanne à présent.

JULES. — Et pourquoi as-tu renoncé au nom de Coralie ?

LE DOMINO. — Parce qu'on me disait toujours : *Et ton fils ?...* Tu comprends, une scie à propos d'une pièce du Gymnase. — Me payes-tu un sucre d'orge ?

JULES. — Pour aller le revendre ?

LE DOMINO. — Parbleu !

JULES. — Non. Mais je vais t'indiquer un monsieur

qui te payera autant de sucres d'orge que tu en voudras.

LE DOMINO. — Vrai ?

JULES. — Viens par ici.

LE DOMINO. — Oui, mon loulou. Tu es encore le plus chic de tous.

JULES. — Tu vois bien ce gros père qui est assis tout seul sur cette banquette ?

LE DOMINO. — Oui. Pas beau.

JULES. — Mais si mal conservé ! Écoute ; tu vas lui dire ceci... et ceci... (*Il lui parle à l'oreille.*)

LE DOMINO. — Parfaitement. Et tu crois que le vieux singe marchera ?

JULES. — J'en suis sûr. Il est venu ici pour s'amuser.

LE DOMINO. — *All right !*

LE GROS MONSIEUR, *sur sa banquette.* — Je ne saurais me dissimuler que je m'embête étonnamment. Les bals de l'Opéra ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Plus d'entrain, plus d'intrigues surtout. O Chicard ! ô Rigolette ! qu'êtes-vous devenus ? C'était bien la peine de faire deux cent vingt-quatre kilomètres pour venir assister à cet enterrement de première classe !

LE DOMINO, *s'approchant.* — Je te connais.

LE GROS MONSIEUR, *tressaillant, mais se contenant.* — Madame, je ne crois pas.

LE DOMINO. — Si ! si !

LE GROS MONSIEUR. — Je suis arrivé il y a trois heures seulement, par le chemin de fer, et il serait vraiment singulier...

LE DOMINO. — Ça ne fait rien. Je te connais. Veux-tu que je te le prouve ?

LE GROS MONSIEUR. — Volontiers. Voyons.

LE DOMINO. — A une condition : c'est que tu me payeras un bâton de sucre d'orge au buffet.

LE GROS MONSIEUR. — Je connais ça... Ça se faisait déjà de mon temps... (*Il se lève.*) Allons-y !.. Est-ce toujours comme cela que l'on dit ?

LE DOMINO. — Oui, mon petit père. Offre-moi ton bras.

LE GROS MONSIEUR. — Voilà. Eh bien ?

LE DOMINO. — Eh bien !... tu t'appelles Duplacard.

LE GROS MONSIEUR, *tressautant.* — Bah !... Comment le savez-vous ?

LE DOMINO. — Ernest-Kosciusko Duplacard.

LE GROS MONSIEUR, *au comble de la surprise.* — C'est vrai... Kosciusko... Jeune femme, qui que tu sois, tu ravives en moi un souvenir bien cher et bien douloureux à la fois... Kosciusko... Mon père, partisan déclaré de l'indépendance polonaise, m'avait

donné ce nom en effet. Mais poursuis, beau masque, tu me remues vivement.

LE DOMINO. — Tu n'as pas toujours habité la province.

DUPLACARD. — Renversant !

LE DOMINO. — Tu as occupé à Paris une brillante situation commerciale.

DUPLACARD. — Hélas !

LE DOMINO. — Tu étais *gilet-de-flanellier* de l'empereur.

DUPLACARD. — Oh ! tais-toi, tais-toi, si tu ne veux pas me compromettre ! La politique prime tout !

LE DOMINO. — Suis-je bien informée ?

DUPLACARD. — Tu me confonds.

LE DOMINO, *devant le buffet.* — Il y a des bâtons de sucre d'orge à dix francs et à vingt francs.

DUPLACARD. — Qui es-tu ?

LE DOMINO. — Je prends ce gros-là, tu vois.

DUPLACARD. — Comme tu voudras.

LE DOMINO. — Tu es gentil ! Paye. C'est trente francs. (*Duplacard paye.*)

DUPLACARD. — Maintenant, tu me diras qui tu es.

LE DOMINO. — Je ne me suis pas engagée à cela, Kosciusko.

DUPLACARD, *cherchant à soulever la barbe de son masque.* — Laisse-moi voir au moins...

LE DOMINO. — A bas les pattes !

DUPLACARD. — Méchante !

LE DOMINO. — Adieu.

DUPLACARD. — Tu t'en vas?

LE DOMINO. — J'aperçois mon oncle le général, il ne faut pas qu'il me rencontre. Il me ferait un chahut !

DUPLACARD, *à part étonné.* — Chahut ?... (*Haut.*) Te reverrai-je, au moins ? Je veux te revoir, entends-tu ?

LE DOMINO. — Oui, Duplacard de mon cœur. A quatre heures, à cette place. Nous partirons ensemble. Tu m'aideras à mettre mon manteau.

DUPLACARD. — Et tu me diras...

LE DOMINO. — Tout. Sois tranquille, je te ferai la bonne mesure. Adieu, Duplacard.

DUPLACARD. — A tout à l'heure, mauvaise ! (*Seul.*) Quelle peut être cette femme et d'où me connaît-elle ?... Une de mes anciennes, sans doute, mais laquelle ? (*Il tombe dans une profonde rêverie.*)

LE DOMINO, *s'approchant de Jules.* — Ah ! je te cherchais... Dis donc, il est très bien le vieux que tu m'as prêté.

JULES. — N'est-ce pas ?

LE DOMINO. — Est-ce que tu ne sais pas encore quelque chose que je puisse lui raconter ?

JULES. — Non.

LE DOMINO. — Tant pis ! (*Elle s'éloigne.*)

JULES, *à part.* — Plus souvent que j'irai tout dire à la même !

UNE LAITIÈRE. — Tiens ! Jules !

JULES. — Bonsoir, Léa.

LA LAITIÈRE. — Non. Plus Léa.

JULES. — Pourquoi ?

LA LAITIÈRE. — Parce qu'on me la faisait toujours à la *Daniel Rochat*. Clémentine.

JULES. — Clémentine, soit. Eh bien ! Clémentine, as-tu envie de souper, cette nuit ?

LA LAITIÈRE. — C'te bêtise ! Avec toi ?

JULES. — Non. Je suis en lecture. Aussitôt libre.

LA LAITIÈRE. — Avec qui donc ?

JULES. — Avec ce gros monsieur qui souffle là-bas tout seul sur cette banquette.

LA LAITIÈRE, *faisant la grimace.* — J'aurais mieux aimé avec toi.

JULES. — Je te crois.

LA LAITIÈRE. — Qu'est-ce qu'il vend, ton phoque ?

JULES. — Je vais te le dire. (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

LA LAITIÈRE. — Je ne me souviendrai jamais de tout ça...

JULES. — Si, ma fille.

LA LAITIÈRE. — Répète-le-moi encore.

JULES. — Tête de pioche ! (*Il se remet à lui parler bas.*)

LA LAITIÈRE. — Ça y est ! Merci.

DUPLACARD, *seul, continuant sa méditation.* — Je n'en reviens pas. Il n'y a qu'au bal de l'Opéra que ces choses-là arrivent...

LA LAITIÈRE. — Je te connais !

DUPLACARD. — Toi aussi ?

LA LAITIÈRE. — Pourquoi pas, mon gros patapouf ?

DUPLACARD. — Parce que je suis descendu il y a trois heures seulement du chemin de fer, et...

LA LAITIÈRE. — Oui, je sais, je sais. Tu viens de Saint-Maximin.

DUPLACARD. — Hein ?

LA LAITIÈRE. — Où tu as laissé toutes seules ta bonne et ta nièce.

DUPLACARD, *bondissant.* — Demonio !

LA LAITIÈRE. — Va, va, j'en sais de belles sur ton compte... Penses-tu toujours à la belle M^me^ Janbois ?

DUPLACARD. — Plus bas, je t'en conjure !

LA LAITIÈRE. — On connaît tes intrigues avec elle... tes rendez-vous derrière l'église... et l'histoire de la camisole...

DUPLACARD, *ahuri.* — Silence ! oh ! silence !

LA LAITIÈRE. — Veux-tu que je te rappelle l'histoire de la camisole?

DUPLACARD. — Non, non !

LA LAITIÈRE. — Alors, offre-moi à souper, Duplacard.

DUPLACARD. — C'est que je suis déjà engagé avec une dame... un domino.

LA LAITIÈRE.— Tant mieux. Nous serons trois. Ça ne me gêne point, gros passionné... Attends-moi ici, à deux heures.

DUPLACARD. — Comme le domino.

LA LAITIÈRE. — Je te raconterai encore des potins. Au revoir, mon beau lutteur; au revoir, Dumollard..., non, Duplacard !

DUPLACARD, *seul*. — Je suis anéanti. Cette inconnue a tous mes secrets. Quelle aventure ! Et moi qui croyais m'ennuyer?...

Dans un cabinet de restaurant. Duplacard soupe avec six femmes.

LES FEMMES, *criant*. — Duplacard ! Duplacard ! Duplacard !

DUPLACARD, *un peu gris*. — Mesdames, je suis sensible...

LE DOMINO. — Bravo, Duplacard !

LA LAITIÈRE. — Redemande du champagne, Duplacard !

DUPLACARD. — ... Sensible aux marques d'intérêt que vous me prodiguez...

UNE FEMME. — C'est bon, Duplacard, on va te couronner de roses... Garçon, des roses ! Dites à la bouquetière de monter !

TOUTES. — Oui, couronnons de roses Duplacard !

DUPLACARD. — ... Sensible... et confus ... et surtout ému... Couronnez-moi de roses, mesdames, si vous voulez... je me laisserai faire... Mais dites-moi auparavant comment vous me connaissez.

LE DOMINO. — Mais nous ne te connaissons pas, Duplacard !

LA LAITIÈRE. — Nous ne te connaissons pas du tout !

UNE AUTRE FEMME. — Nous ne t'avons jamais connu, mon bonhomme !

HÉLÈNE. — C'est bien plus drôle !

SUZANNE. — Il est idiot, ce Duplacard, de s'imaginer que nous le connaissons !

BERTHE. — Il est bête comme ses pieds !

LE DOMINO. — A ta santé, Duplacard !

TOUTES. — Duplacard ! Duplacard ! Duplacard !

Duplacard s'incline, quoique abasourdi. La bouquetière entre, les mains pleines de roses.

ON JOUERA LA COMÉDIE

Le comble du *chic*, en ce moment, dans les salons, c'est de donner la comédie.

— Donnons la comédie ! dirent l'autre jour M. et Mme Bercain, deux des membres les plus riches et les plus considérables de la colonie des Batignolles.

Ils décidèrent d'aller tous les deux chez un agent dramatique qu'on leur avait désigné.

— Monsieur, lui dirent-ils, on nous a dit que vous teniez un assortiment complet d'acteurs et d'actrices pour fêtes et soirées... Or, comme nous avons l'intention de recevoir de demain en huit, nous venons nous approvisionner chez vous.

L'agent dramatique s'inclina.

— Êtes-vous fixés sur le genre que vous désirez ? demanda-t-il aux Bercains.

— Pas précisément... Nous avions d'abord pensé

à un concert, mais on nous a objecté que les concerts étaient bien discrédités... et trop à la portée de tout le monde. Nous nous sommes arrêtés à l'idée de faire jouer la comédie.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Excellente idée! Et quelle espèce de comédie voulez-vous faire jouer?... Avez-vous un théâtre monté, avec décors et accessoires?

Mme BERCAIN. — Oh! non, monsieur... un simple salon... assez vaste cependant, et très artistement décoré.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Alors, c'est une pièce de paravent qu'il vous faut.

M. BERCAIN. — De paravent, oui, monsieur... Nous achèterons un très beau paravent.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Une pièce de Verconsin ou de Nadaud... A deux, trois ou quatre personnages?

Les époux Bercain se consultèrent du regard.

Mme BERCAIN. — Dame! plus il y en aura...

M. BERCAIN. — Mieux ça vaudra.

Mme BERCAIN. — Tout cela dépend du prix...

L'AGENT DRAMATIQUE. — Et surtout de la réputation des artistes. Avez-vous quelques artistes dans l'idée, monsieur et madame?

M. BERCAIN, *se tournant vers sa femme.* — As-tu quelques artistes dans l'idée?

Mme BERCAIN. — Oh! certainement!... Je voudrais M. Coquelin.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Diable !... L'aîné ou le cadet ?

Mme BERCAIN. — Il y en a donc deux ?

L'AGENT DRAMATIQUE, *souriant.* — En cherchant bien, on en trouverait même trois.

Mme BERCAIN. — Je croyais que c'était le même... Je veux parler de celui qui jouait l'autre jour au ministère de l'Instruction publique.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Celui-là, madame, est inabordable; j'ai le regret de vous le dire.

Ici M. Bercain eut un geste de fermier général.

— Vous ignorez peut-être, monsieur, que notre fortune nous permet tous les sacrifices, dit-il à l'agent dramatique.

— Je n'en doute pas, monsieur, répondit celui-ci, mais l'argent n'a rien à voir ici. M. Coquelin est à l'abri du besoin.

— Eh bien ! s'il faut une démarche personnelle...

L'agent dramatique hocha la tête.

— N'insistons pas, mon ami, dit Mme Bercain à son mari; après tout, il y a d'autres artistes que M. Coquelin.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Madame a raison... des artistes très distingués, parmi lesquels vous n'aurez, grâce à mes nombreuses relations, que l'embarras du choix. Ma liste est infinie.

Mme BERCAIN. — Quel dommage que Sarah Bernhardt soit en voyage !

L'AGENT DRAMATIQUE. — Cela est regrettable, en effet; mais il nous reste encore beaucoup de jolies femmes et des comédiennes charmantes.

Mme BERCAIN. — Avez-vous Mlle Samary sur votre liste ?

L'AGENT DRAMATIQUE. — Mlle Samary... attendez donc...

Mme BERCAIN. — Elle pourrait nous jouer quelque chose avec M. Delaunay, par exemple.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Oh ! Delaunay, n'y comptez pas..... c'est comme Coquelin. Il a refusé la semaine dernière d'aller chez le ministre du Salvador, M. Torrès-Caïcedo.

— Cherchons ailleurs, dit le couple Bercain.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Que diriez-vous de M. Mounet-Sully ?... Hein ?... Mounet-Sully, de la Comédie-Française... Avec beaucoup de précautions, vous pourriez peut-être l'amener chez vous.

M. BERCAIN. — M. Mounet-Sully... c'est une idée. Bobonne, qu'en dis-tu ?

Mme BERCAIN. — Oh ! il me fait trop peur... avec ses cheveux sur le front... ses dents féroces...

L'AGENT DRAMATIQUE. — Il n'est pas toujours comme cela... il est aimable quand il veut... Il vous réciterait les *Triolets à Nini*.

M. BERCAIN. — Les *Triolets à Nini*... Tiens ! c'est gentil... justement tu t'appelles Clémence.

Mme BERCAIN. — Non, j'en aimerais mieux un autre.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Vous avez peut-être tort, madame. En dehors d'*Hernani* et de *Ruy Blas*, Mounet-Sully est un pinson pour la gaieté... Et, je vous le répète, en vous y prenant habilement... Car, pour moi, je le connais très peu, presque pas, pour ainsi dire.

M. BERCAIN, *à part*. — Drôle d'agent dramatique!

Mme BERCAIN. — Mais, dans tous les cas, les *Triolets à Nini*, ça ne nous ferait pas une pièce à deux ou trois personnages.

L'AGENT DRAMATIQUE. — C'est juste... (*Réfléchissant.*) Je vous dirais bien de prendre Saint-Germain et Mlle Pierson.

M. ET Mme BERCAIN. — Ah ! oui.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Ils sont ravissants tous deux dans *C'était Gertrude*.

M. BERCAIN. — Voilà notre affaire !

L'AGENT DRAMATIQUE. — Ou Alice Lody et Dieudonné dans *Chez l'Avocat*.

M. BERCAIN. — Parfait !

L'AGENT DRAMATIQUE. — Mais Saint-Germain est surchargé de besogne au Gymnase... il me le disait encore avant-hier soir... Quant à Pierson, elle a fait vœu de n'accepter aucune invitation.

M. BERCAIN. — Eh bien ! et Mlle Alice Lody ?

L'AGENT DRAMATIQUE. — J'ai eu des difficultés avec elle.

Les époux Bercain se regardèrent d'un air désappointé.

— Est-ce que vous tenez bien à une pièce à plusieurs personnages ? leur demanda l'agent dramatique.

M. BERCAIN. — Mais...

Mme BERCAIN. — Un peu.

L'AGENT DRAMATIQUE. — A votre place, je la remplacerais par quelques monologues. Les monologues sont tout ce qu'il y a de plus à la mode. Nous avons le monologue ému de Manuel, la *Robe*... la *Grand'-Mère*..., le monologue enjoué de Charles Cros : le *Bilboquet*, l'*Obsession*, le *Hareng saur*..., le monologue gracieux : *Oh ! monsieur* !

M. BERCAIN, *à part*. — Une scie !

L'AGENT DRAMATIQUE. — Je vous indiquerai les meilleurs.

M. BERCAIN. — Et quels artistes nous offrez-vous pour ces monologues ?

L'AGENT DRAMATIQUE. — Je vous conseille Galipaux.

M. BERCAIN. — Qu'est-ce que c'est que Galipaux ?

L'AGENT DRAMATIQUE. — Un jeune artiste du Palais-Royal qui est en train de faire son trou.

M. BERCAIN. — Ma femme, veux-tu que nous prenions le jeune Galipaux, qui est en train de faire son trou ?

Mme BERCAIN. — Comme tu voudras, mon ami.

M. BERCAIN, *à l'agent dramatique.* — Envoyez-nous-le, monsieur.

L'AGENT DRAMATIQUE. — Je vous enverrai aussi, pour compléter votre spectacle, un deuxième artiste dont vous me direz des nouvelles.

M. BERCAIN. — Lequel ?

L'AGENT DRAMATIQUE. — C'est une surprise que je veux vous faire. Fiez-vous à moi.

Huit jours après, la colonie des Batignolles inondait l'hôtel de M. et Mme Bercain.

Les lettres d'invitation, répandues en grande quantité, portaient ce post-scriptum : « *On jouera la comédie.* »

Les monologues firent fureur.

Mais le plus grand succès de la soirée fut pour le troisième artiste mystérieusement annoncé, et qui n'était autre que l'illustre funambule Paul Legrand. Le dernier Pierrot mima le récit de Théramène de

façon à rallier les suffrages de tous les gens de goût. Jamais Racine ne s'était vu à pareille fête.

J'ai essayé de fixer, pour les races futures, quelques-uns des traits de cette parodie; mais, ce que je n'ai pu rendre, c'est l'incroyable vivacité de l'œil et de la bouche de Paul Legrand, c'est l'imprévu de son geste, c'est tout ce qui fait de lui un artiste unique dans son genre.

. . . . . .

Pierrot-Théramène arrive rapidement en scène. A la troisième enjambée, il s'arrête et lève ses grandes manches blanches vers le ciel. On devine qu'il est sous le poids d'une immense douleur; mais, comme aucune douleur au monde n'est capable de lui faire perdre la notion du respect classique, il fait encore un pas en avant et s'incline profondément. Il est censé saluer Thésée.

Alors commence la fameuse narration.

Pierrot ouvre trois fois la bouche, et trois fois il la referme. Il pousse un soupir, puis deux. Ensuite, il fait voir par gestes, Hippolyte montant en voiture et se préparant à une petite partie de campagne, — ou plutôt ce n'est plus Théramène, c'est Hippolyte lui-même. Il fait claquer son fouet. Hue, dia!

Mais les chevaux n'avancent guère. Pierrot s'en étonne; il imite l'homme qui descend de son char, et

va vers eux pour les flatter de la main. Il leur trouve la tête plus basse que de coutume et, se tapant le front, il indique que ces pauvres bêtes veulent sans doute *se conformer à sa triste pensée*. Pierrot cherche à leur remonter le moral, puis il reprend ses rênes, qu'il laisse flotter, selon le texte racinien.

Tout à coup, un régisseur placé dans la coulisse fait entendre un mugissement effroyable. Pierrot manque de se flanquer par terre. Il dresse l'oreille; il regarde autour de lui d'un air épouvanté. Second mugissement du régisseur, plus terrible que le premier, formidable, lamentable, redoutable, toujours selon le texte fécond en adjectifs. Pierrot perd la tête. Et c'est ici qu'éclate dans son entier le magnifique talent du mime. Il voit le *dos de la plaine liquide* se soulever, s'avancer vers lui, vomir de gros bouillons, former une montagne... Il ne sait ce que cela veut dire; il retire ses pieds, il arpente la scène, il se sent mouillé comme par une marée non prévue par les almanachs.

Tout son visage bouleversé semble signifier : « On ne fait pas de farces pareilles! Qu'est-ce que c'est que ça? Ça va cesser! » Il appelle ses gardes qui, malgré leur affliction de tout à l'heure, se sont donné de l'air. Pierrot ne dissimule pas son mépris pour eux. Il cherche à rebrousser chemin. C'est alors que le régisseur pousse son troisième beuglement, suprême, celui-là!

Pierrot s'immobilise.

Il a vu le monstre, il le voit...

Il le voit sortir du *sein des flots*. Un tremblement général s'empare de son être. Cependant, il lui reste assez d'empire sur lui-même pour céder au singulier désir de portraicturer cette vilaine bête. Il va prendre dans un coin un appareil photographique et l'installe devant elle. C'est un taureau : il simule ses cornes; c'est un dragon, il simule sa queue. *L'air en est infecté* : il se bouche le nez. On dirait que le monstre se laisse complaisamment faire. Pierrot paraît concevoir quelque espoir. « Petit! petit! » semble-t-il murmurer. Mais on comprend que le monstre n'est pas venu là pour s'amuser.

Pour le coup, Pierrot songe sérieusement à se défendre. Il se fouille, il cherche sur lui une arme quelconque. Un spectateur se lève et lui présente un javelot. Pierrot le remercie avec effusion, tout en lui demandant par signes la manière de s'en servir. Un javelot! qu'est-ce que c'est que cela?

Un nouveau mugissement parti de la coulisse le rend au sentiment de son péril. Il court tout autour du théâtre en donnant les signes les moins équivoques de l'effroi. On le sent talonné par l'énorme crustacé à cornes. Enfin, dans un énergique effort, il se retourne et lui lance son dard d'une main sûre. Mais, comme il a mal calculé son élan, il s'étale tout de son long par terre.

Horrible ! horrible !

Ce qui se passe alors rentre dans le domaine de l'indescriptible. Ce ne sont plus que des sauts de carpe et des bonds convulsifs. On devine qu'un duel corps à corps s'est engagé entre Pierrot et le monstre, et qu'aucun d'eux n'est disposé maintenant à accepter des excuses. Il semble qu'on les voie l'un et l'autre se roulant, entrelacés, dans la poussière. Pierrot le bourre de coups de pied et de coups de poing; mais sa vigueur se ralentit, ses forces diminuent, sa respiration devient rare; il gigotte, ses bras ne battent plus que le vide; on entend ce petit cri : *couic !*

Et il ne bouge plus.

Le drame n'est pas fini : Pierrot redevient Théramène et, soulevé sur un genou, il se met en devoir d'achever son récit. Il pleure comme un veau. Il se penche vers la terre pour écouter les dernières paroles d'Hippolyte et recueillir la croix de sa mère. Toute cette partie de la mimique de Paul Legrand est du plus haut pathétique. Il étend les mains pour affirmer qu'il prendra soin de la triste Aricie. Oh ! oui !

Son désespoir redouble en s'apercevant que le héros est expiré; il se jette sur lui et le couvre de pleurs. Un arrosoir ne ferait pas mieux. C'est à ce

moment que l'attendrissement du public atteint aux dernières limites et que les bravos éclatent de tous les côtés.

Mais Pierrot-Théramène est arrivé au bout de sa douloureuse tâche; il le constate en tirant sa montre et en saluant une dernière fois le roi Thésée.

Puis il se retire en humant une prise de tabac.

Je suis forcé d'avouer que cette profanation a obtenu le plus grand succès aux Batignolles.

LES PENSÉES

D'UN NOUVEAU MINISTRE

Le ministre est seul dans son salon. Il marche à grands pas.

C'est fait. La voix de l'*Officiel* a parlé. Je suis ministre.

(*Il boit un verre d'eau.*)

Ministre en France.., à Paris!

Pourquoi mon pouls bat-il si fort ? Est-ce que cela n'arrive pas à tout le monde d'être ministre ? — Allons, allons, pas d'enfantillage.

(*Silence.*)

Le ciel m'est témoin que j'ai fait jusqu'à la fin une résistance héroïque. Je ne voulais pas... je murmurais non, et puis encore non..... je ne me sentais pas préparé.

Ils me disaient, avec toute sorte d'inflexions caressantes dans la voix : « Acceptez! mais acceptez donc ! » Je répondais : « En vérité, c'est m'offrir un portefeuille dans des conditions trop difficiles. » Ils répliquaient : « C'est bien pour cela que nous vous l'offrons. Si les choses allaient comme sur des roulettes, est-ce que nous aurions pensé à vous ? »

Cette façon d'offrir pouvait être entendue de deux manières. Je l'ai prise de la bonne.

Comment ont-ils eu raison de mes hésitations ? Je ne sais pas au juste.

Ils m'ont demandé si j'avais un programme. Je leur ai répondu fièrement : « Et vous ? »

L'histoire enregistrera cette réponse, je l'espère. Elle en enregistrera bien d'autres de mon fait.

Je le crois, que j'en ai un programme ! j'en ai même plusieurs. Ma tête est un arsenal d'idées..... Un arsenal, non, un entrepôt. Il y en a de toute sorte, surtout de saines, de grandes, d'utiles, de généreuses, de fécondes. On attend beaucoup de

moi, et l'on a raison. Je ne faillirai pas à ma tâche.

Que de réformes à entreprendre ! que de progrès à tenter ! La devise du siècle est : *En avant !* Je l'aurai sans cesse présente à l'esprit.

Je vais donc pouvoir réaliser tout ce que j'ai rêvé. (*Silence.*)

Tout ? non pas, peut-être, dans les premiers moments..... mais une partie..... une bonne partie. Le reste viendra plus tard, graduellement, à son heure. Trop précipiter est le moyen de tout gâter..... Et puis, je ne peux pas me vider dès le début..... cela ne serait pas sensé. Je dois réserver des surprises à l'avenir ; tous les bons ministres ont toujours agi de la sorte.

Les bons ministres... Eh ! eh ! on les compte. Assurément, je n'aurai pas de peine à faire oublier mes prédécesseurs. La plupart n'étaient pas très forts, il faut l'avouer. Et maladroits ! On n'est pas maladroit comme ils l'ont été ; on aurait dit une gageure, ma parole d'honneur.

Pauvres gens !

Certes, je ferai mieux qu'eux. Et, pour cela, je n'ai tout simplement qu'à ne pas faire comme eux.

D'abord, la porte de mon cabinet sera ouverte à tout le monde, matin et soir. Les garçons de bureau n'auront plus qu'à se gratter les mollets. Je renouvellerai la légende du chêne de saint Louis ; je descendrai dans le jardin les jours de beau temps :

« Monsieur le ministre, s'il vous plaît (plus d'*Excellence*, cela va sans dire) ? — Sous la première branche à gauche. »

Sans doute, je serai un peu encombré. N'importe ! J'aurai un mot pour chacun. La France d'à présent a besoin d'un ministre populaire. Je serai ce ministre. Pour tant de fatigue, j'aurai ma récompense dans mon cœur. Il doit être doux de ne se coucher qu'après avoir répondu à deux cents personnes. — Oh ! oui, bien doux !

(*Rêverie.*)

Pourtant... un ministère n'est pas un moulin. Est-il bien nécessaire de me laisser harceler par une foule d'oisifs ? La popularité n'exclut pas le repos. Les jours où j'aurai besoin de me reposer, j'enverrai mon secrétaire sous le chêne à ma place... mon premier secrétaire... ou mon second... ou mon chef de cabinet.

Cela ne m'empêchera pas de tout faire par moi-même. J'y tiens essentiellement.

Il est très bien l'hôtel du ministère... imposant... spacieux. Je crois me rappeler que le grand salon des fêtes est brun et or. Des fêtes à... en faut-il encore à

Et pourquoi pas ?

La République a tout à gagner à se montrer sous des aspects aimables. Un bal de temps en temps n'a jamais nui. Relions le passé à l'avenir par un chaînon de fleurs. Sachons être le front qui pense et la lèvre qui sourit.

Mon attitude vis-à-vis de la presse ?... On me demande quelle sera mon attitude vis-à-vis de la presse.

(*Avec explosion.*)

Tout pour elle !... tout !... tout !!!

S'imagine-t-on, par exemple, que je suis homme à oublier ce que je dois aux journaux...., ces bons journaux..... ces excellents journaux ! S'ils ne m'ont pas fait ce que je suis, ils y ont contribué certainement. La presse est, comme on l'a dit, un pouvoir dans l'État, pouvoir immense, terrible,.. bien dangereux souvent.....

(*Silence.*)

Oh ! oui, bien dangereux !

Mais qu'importe ? c'est la presse. Qui y touche s'y coupe.... Il ne faut pas cependant qu'elle aille trop loin,.. Non... Non ! Je ne lui permettrai pas de franchir certaines limites, par exemple de s'attaquer à ma personnalité. Sur ce chapitre-là on me trouvera implacable. Je ne peux pas me laisser dévorer par la presse, que diable !

Jusqu'où lui permettrai-je d'aller ?... Tolérerai-je qu'elle m'appelle Ernest ?... Oui... il y a de ces licences

qu'il faut ne savoir ni voir ni entendre. J'aurai le bon goût de mon côté... le bon goût, ce bouclier des natures supérieures.

Ces journalistes ! Il faut convenir qu'il y en a parmi eux de bien gênants, de bien agaçants... pour ne pas dire plus. J'en sais deux ou trois... même cinq ou six... qui ont le don particulier de m'échauffer les oreilles. A ceux-là je ne ménagerai pas les *communiqués*, je le leur promets, et même, s'il le faut... mais j'aime à croire qu'ils m'épargneront ces extrémités toujours cruelles.

Presse maudite !

La grande faute de ceux qui m'ont précédé au pouvoir... la très grande faute.... a été d'avoir voulu remonter quelques-uns des courants de l'opinion publique. Ce ne sera pas par là que je pècherai, moi. L'opinion publique me trouvera constamment docile, et je m'abandonnerai à tous ses courants de la même façon qu'un excellent nageur s'abandonne au fil de l'eau.

Je n'aurai, d'ailleurs, aucun mérite à suivre l'opinion publique. Ne suis-je pas le type du parfait républicain?

Oui.

(*Silence.*)

Oui !

(*Autre silence.*)

Oui, oui !

Ce qui me sera le plus sensible, dans les commencements, ce sera de rompre avec d'anciennes liaisons, avec de certaines amitiés compromettantes, politiquement parlant. Mais la république a le droit d'exiger tous les sacrifices, et le véritable homme d'État doit avoir du sang de Brutus (l'ancien, le premier) dans les veines. — Dès ce soir, je me mets à dresser ma liste de proscriptions.

(*Il se tourne vers le buste de la République, placé sur la cheminée.*)

Es-tu contente de moi, grande déesse ? Ai-je assez dépouillé ce qui pouvait encore rester du vieil homme ? Suis-je suffisamment pénétré de mes devoirs ? Quels gages nouveaux demandes-tu, grande déesse ? Je suis prêt à te les donner. Tu vois ma conscience et mon désir de bien faire ; jette un coup d'œil favorable sur ton ministre, inspire-le et daigne le guider dans tes sentiers lumineux !

Allons repasser nos *Droits de l'Homme*.

UN LENDEMAIN DE DÉMISSION

I

Il est sept heures du matin. L'homme d'État qui vient d'abdiquer sommeille, étendu mollement sur son lit, un bras enroulé autour de sa tête ; un sourire fleurit sa bouche entr'ouverte. Un rayon de soleil filtrant entre les rideaux va caresser l'ivoire rosé de son front.

La plume avec laquelle il a signé la veille sa démission est auprès de lui, sur un guéridon. Il compte la léguer à ses enfants, avec quelques bonnes mille livres de rente.

Il dort. Il a ordonné qu'on le laissât exceptionnellement dormir toute la matinée. Machinalement, ce-

pendant, il se réveille à sept heures, comme au temps où il était ministre. Il étend le bras vers un cordon de sonnette, comme pour appeler un secrétaire. Puissance de l'habitude ! Mais il s'arrête et dit :

— Combien je suis fou ! J'oubliais que je n'ai plus d'occupations. Je suis libre comme l'air. Or, le meilleur emploi que je puisse faire de ma liberté, c'est de me rendormir. — Donnons-nous encore un bon coup de traversin, ajoute-t-il en employant le style facétieux.

Vainement ! L'ex-ministre ne peut rattraper le sommeil. Son bonheur nouveau l'oppresse. Il se décide à se lever.

— Broum ! broum ! Hum ! Froum ! murmure-t-il en se promenant de long en large dans sa chambre ; traderidera ! C'est bien moi, je suis redevenu un homme comme les autres. Des multitudes d'existences ne sont plus suspendues à mon souffle. Sur ma table, plus de ces monceaux de lettres dont l'aspect me terrifiait. Il n'y a personne à m'attendre dans le corridor. Assurons-nous en. Personne, en effet. C'est merveilleux ! Seul ! je suis bien seul ! Ouvrons la fenêtre. Ah ! le beau temps ! un vrai temps de démission ! Que cet air est délicieux à humer ! Comme il dilate la poitrine ! Il y a six mois que je n'ai respiré pareillement. — Voici le chant d'un petit oiseau dans l'arbre d'en face. Il semblait qu'il n'y eût plus de petits oiseaux pendant que j'étais ministre. Chante, petit oiseau ; je veux t'écouter tous les matins ; je t'émietterai de la brioche

sur le rebord de ma croisée ; nous serons bientôt une paire d'amis, tu verras.

Ainsi parle l'ex-ministre, oubliant qu'il est en simple caleçon.

Il continue :

— Où donc avais-je la tête en acceptant ce portefeuille ? M'a-t-on assez tourmenté ! M'a-t-on assez fait aller de gauche à droite et droite à gauche ? Ai-je assez joué un rôle de toton ? Faire toutes les volontés, excepté la mienne ! Donner ma signature sans cesse, toujours ! Recevoir des commissions..... — Oh ! les commissions !

Il cache son visage dans ses mains, par un geste d'horreur.

— Et j'ai pu hésiter à dire adieu à ces hautes salles boisées et mélancoliques, à ces huissiers cérémonieux, à cette longue file de gens uniformément revêtus d'un habit noir ! J'avais fini par être le jouet d'une étrange obsession ; je m'étais imaginé qu'il n'y avait au monde qu'un seul habit noir, que tous mes visiteurs se repassaient pour m'aborder. Je ne prêtais qu'une attention indifférente à chaque individu qui me parlait : je n'étais occupé que de son habit noir. « C'est bien le même habit noir que j'ai vu il y a un instant, me disais-je ; c'est bien le même que je reverrai tout à l'heure. Quelqu'un est là derrière la porte, qui l'attend pour l'endosser à son tour. » Et mes yeux ne quittaient pas l'habit noir. J'allais si

loin dans l'hallucination qu'un jour, en reconduisant un grave auditeur de première classe au Conseil d'État, je ne craignis pas de faire une marque à son habit noir afin de le reconnaître. — Comment mon cerveau n'a-t-il pas éclaté vingt fois ?

Et le ministre démissionnaire secoue le front.

— Grâce au ciel, ces mauvais temps sont passés ; ils sont passés et ne reviendront plus, comme dit la romance. Du diable si l'on me reprend jamais dans cette galère !

Prenant une chaise :

— Ah ! çà, qu'est-ce que je m'en vais faire maintenant que je ne suis plus ministre et que j'ai perdu le sommeil ?... Oh ! je ne suis pas embarrassé... Il y a les voyages, l'étude... Je veux aller voir mes amis, que j'ai un peu négligés. L'amitié ! il n'y a que cela.

Cela dit, l'ex-ministre s'habille et se revêt d'habits aux couleurs tendres, comme il convient à un homme d'État qui n'a point encore renoncé à plaire.

II

Dans une contre-allée feuillue du bois de Boulogne, il se promène au bras d'un ami, un vieil ami d'enfance.

— Si tu savais combien je suis aise de te voir, mon cher Émilien, mon bon et fidèle camarade ! s'écrie l'ex-ministre à chaque pas.

— C'est un plaisir que tu aurais pu te procurer plus souvent.

— Que veux-tu dire ?

— Que j'ai fait tous les efforts possibles pour te voir à ton ministère !

— Mon exécrable ministère.

— Je n'ai jamais pu arriver jusqu'à toi.

— Tu te moques. Il fallait m'écrire, me donner un rendez-vous.

— C'est ce que j'ai fait.

— Eh bien ?

— Tu m'as fait répondre par ton secrétaire particulier en m'accordant une audience.

— Ah !... et pourquoi n'es-tu pas venu à cette audience ?

— J'y suis venu. C'est le chef du secrétariat qui m'a reçu... ou le secrétaire général... ou le sous-secrétaire... je ne sais plus qui.

— J'étais sans doute à la Chambre, murmure le ministre.

— Probablement.

— Mais qu'importait ? Ne savais-tu pas et ne t'ai-je pas souvent répété que ton couvert était mis tous les jours chez moi ?

— Oui.

— Tu ne t'en es pas souvenu ?

— Si. Je me suis présenté deux ou trois fois chez toi, à l'heure du dîner.

— Oh ! oh !

— Tu dînais ailleurs.

— Dans quelque ambassade ou chez un collègue ? Cela m'arrivait souvent. Cher ami, c'est un véritable guignon. Tu m'apprends des choses dont je suis désolé.

— Bah !

— Mais j'y pense : est-ce que tu avais alors quelque service à me demander ?

— On a toujours quelque chose à demander à un ami qui est ministre.

Celui-ci se tut.

— Et, reprit-il, est-ce qu'il est trop tard ?

— Oui, mon ami, il s'agissait d'une petite place qui a été donnée à un autre. Mais ne t'en attriste pas outre mesure. Ce qui est passé est passé...

— Ah ! Émilien, on ne fait pas toujours ce qu'on veut quand on est au pouvoir...

— Et même quand on n'y est pas.

— Il y aurait cependant de grandes choses à faire !

— Ou même tout simplement de bonnes choses.

— On est plein d'excellentes intentions...

— Comme un pavé de l'enfer.

— On rêve toute sorte d'améliorations meilleures les unes que les autres.

— On rêve.

— Il semble que le char de l'État ne demande qu'à être poussé. La route paraît unie et facile. Et puis, va te promener! Des bâtons naissent d'eux-mêmes entre les roues.

— Le char s'arrête.

— Ou il se renverse...

— Et il se fracasse.

— Plus moyen de rester dedans!

— A moins d'être fracassé avec lui.

L'ex-ministre soupire. L'ami soupire aussi.

— Et, ma foi! pour qui aime bien sa tranquillité!... reprend l'ex-ministre.

— Pour qui la préfère à tout...

— On fait comme j'ai fait. Bonsoir, la compagnie! On retourne à ses amis.

— Tu dis?

— Je dis : On retourne à ses amis, à ses vieux et chers amis.

— J'avais bien entendu.

— Et l'on se remet à vivre de la vie intime et affectueuse.

(*Un silence.*)

Le soleil brille sur le gazon éclatant et lustré comme du velours vert.

Au bout de quelques instants, ces mots retentissent dans la sérénité du paysage comme une moralité :

— Écoute un conseil, Émilien. Ne sois jamais ministre!

LA STATUE DE VICTOR HUGO

C'est le soir, dans un salon. Quelques membres de la commission instituée pour la statue de Victor Hugo se sont réunis chez l'un d'entre eux. Hommes politiques, hommes de lettres, artistes. On est tout à fait en comité intime et familier; les cigares ont été tirés de leurs étuis. Il a été décidé qu'il ne serait pas fait de procès-verbal de cette séance.

PÉTRUS, *le maître de la maison.* — Messieurs, je me nomme président.

— Bravo !

— Et j'abuse immédiatement de mon pouvoir pour m'accorder la parole.

— De quelle matière sera cette statue ?

— De la plus éclatante et de la plus durable !

— Je la proposerais bien en or, si elle devait être abritée sous le plafond d'un musée ; mais, comme elle est destinée à une place publique, je verrais peut-être quelques inconvénients à l'emploi de ce métal.

— Suspecteriez-vous la probité populaire ?

— Je ne la suspecte point, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas la tenter.

— L'orateur a peut-être raison. Écartons l'or, et rejetons-nous sur le marbre.

— Ou sur le bronze.

— Le bronze est bien sombre.

— Le marbre subit toutes les injures de l'air.

— Je sais bien qu'il faudrait une matière exceptionnelle pour Victor Hugo, mais dans l'impossibilité, messieurs...

CAROLUS. — Comment sera-t-il costumé ?

— Je demande qu'il ne soit pas costumé du tout.

— Nu ?

— Parfaitement nu. La nudité est l'expression suprême du grand art. C'est nu du haut en bas que Pigalle a représenté Voltaire. L'unique concession du sculpteur a été de lui placer un crayon à la main.

— Re-bravo !

— Messieurs... Nous ne pouvons nous dissimuler, en dépit de notre modestie, que nous jouons tout à fait le rôle des Diderot, des d'Alembert, des Necker, lorsqu'ils résolurent d'élever une statue à Voltaire.

— C'est vrai !

— L'honneur n'est pas mince pour nous, et nous tâcherons de nous en montrer dignes... En attendant, il s'agit de nous mettre d'accord sur quelques points principaux et de préparer la besogne pour la première réunion officielle.

— Parfaitement !

— Messieurs, j'ai eu l'honneur de voir le Maître, et de l'interroger sur les idées particulières qu'il pourrait avoir au sujet de sa statue... particulièrement à propos du costume et de l'attitude.

— Eh bien ?

— Il ne veut se mêler de rien ; il nous donne carte blanche.

— Toujours le même ! la grâce en personne.

— Alors, substituons-nous à lui, et tâchons d'arrêter quelque chose. Occupons-nous d'abord de la statue, nous nous occuperons ensuite du statuaire.

Julius. — Je demande la parole.

— Oui ! oui !

— On pourra donner un volume à Victor Hugo.

— Non ! splendidement nu. (*Agitation générale.*)

— Le génie est nu. Tout vêtement est indigne de lui. L'idéal ne traîne pas de loques.

— Tant que vous voudrez, mais le public sera surpris.

— Vous m'accorderez que l'anatomie de Victor Hugo est de beaucoup préférable à celle de Voltaire.

— On pourrait consulter les dames.

— Messieurs, soyons sérieux... Que diriez-vous d'une demi-nudité ?... quelque chose comme le Talma du péristyle du Théâtre-Français ?

— Ah ! oui, l'homme aux mamelles pendantes.

— Ou comme un sénateur de l'ancienne Rome... biceps au vent.

— Non, non ; tout ou rien !

— Moi, je suis pour le nu absolu.

— Moi, pas. Le public, et surtout la postérité, aiment assez à voir les grands hommes tels qu'ils étaient dans leur vie ordinaire. Napoléon en redingote grise avait plus de raison d'être que Napoléon en empereur romain. Le costume habituel de Victor Hugo est le veston, la cravate en foulard blanc, le gilet boutonné haut. Faisons-le en veston.

— Peu digne.

— Tant mieux ! nous nous rapprochons ainsi de la démocratie.

— L'habit ?... murmura Ferdinandus.

— Ridicule.

— La redingote ?

— Comme Ponsard, alors !

— Eh bien ! le manteau. Le manteau est un compromis entre le costume antique et le costume moderne. Le manteau jeté négligemment sur les épaules et ramené sur les genoux. Le manteau est harmonieux.

— Et rococo. Genre Marchangy et *Gaule poétique*. Le manteau suppose les bottes à revers. Jamais on ne comprendra Hugo en bottes à revers...

— En y mettant de la bonne volonté.

AUGUSTUS. — Messieurs, réservons la question du costume, sur laquelle nous ne nous entendons pas encore suffisamment... et arrivons à l'attitude !

— Ah ! oui, l'attitude !

— Victor Hugo sera-t-il assis ou debout ?

— Debout ! debout !

— Un fauteuil a cependant quelque chose de majestueux.

— Non, non, Victor Hugo doit être figuré debout... Il écrit debout.

— Maintenant, comment comprenez-vous le piédestal ?

— Simple et noble.

— Y mettrez-vous des bas-reliefs ?

— Des bas-reliefs...

— Représentant le Maître dans certaines situations de sa vie.

— Lesquelles ?

— Il n'y a que l'embarras du choix : le Jardin des Feuillantines... le rocher de Guernesey... la fête du 27 février...

— C'est à étudier.

— Un peu puéril peut-être.

— Nous tombons dans l'anecdote.

— Alors contentons-nous d'un piédestal tout rond.

— Cela vaudrait mieux... Avec deux branches de laurier entrelacées.

— Très bien !

— Et l'inscription ? s'écria tout à coup Pétrus.

— Ah ! oui, l'inscription ! répéta-t-on d'une voix unanime.

— Voilà qui est important !

— Je crois bien !... On avait mis au bas de la statue de Voltaire...

— Toujours Voltaire !

— Assez de Voltaire !

— ..... Ces mots : *A M. de Voltaire, par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains.*

— Il n'est plus question de *monsieur* avec Victor Hugo.

— Le cas est bien différent aujourd'hui... la statue de Victor Hugo n'est pas érigée seulement par les gens de lettres, mais par la France entière...

— Par toute l'Europe !

— Par le monde entier, qui est appelé à y souscrire, et qui y souscrira avec fureur !

— C'est juste. Cherchons autre chose.

— Cherchons.

— Voulez-vous : *A Victor Hugo vivant?* Cela dit bien ce que nous avons voulu faire.

— Évidemment. Mais ce n'est qu'une répétition de l'inscription de Vérone : *A Maffei vivant.*

— Maffei ?... Maffei ?... (*Rumeurs diverses.*)

— Oui... vous savez bien... un littérateur lui aussi, un excellent auteur italien.

— Diable ! nous ne pouvons pas plagier les Italiens.

— En ce moment surtout !

— C'est dommage... cette inscription aurait bien fait notre affaire.

— Pourquoi n'adopterions-nous pas : *A Victor Hugo...* tout court ?

— Au fait !...

— Cela dit tout, sans emphase.

— C'est bien sec. Je voudrais un élan de la nation... un cri de reconnaissance universelle.

— Sec, le nom d'Hugo?... Voudriez-vous pas, par hasard, au-dessous, un distique ou un quatrain?

— Je ne prétends pas cela. Personne d'ailleurs n'oserait s'en charger. Mais, au moins, les titres de quelques-unes de ses œuvres principales : *Notre-Dame de Paris*... la *Légende des Siècles*... les *Châtiments*... les *Misérables*...

— Une statue n'est pas un catalogue de librairie.

— Soit. Tenez-vous-en donc aux trois mots : *A Victor Hugo*.

— Voulez-vous me prêter du feu ?

— Avec plaisir...

(*La séance continue.*)

LE « FAUBLAS »

Il n'y a pas longtemps de cela, un entrepreneur de journaux assembla une demi-douzaine de jeunes écrivains sans emploi et leur tint à peu près ce langage :

— Mes enfants.....

Début qui commande le respect!

— Je suis décidé à fonder encore un journal. Vous savez que le succès m'a presque toujours suivi. J'ai compté sur vous pour me seconder.

— Et vous avez eu raison, ingénieux maître! répondirent en chœur les jeunes écrivains.

— Cette fois, je crois avoir mis la main sur une idée neuve.

— Vous en êtes bien capable.

— Écoutez-moi. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué combien aujourd'hui les esprits sont corrom-

pus. Il y a en ce moment un courant de libertinage qui s'accroît de jour en jour.

— Hélas! oui, maître!

— La démoralisation est au comble.

— Au comble, vous l'avez dit, et vous nous en voyez affligés autant que vous. Aussi sommes-nous prêts à réagir de toutes nos forces, sous votre vertueuse direction.

Le directeur eut un air d'étonnement.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? Vous ne m'avez pas compris du tout. Moi, affligé? Je suis enchanté, mes petits amis, enchanté!

— Eh quoi! votre intention n'est pas de protester contre ces funestes tendances?

— J'en serais bien fâché... je veux les exploiter, au contraire.

— Bah!

— Je veux créer un journal qui soit le moniteur des polissons.

— Fallait donc le dire!

— Un journal croustillant..... vous m'entendez bien. Il faut qu'on rougisse en le dépliant, qu'on rougisse surtout en le lisant. Pour cela, mes amours, j'ai besoin de petits articles épicés, d'anecdotes... dans le genre de lord Piron.

Les rédacteurs se regardèrent.

— Comment s'appellera votre journal? demanda l'un d'eux.

— Le titre, j'y ai réfléchi pendant plusieurs jours... c'est fort important, en effet... j'avais d'abord pensé à la *Feuille à l'envers*.

— Ce n'était pas mal.

— N'est-ce pas?... Mais je me suis arrêté au *Faublas*.

— *Faublas* est bien également.

— C'est, comme tout le monde le sait, le titre d'un des meilleurs romans de Le Sage.

Les rédacteurs se regardèrent une seconde fois.

— Allons, mes enfants, mettez-vous à l'œuvre. Cherchez, trouvez du gaulois. Vous devez faire la fortune du *Faublas*. Voyons, vous sentez-vous quelque chose là?

— Où?

— Gamin!

Et, avec un geste plein d'affabilité :

— Que chacun de vous m'apporte un article demain, dit l'entrepreneur.

Le lendemain, les rédacteurs étaient exacts au rendez-vous. Chacun avait son manuscrit à la main. L'entrepreneur se passait la langue sur les lèvres.

Le premier qui lut le laissa complètement froid.

— C'est gentil, mais ce n'est pas ça, dit-il.

— Vous êtes difficile... du Gustave Droz, première manière.

— Gustave Droz... qu'est-ce que c'est ?

Personne ne répondit.

— Tenez, dit le patron, je voudrais quelque chose... Je me souviens d'avoir lu dans ma jeunesse un roman intitulé : *Aline et Valcour*.

— Oh ! oh !

— Diable !

— Eh ! bien quoi ?... c'était aimable.

Un deuxième rédacteur lut une fantaisie : *Les Globes d'Éléonore*.

— Pas mal... un peu trop astronomique... ramenez cela à terre.

— Cela est facile.

Quelques autres articles se succédèrent. L'entrepreneur trouvait tout fade, timide, tiède. Un seul article lui arracha quelques signes d'approbation ; il était intitulé : *La Croix et la Bannière*, et commençait ainsi :

« Gontran prenait le frais en chemise, à son balcon. Il fumait un odorant cigare dont les spirales bleuâtres allaient se perdre dans l'air pur du matin. Un petit vent capricieux soulevait par intervalles les plis de son indispensable. Trop distrait pour rien faire, Gontran avait absolument oublié que son balcon était situé précisément en face des fenêtres de la comtesse de Trop-Émue, jeune veuve des plus ap-

pétissantes, de celles dont on dit ordinairement qu'elles portent à la peau.

« Le hasard, qui joue souvent le rôle d'un simple proxénète, inspira en ce moment à la comtesse de Trop-Émue le désir d'entr'ouvrir ses rideaux. Elle aperçut Gontran dans le succinct et léger appareil que nous avons décrit.

« — Le petit badin ! murmura-t-elle en rougissant.

« Et le vent soufflait toujours.

« — Oh ! Je le forcerai bien à baisser les yeux ! ajouta la comtesse avec un air de dépit qui la rendait plus charmante encore.

« Et, rentrant dans sa chambre à coucher, elle alla chercher sa lorgnette d'Opéra... »

La Croix et la Bannière inaugura le premier numéro du *Faublas*. A partir de ce moment, ce fut une série non interrompue de badinages plus ou moins accentués, tels que :

Mémoires d'une Jarretière.
Le Canapé couleur de feu.
Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.
La Voix de la nature.
La Pêche aux coquillages.
Aussi vif qu'une puce.

Grandeur et décadence d'un mirliton.

Aux Pays-Bas.

On ne rend pas l'argent quand la toile est levée, etc., etc.

Le directeur du *Faublas* se frottait les mains, sans cesser d'aiguillonner ses rédacteurs.

Son mot favori était : « Ce n'est pas assez fort ! » ou bien : « Vous n'êtes donc pas des jeunes gens!... »

Il demanda à l'un d'eux :

— Auriez-vous des scrupules, par hasard?

— Quelquefois ! répondit-il.

— Enfant ! tous les grands écrivains se sont permis de pareilles espièglerie... Mme Louise Colet, par exemple, n'a-t-elle pas fait *Gamiani* ?...

D'autres fois, il s'abandonnait à des confidences.

— Je reçois tous les jours des lettres de félicitations. Un abonné de la province m'écrivait l'autre jour : « Bravo! vous me ragaillardissez; continuez ! » Un autre, de Mantes-la-Jolie : « Depuis que je reçois votre estimable feuille, je me sens rajeuni de vingt ans. »

— Il sera revenu en enfance au renouvellement, dit un des rédacteurs en riant.

Pauvres rédacteurs ! ils sont aujourd'hui sur les dents; ils ne s'occupent plus qu'à mettre en prose

les contes de Grécourt et de Vergier, à démarquer Crébillon fils. On les voit fourrés toute la journée chez les libraires des quais. Ils ont déterminé une hausse sensible sur les *Liaisons dangereuses*, sur l'*Erotika biblion*, sur *Grivoisiana*.

Un d'entre eux cependant, celui-là qui accusait des scrupules, a donné sa démission.

— Pourquoi ? lui a demandé son directeur.

— Tenez, regardez ce que j'ai sur l'œil.

— Ah ! mon Dieu ! comme il est noir !

— C'est une gifle colossale que m'a flanquée ma maîtresse en me surprenant au moment où j'écrivais un article pour le *Faublas*.

— Fichtre ! elle est joliment morale, votre maîtresse.

— Non, c'est une brave fille, tout simplement.

— Heureusement que toutes mes lectrices ne sont pas comme elle, dit philosophiquement le directeur.

Il lui reste d'ailleurs un nombre suffisant de collaborateurs.

J'ai rencontré la semaine dernière l'entrepreneur du *Faublas*.

— Vous avez l'air soucieux, lui dis-je.

— Oui. Je cherche une prime à donner à mes abonnés.

— Une prime ? Donnez-leur une boîte de bonbons aux cantharides.

— Croyez-vous ?

— Ou une jeune fille en loterie, comme dans la *Fin d'un Monde*, de Jules Janin.

— Eh ! eh ! vous m'ouvrez un horizon...

Et il continua son chemin, plongé dans ses réflexions galantes.

On causait du *Faublas* dans un café qui n'est pas cependant classé parmi les milieux austères.

— Vous appelez cela un journal, dit quelqu'un; moi, j'appelle cela un organe.

MANUEL DU PARFAIT ASSASSIN

FRAGMENTS D'UN OUVRAGE INÉDIT

I

Des qualités nécessaires au parfait assassin.

I. — Le parfait assassin doit être dans la force de l'âge, ni trop jeune, ni trop vieux.

II. — Il n'a pas besoin d'être laid. Dumollard a nui à la corporation ; il a détruit la confiance.

III. — Il n'y a pas de mal à ce que le parfait assassin ait reçu quelque éducation. Pas trop, cepen-

dant, pour n'être pas amolli. Lebiez, qui avait de la littérature, n'a pas eu de chance. Se méfier de la littérature. Le parfait assassin doit être en état, tout au moins, d'écrire une lettre.

IV. — Le parfait assassin doit être poussé par une vocation irrésistible. S'il n'a pas eu, dès son plus tendre âge, le désir d'anéantir son semblable, alors, qu'il ne s'en mêle pas.

V. — Le parfait assassin doit s'exercer à l'endurcissement par tous les moyens possibles, en brutalisant des animaux, en trempant des soupes à son père et des tripotées à sa sœur. Il pourra s'aguerrir par la lecture des œuvres du *divin marquis*.

VI. — Le parfait assassin, s'il ne se sent pas assez fort pour exercer d'abord isolément, peut prêter son concours à quelques camarades pour des entreprises plus ou moins homicides. Mais il aura toujours pour précepte qu'on ne travaille bien qu'à son compte.

VII. — Il n'affectera pas de trop se désintéresser des affaires de la politique. Il est tenu de lire les journaux, ne serait-ce que pour y chercher les éléments d'un bon coup.

II

Du travail de ville et du travail de campagne.

VIII. — La vieille femme qui demeure seule, dans une maison isolée, a encore du bon. Elle convient aux commençants qui veulent se faire la main. Elle n'exige qu'un marteau ou la simple bûche.

IX. — Ils peuvent passer ensuite à l'agression sur le grand chemin : le marchand *éméché* qui revient de vendre ses bêtes à Poissy ou le percepteur des contributions dans son petit cabriolet. Il est utile de se faire aider par quelqu'un, en cas d'une résistance de mauvais goût. Éviter le petit berger qui voit tout derrière un arbre.

X. — Paris est le grand théâtre. Le coup nocturne dans la rue est tentant; mais c'est affaire d'inspiration. Il faut du génie. Un homme passe, il vous inspire ou il ne vous dit rien. S'il vous inspire, allez-y : un tour de cravate et un coup de genou dans les parties; la montre, s'il en a une, le portefeuille et les deux poches de gilet.

XI. — En plein jour. Le Palais-Royal a deux issues, l'une sur le jardin, l'autre sur la rue de Valois ou sur la rue Montpensier. Un marchand bijoutier Être deux. S'assurer que le marchand est seul. L'un entre par le jardin et demande à voir des écrins; l'autre entre par la rue. Retraite soudaine du marchand, à qui le dernier arrivé *fait son affaire*, tandis que le premier entré rafle les bijoux. Simple comme bonjour.

XII. — Le travail en chemin de fer fait des progrès de jour en jour. Vous montez dans un compartiment occupé par une seule personne. Le reste va de soi. Demande quelques frais de costume et de linge.

XIII. — La noyade a ses inconvénients : la Seine rend souvent sa proie. L'eau parle, la terre est muette - c'était l'avis de Troppmann.

III

De quelques précautions à prendre avant et après le coup.

XIV. — Il n'y a pas de mal à se faire une tête. Une perruque, une barbe, des lunettes, un rien.

Donner le change à la justice, l'égarer sur une fausse piste, tout est là.

XV. — Se faire voir dans plusieurs endroits, causer avec plusieurs personnes. C'est ce qu'on appelle soigner son alibi.

XVI. — N'avoir jamais de parfums sur soi; rien n'est traître comme un parfum.

XVII. — L'assassinat a ses modes, auxquelles il est quelquefois difficile de ne pas se soumettre, si l'on ne veut s'exposer au ridicule. C'est ainsi que l'usage est venu de dépecer les victimes. Le parfait assassin devra donc, s'il désire se conformer à l'usage, avoir étudié pendant quelque temps chez un boucher.

XVIII. — Il n'accordera cependant qu'une importance secondaire à cette besogne puérile. C'est une mode qui passera, comme celle des robes à traîne.

XIX. — Il doit apporter une extrême circonspection dans ses affaires de cœur. S'il a une *marmite* (et il lui serait difficile de n'en pas avoir, car l'assassin ne peut pas vivre isolé), il tâchera de ne pas la prendre pour confidente.

XX. — S'il y est contraint cependant, il lui formera

le caractère à coups de botte, dans les gencives, de façon à s'en faire une amie tendre et soumise.

XXI. — Il lavera lui-même sa blouse, si elle est tachée de sang et il ne la mettra pas sécher à la fenêtre du commissaire de police.

IV

Des rapports avec les magistrats.

XXII. — Avinain disait au peuple sur la plateforme de la guillotine : *Surtout, n'avouez jamais!* Ces belles paroles devraient être gravées en lettres d'or.

XXIII. — Dès qu'on est pincé, s'imaginer qu'on est un autre.

XXIV. — Ne pas chercher à finasser avec le juge d'instruction. Lui dire plutôt toutes les fadaises qui vous passeront par la tête.

XXV. — Le parfait assassin doit être très respectueux envers MM. les jurés.

XXVI. — S'il en reconnaît un, il évitera de lui de-

mander des nouvelles de son épouse. Un bon procédé trouve parfois sa récompense.

XXVII. — Il pourra cependant prouver sa parfaite tranquillité d'âme en empruntant une prise de tabac à l'un des deux gendarmes ses voisins.

XXVIII. — Le parfait assassin se privera d'appeler le président par son petit nom d'Émile.

XXIX.— Il n'interrompra en aucun cas son avocat, car il peut fort bien se faire que celui-ci plaide l'imbécillité et le crétinisme.

XXX. — Ne rien épargner d'ailleurs pour lui monter le coup à lui-même et lui faire croire à son innocence. On a vu des avocats qui étaient aussi des serins.

XXXI. — Le parfait assassin s'estimera heureux d'en être quitte pour les travaux forcés à perpétuité, qui laissent une porte ouverte à l'espérance — c'est-à-dire l'évasion.

V

De l'impunité.

XXXII. — Le parfait assassin n'aurait pas de raison d'être s'il ne comptait pas sur l'impunité. Jud

et Walder sont là pour attester que la Providence ne veille pas toujours sur les faibles mortels confiés à ses soins.

XXXIII. — De nombreuses et fraîches oasis attendent dans ce cas le parfait assassin. Il n'a que l'embarras du choix. Toutefois, il fera bien de ne pas s'établir trop près d'Asnières ou de Conflans-Sainte-Honorine.

XXXIV. — Il s'abstiendra de donner de trop fréquentes nouvelles à ses amis.

XXXV. — Moyennant quoi, il pourra arriver à se faire oublier, et, lorsque son sac viendra à décroître, il lui sera facile de rentrer dans la carrière sous un pseudonyme.

VI

Philosophie.

XXXVI. — Si, dans le cas contraire, la société tenait absolument à le rejeter de son sein, le parfait assassin devrait envisager cette scission avec le stoïcisme de l'homme supérieur.

XXXVII. — Après le rejet de son pourvoi en cassation, il s'arrangerait pour poser devant la postérité. Il pardonnerait au Président de la République et proférerait quelques mots profonds comme Platon.

XXXVIII. — Il ne sera pas grinchu comme Guiteau.

XXXIX. — Les regrets ne lui sont pas interdits, non plus que la croyance dans une vie meilleure où les bourgeois se laisseront étrangler en souriant.

LABICHE A L'ACADÉMIE

Un de ces jours derniers, M. Pingard, grand-maître des cérémonies à l'Académie française et dispensateur des billets d'entrée aux séances publiques, était seul dans son cabinet et remplissait de son importance un fauteuil, — le quarante-deuxième sans doute. Il pensait à la prochaine réception de M. Eugène Labiche, et il se demandait comment il pourrait faire face aux nombreuses demandes dont il était assailli.

« Puissent les dieux me venir en aide, et surtout Apollon, patron de notre établissement ! » s'écriait-il. « Sans leur intervention, je ne vois pas où je pourrai fourrer tant de monde... J'ai déjà refusé une place à M^me^ Malvina Blanchecotte, elle qui mérite des autels ! »

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre et un individu entra dans le cabinet où se lamentait M. Pingard.

C'était un homme de belle prestance, porteur d'un nez aux dimensions colossales. Et, en réalité M. Pingard ne vit d'abord que ce nez. Il en demeura comme aveuglé. C'était un nez d'une espèce obstruante, et qui eût suffi à barrer pendant quelques instants les défilés de l'Argonne.

Ce nez épique salua, et il en sortit comme une harmonie délicieuse où M. Pingard crut distinguer ces paroles:

— Monsieur, vous ne me connaissez peut-être pas ?

— Je n'ai pas cet honneur...

— Je suis Hyacinthe... Hyacinthe du théâtre du Palais-Royal.

Cela fut dit simplement et modestement. La vraie grandeur dédaigne l'emphase.

— Monsieur Hyacinthe, qu'est-ce que je peux faire pour votre service ? demanda M. Pingard, dominé.

— Monsieur, je n'ai jamais assisté à une séance de l'Académie... je ne savais même pas, jusqu'à présent, où elle demeurait... On m'avait fait passer ce bâtiment pour le Mont-de-Piété... Mais, lorsque j'ai appris que mon ami M. Labiche venait d'être nommé académicien, j'ai pensé que je ne trouverais jamais une meilleure occasion de...

— N'achevez pas, noble étranger (tiens ! un vers d'Émile Deschamps !), s'écria M. Pingard avec un accent de douleur.

Mais Hyacinthe, sans l'écouter:

— Vous ignorez peut-être que j'ai joué dans un grand nombre de comédies de Labiche... C'est moi qui faisais Bocardon...

— Bocardon ?

— Dans *Célimare le Bien-Aimé*.

— Ah ! très bien !

— Alors, vous comprenez que je crois avoir quelques titres à une place... à une stalle... Comment appelez-vous cela ?

— Certainement, monsieur Hyacinthe, très certainement. Voici un billet rose... que je réservais à la toute charmante M^me^ Lydia Paschkoff.

M. Pingard étouffa un soupir.

— Y a-t-il des droits à acquitter ? dit Hyacinthe.

— Aucun, aucun.

— Permettez-moi de vous remercier, fit l'excellent comique en se retirant.

Et sur le seuil, que semblait verrouiller son nez géant, il ajouta :

— Ça fera un fier effet à Labiche quand il m'apercevra devant lui, au moment de prononcer son discours !

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un nouveau visiteur s'offrait aux regards de M. Pingard.

Celui-ci était un bon vieillard, à la tête ronde et polie comme une bille d'ivoire, l'œil égrillard, parlant en roulant sa langue dans la bouche à la façon des perroquets, hachant ses phrases par menus morceaux, courant après sa respiration.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda M. Pingard.

— Farceur !

Le maître des cérémonies de l'Académie française ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Ne faites donc pas celui qui ne m'a jamais vu, reprit le vieux ; c'est moi, Lhéritier.

— Quel héritier ?

— Ah ! oui, très drôle... on me la fait souvent... Eh bien ! Lhéritier du Palais-Royal.

— Encore ! murmura M. Pingard.

— J'ai joué dans presque toutes les pièces de Labiche... dans la *Cagnotte*, dans la *Station Champbaudet*, dans *On demande des culottières*...

M. Pingard essaya de l'arrêter d'un air pudibond.

— Allons donc ! continua Lhéritier... Labiche en a fait bien d'autres... que vous ne connaissez pas ! Et *Soufflez-moi dans l'œil*... et la *Femme qui perd ses jarretières*... et *Otez votre fille, s'il vous plaît !*... et la *Dame aux jambes d'azur*... et *En avant les Chinois !*... et...

— Serait-ce possible ? disait M. Pingard, joignant les mains.

— Soyez tranquille, vous avez reçu un bon enfant... Il vous chantera la petite chanson au dessert.

— Des chansons, lui ! un si bel homme... et qui a l'air si distingué !

— Le fait est que... sans vouloir être désagréable à personne... il fera honneur à la compagnie. Je veux voir quelle figure il aura dans son habit épinard, et avec son épée à poignée d'argent.

— Ah ! vous voulez le voir ?

— Je le crois bien ! le voir et l'entendre... Ce cher Labiche !... Mettez-moi tout près de lui, car je suis myope... Il sera bien aise d'apercevoir son vieux Beaupertuis.

— Beaupertuis ?

— Oui, Beaupertuis ... du *Chapeau de paille d'Italie*.

— Ah !

M. Pingard se dirigea lentement vers un tiroir et en retira une carte bleue, qu'il remit au comédien en lui disant :

— Vous ne saurez jamais ce que me coûte cette carte, monsieur Lhéritier... Je la destinais à M^me^ Olympe Audouard.

Lhéritier fit la sourde oreille.

— Dois-je maintenant reléguer au cintre cette tant aimable dame ?

Lhéritier était déjà loin.

La tête de M. Pingard s'inclina lourdement sur sa

poitrine, et il demeura plongé dans ses pénibles réflexions.

— Ah ! çà, avez-vous pensé à moi, mon petit père ?

M. Pingard exécuta un bond sur son quarante-deuxième fauteuil, puis il s'écria :

— Oh ! vous, je vous reconnais, vous... vous êtes M. Lassouche !

— C'te bêtise !... un de vos habitués... Vous vous rappelez bien que vous m'avez fait entrer à la réception de Dumas fils ?

— Oui, oui... Vous m'avez bien fait rire ce jour-là !

— Comment ! je vous ai fait rire ?... sans parler ?

— Oh ! vous n'avez pas besoin d'ouvrir la bouche ! dit M. Pingard.

— C'est flatteur !... Et M. le duc de Noailles se porte bien ?

— Je vous remercie.

— Et M. Nisard ?... Joli talent ! un peu sérieux pour moi...

— M. Nisard ne va pas mal, non plus.

— Allons, tant mieux !... Et Millevoye ?

M. Pingard regarda Lassouche avec une expression de surprise.

— Vous savez bien que nous avons eu le chagrin de le perdre il y a une cinquantaine d'années.

— C'est vrai... je l'avais oublié... quelle étourderie !... Ah ! monsieur Tringlard...

— Pingard, s'il vous plaît.

— La littérature est mon faible... c'est par là qu'on me prend... Voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais les livres ça me connaît.

— On sait que vous êtes un collectionneur, monsieur Lassouche.

— Tenez, nous pouvons faire un échange, si vous voulez.

— Voyons.

— Je vais droit au fait. Donnez-moi un billet pour la séance de réception d'Eugène... et je vous donne cet exemplaire des *Aventures de Roquelaure* que je viens d'acheter sur les quais.

La figure de M. Pingard peignit le plus sincère désespoir.

— Un billet ! exclama-t-il ; mais il ne m'en reste plus un seul ! Je viens de donner les deux derniers à vos collègues MM. Hyacinthe et Lhéritier.

— Ah ! les canailles ! s'écria Lassouche dans un mouvement inconscient.

Puis, après quelques minutes de silence :

—Eh bien ! nous voilà bien lotis, moi et mes camarades !

— Quels camarades ?

— Regardez dans la cour de l'Institut.

M. Pingard regarda et vit une cinquantaine de personnes rassemblées.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Ce sont tous les artistes qui ont joué dans le répertoire de Labiche. C'est moi qui les ai amenés. Il y en a du Gymnase, du Vaudeville, des Variétés...

— Vous avez eu une singulière idée.

— Il y a là Brasseur, Parade, Luguet, Pellerin, Delannoy, Ravel...

— Ravel ?... celui que je vois là-bas... qui ressemble à M. de Voltaire ?

— Oui.

— Il pourrait peut-être entrer, celui-là, en se disant de la maison.

— Mais les autres ?

— Ah ! les autres ! ils sont trop nombreux, dit M. Pingard.

— Quel va être leur désappointement !

— Proposez-leur une compensation.

— Laquelle ?

— Des billets pour la réception de M. Maxime du Camp.

Lassouche fit la grimace.

— Ce n'est pas la même chose, répondit-il ; mes pauvres camarades !..... qu'est-ce que je vais en faire ?

M. Pingard cherchait de son côté.

— Ah ! j'ai trouvé ! s'écria Lassouche ; je vais les

conduire au musée du Louvre... comme la noce de l'*Assommoir*.

Et il s'élança au dehors en fredonnant ce chœur de sortie, emprunté au *Misanthrope et l'Auvergnat*, toujours de Labiche :

Quand le plaisir invite,
Sur ses pas il faut se presser ;
Le plaisir fuit bien vite,
Il ne fait que passer !

SUITE DU PRÉCÉDENT

SES COLLABORATEURS

CHŒUR. — Ingrat ! tu as glissé sur nous, dans ton discours de réception, comme si nous n'existions pas. A peine sommes-nous indiqués par un mot : « *Mes amis et moi* », et puis c'est tout. Ce mot prononcé, tu nous lâches pour courir à Pascal, à M. Singlin et aux jansénistes, — dont tu te moquais jadis comme d'une guigne. Scribe avait été plus généreux pour ses collaborateurs. Tu nous devais au moins une banquette, puisque tu gardais le fauteuil pour toi !

MARC MICHEL. — J'ai été ton collaborateur de la première heure ; cela valait peut-être un souvenir. Plus tard, nous avons écrit ensemble le *Chapeau de*

paille d'Italie. Reçois, d'ailleurs, toutes mes félicitations.

AUGUSTE LEFRANC. — Ah ! nos belles années de jeunesse ! Il y eut un temps où nos deux noms étaient inséparables sur l'affiche du Palais-Royal. C'était le temps des *Deux papas très bien*, du *Roi des Frontins* et d'*Embrassons-nous, Folleville !*

ÉDOUARD MARTIN. — Tu m'aimais beaucoup. J'avais le don de te mettre en gaieté et de te rendre le travail agréable. Nous sommes entrés bras dessus bras dessous au Théâtre-Français avec une comédie qui s'appelait *Moi*, et qui aurait pu s'appeler *Nous*. Mais nous avons mieux fait que *Moi*, nous avons fait le *Voyage de M. Perrichon*. Cela suffit pour me consoler de tout, même de ton oubli.

DURU. — *Doit-on le dire?* Il paraît que non, puisque tu ne le dis pas à l'Académie.

LUBIZE. — J'ai été ton collaborateur dans le *Misanthrope et l'Auvergnat*.

SIRAUDIN. — Et moi aussi. Ça fait trois. Cela devrait te gêner de porter à toi seul le poids de ce chef-d'œuvre.

EUGÈNE NYON. — Te souvient-il de la *Rue de l'Homme-Armé ?* Ce fut une belle soirée, un peu chaude, par exemple. Tu y donnais déjà l'essor à tes instincts réactionnaires, et le parterre de 1848 faillit nous faire un mauvais parti.

THÉODORE BARRIÈRE. — Qu'est-ce que j'apprends ?

Tu parles à présent de Fénélon et de la Mère Angélique ; tu nous la fais à la bulle *Unigenitus !* Tu étais bien plus drôle quand tu faisais avec moi le *Papa du Prix d'honneur*.

EDMOND GONDINET. — M'avoir oublié, moi ton collaborateur du *Plus heureux des trois !*

PHILIPPE GILLE. — Et moi, ton collaborateur des *Trente millions de Gladiator*.

ADOLPHE CHOLER. — Eugène, songe aux *Marquises de la Fourchette !*

HIPPOLYTE LEROUX. — Et au *bras d'Ernest !*

RAYMOND DESLANDES. — Et à *Un mari qui lance sa femme !*

ALBÉRIC SECOND. — Et à *Un mouton à l'entre-sol !*

DELACOUR. — Qu'est-ce que je dirai donc, moi avec qui tu partages la gloire de quatre de tes meilleures pièces : la *Cagnotte*, la *Sensitive*, les *Petits Oiseaux* et *Célimare le Bien-Aimé*. De tous tes remords, je dois être le plus considérable.

EDMOND COTTINET. — Passe encore pour moi. Le *Roi d'Amalibou* a été un des fours les plus caractérisés de l'époque. On n'aime pas à évoquer ces choses-là, je le comprends.

ALBERT MONNIER. — Mais moi, j'ai donné ma note dans l'*Affaire de la rue de Lourcine*, qui fut un succès.

A. JOLLY. — Et moi, si petit que je sois, j'ai mis mon nom à côté du tien dans la *Grammaire*.

JESSÉ. — Je t'ai prêté ma plume dans le *Major Cravachon.*

DECOURCELLE, ERNEST BLUM, LÉON BATTU, AMÉDÉE DE BEAUPLAN, VARIN, etc. — Eugène, tu nous a exploités!

LOUIS LEROY, SAINT-YVES, DUMOUSTIER, MOREAU, LEMOINE, EUGÈNE NUS, etc. (Seconde fournée.) — Eugène tu nous fais de la peine! Tes collaborateurs ne te l'envoient pas dire.

LETERRIER ET VANLOO. — Maître, vous avez fait votre dernière pièce avec nous. Nous vous en remercions.

CHŒUR. — Après ça, tu nous diras que tu ne nous empêches pas de nous présenter chacun séparément à l'Académie. Voilà le mot de la fin.

ON A TIRÉ SUR LUI!

Le fait n'est trop que trop réel. Nous aurions voulu taire ce funeste épisode de l'histoire des querelles littéraires de ce temps. On a tiré sur M. Émile Zola.

Nous avions espéré qu'on réussirait à tenir l'aventure secrète. Il n'y faut plus compter maintenant. C'est le bruit du jour. Il ne nous reste qu'à donner les détails les plus précis et les plus circonstanciés sur cet exécrable attentat, qui, s'il eût été consommé, aurait eu des résultats incalculables.

On a tiré sur M. Zola. Où s'arrêtera la fureur des partis?...

C'était vendredi dernier, entre onze heures et minuit. Il avait fait un sale temps toute la journée. La pluie s'en donnait à cœur joie. On entendait le hoquet des ruisseaux, les plaintes sourdes des plombs obs-

trués, les roulades des tuyaux trop pleins. L'averse ruisselait sur les pavés, ravivait l'ocre pâli des murs, les tachant de plaques plus foncées, dégringolant tantôt avec un fracas d'avalanche, tantôt avec un grésillement de friture.

Le ciel dégueulait sur la terre.

Dans un café de Montmartre, connu sous l'appellation familière de *la Mort subite*, quelques hommes étaient rassemblés. Pourquoi là plutôt que dans un cercle ou dans un salon ? C'est leur secret. Ils appartenaient pourtant à la classe distinguée ; leurs mains étaient blanches, particulièrement soignées aux ongles, et il y avait de l'intelligence dans leurs physionomies.

C'était le clan des naturalistes, une secte qui se vante d'avoir découvert le soleil et la lune, et principalement les égouts ; une petite chapelle où l'on adore une demi-douzaine de nombrils, pas davantage, et où l'on communie sous les espèces de la description exclusivement.

On remarquait dans ce groupe J. K. Huysmans (dont le K rappelle le Z de Z. Marcas), Céard, Vast-Ricouard, Léon Hennique, et, les dominant par l'autorité du geste et la gravité de la parole, le maître à tous, le chef élu, Émile Zola, surnommé « le sympathique auteur de *Bouton de rose* ».

Ils buvaient et fumaient. Mais la bière et le tabac n'étaient pour eux qu'accessoires et prétextes. Ils

causaient de ce qu'ils appellent leur art. Et la galerie les écoutait respectueusement.

— Je suis content de mon travail aujourd'hui, disait Huysmans.

— Vraiment ?

— Oui ; je crois avoir saisi assez exactement le profil d'un vase de nuit.

— Si vous voulez bien dire un pot de chambre... fit sévèrement Zola.

— C'est vrai, murmura Huysmans confus.

Émile Zola était demeuré rêveur ; il prononça lentement ces paroles :

— Un pot de chambre révèle souvent toute une civilisation... Un monde peut tenir dans un pot de chambre.

— Et même une mappemonde, ajouta Céard qui aime à rire.

Le chef le regarda de travers.

— Vous savez, mon cher Céard, que je suis absolument antipathique à ce genre d'esprit. Je vous engage à y renoncer, du moins devant moi. Montrez-nous votre pot de chambre, Huysmans.

— C'est une page, affirma Émile Zola après l'audition de ce morceau.

— Ce pot de chambre restera, dit Vast-Ricouard,

— Il comble une lacune.

Ainsi devisaient ces hommes jeunes encore dans la buée du houblon et le miroitement du gaz. Il me serait facile de brocher une cinquantaine de lignes sur cet intérieur de café. On verrait une foule de détails ignorés et intéressants : des chopes sur des plateaux, une pendule à la muraille, des banquettes en vieux velours, des dominos remués, des cartes mêlées, des petits morceaux de sucre, un billard dans le fond, et la dame de comptoir lisant un roman.

Autant de perdu pour l'art naturaliste!

L'heure vint vite de se séparer. Ce fut Zola, puissant et doux comme Gœthe à Weimar, qui, sur le coup de minuit, donna le signal du départ.

Léon Hennique et le plus vaste des Ricouards prirent la direction de la rive gauche.

Il ne resta auprès d'Émile Zola que Céard et J. K. Huysmans, constitués en garde d'honneur et décidés à l'accompagner jusque chez lui, c'est-à-dire aux Batignolles.

La pluie continuait à tomber.

Plus d'omnibus, pas de voiture. Les trois amis pressaient le pas, opposant un front héroïque à la rafale, pleins de cette majesté inconnue aux caniches mouillés.

Ils ne se disaient plus rien.

Tout à coup, à la hauteur de la rue du Cimetière-

Montmartre, une ombre passa rapidement auprès d'eux, effleura Zola, et l'on entendit aussitôt la détonation d'un coup de pistolet.

— Ah ! je suis blessé ! cria Zola.

— Malheur ! dit Céard en le recevant dans ses bras.

— Je cours après l'assassin ! dit Huysmans.

— Ne lui faites pas mal... murmura Zola avec une grandeur d'âme surprenante en un tel moment.

Mais l'assassin n'avait pas attendu pour se tirer des pattes ; il trouait l'ombre du côté de la rue de Douai.

— Non, Huysmans, restez, dit Céard ; aidez-moi plutôt à soutenir notre ami.

Zola, en effet, semblait prêt à défaillir.

— Où êtes-vous blessé, mon cher maître ? demanda Huysmans.

— Je ne sais pas.

— Vous sentez-vous mal quelque part ?

— Oui... partout.

— Appuyez-vous sur nous.

— Je voudrais boire quelque chose... un verre d'eau sucrée.

— Il n'y a plus de bibines ouvertes, objecta Huysmans.

— Voyons, illustre maître, faites quelques efforts pour marcher. Nous ne sommes pas loin de chez vous.

— Je dois être bien pâle.

— Mais non... pas trop.

Et tout en marchant :

— Avez-vous distingué les traits de ce scélérat ? dit Zola.

— Non ; et vous ?

— Moi non plus... mais je soupçonne quelqu'un.

— Qui donc ?

Il leur jeta à mi-voix un nom dans les ténèbres.

— Oh ! firent ses deux compagnons en se récriant.

— Écoutez donc, j'ai tant d'ennemis dans la boutique Dentu.

Il se trouva qu'arrivé chez lui Émile Zola ne se ressentait presque plus de sa blessure. On chercha vainement la balle, elle s'était perdue sans doute dans les vêtements. Céard et Huysmans voulaient aller réveiller un médecin. Il les en détourna.

— Attendez à demain matin, dit-il. Je ne veux pas du premier médecin venu. Je veux un médecin naturaliste.

— Où diable trouverons-nous cela ? demanda Céard à Huysmans dès qu'ils furent dehors.

— On trouve de tout à Paris, fit sentencieusement Huysmans.

Le lendemain, le spirituel auteur de *Bouton de rose* allait beaucoup mieux. La nuit n'avait pas été cependant exempte de fièvre, et, au point du jour, il avait été question un moment d'envoyer chercher Flaubert (comme on aurait envoyé chercher un prêtre). Mais on y avait renoncé en présence d'une amélioration sensible dans son état général.

Le bruit s'étant rapidement répandu de cette nouvelle, M. Émile Zola a recueilli un grand nombre de témoignages de sympathie. Plus de deux cents personnes se sont inscrites chez lui pendant la journée d'hier.

Il ne nous est pas revenu que M. Zola ait fait sa déclaration au commissaire du quartier. Mais l'opinion publique a déjà manifesté son indignation au sujet de cet acte incroyable de sauvagerie.

CORRESPONDANCE

D'UN HOMME CÉLÈBRE

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse.
V. Hugo.

Il y a peut-être quelque exagération dans le zèle qu'on apporte aujourd'hui à recueillir les moindres bribes de la correspondance de la plupart des hommes célèbres de ce temps. On n'y met aucune mesure, on publie tout sans choix, sans discernement, au hasard, les niaiseries de l'adolescent, les futilités de l'homme mûr, les inutilités du vieillard.

A mon tour, j'ai mis la main sur un paquet de lettres écrites à diverses époques par un personnage qui a tenu une place importante. Je me décide à en

livrer quelques-unes à l'impression, pour satisfaire au goût actuel. Si elles intéressent le public, c'est qu'il ne sera pas exigeant.

A un ami d'enfance.

1846 ou 1847.

Mon cher Amaury,

Tâche de ne pas être *collé* dimanche. Nous irons à la foire au pain d'épice avec Littré et Hetzel. Si Vacherot veut en être, nous tâcherons de le semer en route.

Tibi.

Au même.

Quelle est belle, cette actrice qui jouait hier le rôle de Phèdre à l'Odéon ! Elle m'a fait comprendre Racine, qui jusqu'alors ne m'était apparu qu'avec des airs de pensum.

Il serait bien doux de faire une partie de campagne avec une aussi sublime créature. Mais voudrait-elle accepter ? Toi qui es le plus grand de nous et qui as des relations dans ce monde-là, tu devrais bien le lui proposer.

J'ai dix-huit francs d'économies.

Réponse chez ton cousin, le quincaillier du faubourg.

Au même.

Tu sais, je ne te remercie pas du tout, mais du tout, de m'avoir prêté la traduction de la *Messiade* de Klopstock.

Voilà qui est assommant!

Pas le plus petit mot pour rire. De grands nigauds d'anges qui ne savent même pas tirer le canon comme les démons de Milton!

Et c'est là ce que tu voudrais me faire admirer!

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve; mais, si je deviens jamais un grand critique, ton Klopstock n'a qu'à se bien tenir.

Tout à toi, mais furieux.

Au même.

Je voudrais te consulter sur un petit bobo qui m'est venu.

Ne tarde pas.

A madame Anaïs Ségalas, à Reims.

Grande âme,

Je viens de lire vos *Enfantines*. J'ai les joues

mouillées de larmes. Vous me devez une douzaine de mouchoirs.

Votre saule dévoué.

A M. Noideveau, auteur de « Coraux et Madrépores, poésies de la mer ».

Courage, monsieur! Vous compterez parmi les esprits marquants de ce temps; votre livre vous date.

Permettez-moi une critique de détail. Au douzième vers de votre pièce intitulée : *Dans une baleine*, vous faites rimer *ouragan* avec *esturgeon*. Peut-être est-ce une faute de votre imprimeur.

Allez, poète!

A Son Excellence le ministre de l'instruction publique.

Monsieur le ministre,

Je viens vous demander la croix pour mon ami le savant Verdavenne, car il ne vous la demanderait jamais. C'est la violette de la science.

En décorant Verdavenne, Votre Excellence accomplira un acte de haute justice.

J'ai l'honneur de me dire, monsieur le ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

A M. le directeur du bureau de placement, place Cadet.

Monsieur,

Veuillez m'envoyer une cuisinière. Je la voudrais robuste et expérimentée, d'un âge encore jeune. Les vieux visages ne me vont guère.

Je suis assez difficile; je reçois quelques amis chez moi deux ou trois fois par semaine. Il faudrait que cette cuisinière sût faire les petits plats sucrés.

Recevez mes civilités.

A M. Ampère, de l'Académie française.

Cher ami,

Je crois bien que j'ai oublié chez vous ce matin mon parapluie. Qu'est-ce que votre entretien ne ferait pas oublier? et quels horizons vous m'avez entr'ouverts sur la Gaule romaine! Le manche est en corne blanche, un peu usé, comme il convient à un pèlerin des rues de Paris.

Affectueusement à vous.

A mademoiselle Clématite, au théâtre des Variétés.

Petit serpent!

Votre trahison m'est connue. C'est indigne! N'es-

pérez pas me trouver à notre rendez-vous accoutumé du mercredi.

P. S. — J'y serai, mais pour vous y accabler!

A M. le docteur Piogey, à Paris.

Mon cher Esculape,

C'est dans le ventre que cela me tient. Je crois que vous appelez cela des tranchées, par empiétement sur le style militaire. Tranchées soit; mais c'est joliment embêtant.

J'ai essayé de l'eau de riz, mais c'est comme si je chantais. M^me^ Bonaffé me conseille un cataplasme avec toute sorte de choses dedans.

Accourez vite me sauver du ridicule et de la souffrance.

Au Prince Jérôme Napoléon, au Palais-Royal.

Prince,

Je regrette vivement de ne m'être pas trouvé chez moi lors de la visite dont vous avez bien voulu m'honorer.

Il y a de dures déconvenues dans la vie, et celle-ci est du nombre.

Daignez, prince, être assuré de mon dévouement inaltérable.

Au même.

Prince,

Je n'ai pas de chance, en vérité.

Je venais de sortir de chez moi au moment où Votre Altesse voulait bien s'y présenter pour la seconde fois.

Je ne m'en consolerai jamais.

Daignez, prince, être assuré de mon dévouement inaltérable.

Au même.

Prince,

Une indisposition subite m'empêchera de me rendre ce soir à votre si gracieuse invitation.

Je supplie Votre Altesse d'agréer mes plus douloureuses excuses.

Daignez, prince, être assuré de mon dévouement inaltérable.

Au même.

Prince,

Vous voulez bien m'annoncer que vous viendrez demain me demander à déjeuner sans façon.

Hélas! je suis forcé de partir ce soir pour

rendre au chevet d'une tante mourante à Loupiac-le-Vieux (Corrèze).

Daignez, prince, être assuré de mon dévouement inaltérable.

A mademoiselle Rosalie de Groux-Croix, à Loupiac-le-Vieux (Corrèze).

Ma bonne tante,

Envoie-moi un panier de pêches. C'est mon fruit préféré, tu le sais; je lui trouve toute sorte d'analogies avec ta douce physionomie et ton caractère si adorablement velouté.

Continue à te tenir en bonne santé; c'est le plus sûr moyen d'être agréable à ton coquin de neveu.

A M. Libertas, bottier, rue Mabillon.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien tenir mes prochaines bottines un peu moins justes. Il m'est survenu un cor au pied droit qui m'oblige à vous faire cette recommandation.

Recevez mes saluts.

A M. A. de Pontmartin, à Paris.

Oui, monsieur, j'ai été très lié avec ce Stendhal sur

lequel vous me demandez des renseignements. C'était un farceur : il écrivait fort mal et ne pensait pas mieux.

Puisque vous êtes de passage à Paris, venez chez moi un de ces matins ; je vous dirai le reste.

A madame la marquise de B..., rue de Verneuil.

Chère marquise,

Je prends mes bougies au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin et de la rue Chabanais. Elles me coûtent trente-deux sous la livre, et je n'ai qu'à m'en louer depuis dix-sept ans.

Elles ont un jet très clair et n'exhalent aucune odeur.

Je dépose mon respectueux hommage à vos pieds.

A M. le commissaire du 8e arrondissement à Paris.

Monsieur le commissaire,

J'ai le malheur d'avoir une concierge extrêmement mal embouchée. Son vocabulaire est d'une richesse à désespérer feu Vadé. Il n'est pas de jour qu'elle ne me crache au visage toutes les souris rouges des sorcières de *Faust*.

Hier encore, comme je la menaçais de me plaindre à vous, monsieur, elle m'a traité d'*andouille* et souillé

d'une vingtaine d'autres épithètes dont le papier ne supporte pas la transcription.

De quelque bienveillance dont je sois doué, le respect que je dois à moi-même et à ma situation m'oblige à recourir à votre intervention, monsieur le commissaire, pour faire cesser un état de choses qui a atteint à son plus haut degré de scandale.

Veuillez agréer, monsieur et cher voisin, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Pour peu que nos lecteurs aient été mis en goût par ces confidences d'une de nos illustrations modernes, nous pouvons leur en promettre d'autres que nous leur offrirons dans le même désordre. Surprendre la vérité au moment où elle sort du puits, tout est là.

DUPONT ET DURAND

D'APRÈS ALFRED DE MUSSET

DURAND.

Que vois-je donc là-bas ? Quel est ce mortel sombre
Dont le regard perçant semble interroger l'ombre,
Et dont l'habit râpé trahit l'orgueil vaincu ?
Pourvu qu'il n'aille pas m'emprunter un écu !

DUPONT.

Je ne me trompe pas : cette barbe fournie
Et ce nez effronté tout ouvert pour la pluie,
Et ce je ne sais quoi d'aigre et de ténébreux,
C'est Durand, mon ami des jours malencontreux.
Bonjour, Durand.

DURAND.

Dupont !

DUPONT.

Oui, mon cher, c'est moi-même.

DURAND.

Toujours aussi piteux, et toujours aussi blême !
Tu n'es donc pas encore à la maison Dubois?

DUPONT.

Et toi, je te croyais à décharger du bois
Au port Saint-Nicolas ou quai de la Tournelle.

DURAND.

Fi ! mon cher, j'ai dompté la fortune rebelle.

DUPONT.

Ami, te souvient-il de ces temps hasardeux
Où, n'ayant pas pour un, on en faisait pour deux ?
On me trouvait déjà fort en économie
Politique, et ferré sur mon autonomie.
Je promettais ; j'avais un certain entregent,
De l'acquis, mille dons, excepté de l'argent.

J'étais tout préparé pour la diplomatie ;
J'aspirais au pouvoir.

DURAND.

Oui, c'était là ta scie.

DUPONT.

Ne raille pas. Je fus préfet au Seize-Mai.
C'était l'heure, tu sais, d'un héroïque essai.
J'étais tout désigné par tout ce qui témoigne :
J'avais un front d'airain, on connaissait ma poigne.
On m'envoya, sachant combien j'étais hardi,
Dans un département revêche du Midi.
Ah ! Durand, que je sus, dépassant toutes bornes,
Saisir du premier coup le taureau par les cornes !
De maires et d'adjoints quel massacre je fis;
Et que d'instituteurs par mes soins déconfits !
Un instant je le crus, naïf fonctionnaire,
Abattu, ce taureau révolutionnaire...
Mais il n'en était rien, les faits l'ont trop prouvé;
Et le poste important et que j'avais rêvé,
— Espoir déçu ! retour des hautes destinées ! —
A manqué tout à coup à mes mains cramponnées !

DURAND

Pauvre cher ! Et depuis ?...

DUPONT

Depuis, tout a raté
Pour moi, tout ! Je suis en disponibilité.
Mon avenir si beau se lézarde et se tronque.
Anxieux, je réclame un mouvement quelconque ;
Il saura me trouver, n'importe à quel moment,
Mûr pour la volte-face et prêt au changement,
Servant ou combattant les causes les meilleures,
Serviteur de tout maître et de toutes les heures.

DURAND

Quel heureux naturel ! quel facile penchant !

DUPONT

Mais toi, raconte-moi ta vie, ami touchant.
Parle. Je t'ai connu jadis commis libraire.
Ton visage boudeur à nul ne semblait plaire,
Et nul ne te plaisait non plus. A contre-cœur
Tu faisais des paquets de livres, et moqueur,
Amer, bourru, sournois, te préparant aux luttes,
Tu disais en parlant des critiques : « Ces brutes ! »

DURAND

Je ne suis pas changé, Dupont, mais j'ai grandi,
Grandi jusques aux cieux !

DUPONT

J'en suis éplafourdi.
Et quel est ton métier ? Es-tu capitaliste
Ou photographe ?

DURAND

Non. Je suis naturaliste

DUPONT.

Naturaliste ? Ah ! ah ! Tu vends des animaux
Empaillés ?

DURAND.

Pas du tout.

DUPONT.

Ou bien des minéraux ?

DURAND.

Je produis des romans d'espèce singulière.

DUPONT.

De quel genre ?

DURAND.

Du mien. J'ai trouvé ma manière.
Vois-tu, Balzac, c'est bien; Goncourt, ce n'est pas mal.
Mais ce n'est pas assez. C'est mesquin, c'est banal.
Paul de Kock m'aurait plu; j'en fus enthousiaste.
Pourquoi dans son *Cocu* s'est-il montré si chaste ?
Son monsieur Baisemon, bête à manger du foin,
Et son *Mauvais Sujet* ne vont pas assez loin.
Ne voulant rien offrir au public de maussade,
J'ai cherché mes effets dans le marquis de Sade.

DUPONT.

Un auteur excellent!

DURAND.

Et bien calomnié,
Qui me vaut aujourd'hui d'être excommunié.
Mais je ne m'en plains pas : les papales colères
Me font vendre par an quinze mille exemplaires
De plus. Il est très bon d'être mis à l'index.
Que n'ai-je été maudit par l'archevêque d'Aix!
On ne peut tout avoir. Je possède la vogue.
Et dire que j'avais débuté dans l'églogue!
On me citait comme un jeune homme de bon goût!
Commencer par le lac et finir par l'égout.
Ce que c'est que de nous, Dupont!

DUPONT.

Moi, je t'approuve.
On dit ce que l'on voit, on montre ce qu'on trouve.

DURAND.

Ce qu'on trouve toujours ne fleure pas très bon ;
Tantôt c'est un œillet, et tantôt un bubon.
Mais qu'importe ! avant tout il faut être nature.
Vive le document humain, la gravelure,
Les filles et le vin ! Plutôt que d'embêter,
Je veux scandaliser, révolter, irriter.
Je veux régénérer le volume et la scène :
L'horrible étant usé, je donne de l'obscène.
Le pochard vieillissait, j'ai créé le poivreau.
Richer en me lisant rit à plein tombereau.
Même un soir j'ai, souillant la jupe des actrices,
Traîné mes pieds boueux au pays des coulisses.
Ainsi vais-je, donnant de grands coups de boutoir,
Et j'ai des déshonneurs nouveaux pour le trottoir.

DUPONT.

Bon ! je sais maintenant le nom dont on te nomme.
N'es-tu pas l'auteur de... ?

DURAND.

Justement, mon bonhomme.

DUPONT.

Et de... ?

DURAND.

C'est bien cela.

DUPONT.

Reçois mes compliments.
Ton œuvre est en faveur près de quelques déments,
Et tu resplendiras dans la race future
Parmi les criminels de la littérature.

DURAND.

La confiance en moi ne m'a jamais manqué.
Il ne me déplaît pas, mon cher, d'être attaqué ·
Au contraire. J'éprouve une jouissance âpre
En lisant un article acide comme câpre.

DUPONT.

Bravo ! je vois en toi l'homme que je cherchais.

DURAND.

Vraiment, mon cher Dupont !

(*A part.*)

Qu'est-ce que je disais

DUPONT.

Un jour si fortuné veut une apothéose :
Entrons au cabaret ; offre-moi quelque chose

DURAND.

Viens, je sais un journal qui vaut un cabaret.

DUPONT.

Après vous.

DURAND.

Après vous.

DUPONT.

Après vous, s'il vous plaît.

JEUNES FILLES

ET VIEUX MESSIEURS

La scène se passe dans la salle du Conservatoire, le jour du concours de chant. Public houleux, composé en partie des élèves et des parents des élèves, de professeurs, de journalistes. L'aréopage, choisi comme d'habitude parmi les sommités (élastiques), la fait à la majesté. Vingt-six degrés de chaleur.

VIRGINIE CHEVAL, vingt-cinq ans, huit mois; elle chante l'air de la *Favorite*. — *Mon arrêt, descends du ciel!*

PREMIER JURÉ. — J'ai déjà entendu cette voix-là.

DEUXIÈME JURÉ. — Et moi aussi.

TROISIÈME JURÉ. — Oui... l'année dernière.

QUATRIÈME JURÉ. — Et aussi l'année d'auparavant.

PREMIER JURÉ. — Est-ce que nous en avons pour toute notre vie à entendre cette demoiselle?

VIRGINIE CHEVAL. —

Mon arrêt, descends du ciel!
Venez tous, c'est une fête!

DEUXIÈME JURÉ. — C'est une fête... c'est une fête... ça lui plaît à dire.

TROISIÈME JURÉ. — Il faut lui donner un prix pour nous débarrasser d'elle.

QUATRIÈME JURÉ. — C'est cela... nous ne la reverrons plus.

PREMIER JURÉ. — Bon voyage!

DEUXIÈME JURÉ. — A une autre.

ANITA DUMÈNE, vingt et un ans; air du *Pré aux Clercs*. —

Ah! messieurs, de grâce,
Faites les finir,
Car je me sens lasse
De tant de plaisir!

PREMIER JURÉ. — Elle est drôlette.

DEUXIÈME JURÉ. — Vous trouvez?

TROISIÈME JURÉ. — Il ne faut pas être trop difficile.

DEUXIÈME JURÉ. — Non, mais encore!...

PREMIER JURÉ. — Elle est drôlette.

ANITA DUMÈNE, *continuant.* —

Messieurs vos ermites
Sont des hypocrites,
Et vos arlequins
Sont de francs coquins !

LE JURÉ D'EN FACE, *se penchant à l'oreille de son voisin.* — Cet Auber ne vieillit point.

LE VOISIN, *étonné.* — Auber?... non... Hérold.

LE JURÉ D'EN FACE. Ah ! c'est vrai... Maudit râtelier !

LE VOISIN. — Avez-vous une opinion sur cette jeune personne?

LE JURÉ D'EN FACE. — Une opinion?... oui... non... je suis un peu embarrassé... Il me semble que le registre supérieur n'est pas mauvais.

UN JURÉ, *prêté par l'Institut.* — Il est même excellent !

PREMIER JURÉ. — Elle est drôlette.

DEUXIÈME JURÉ. — Elle mérite un prix.

PREMIER JURÉ. — Ne le lui donnons pas... nous ne la reverrions plus.

DEUXIÈME JURÉ. — Vous avez raison.

PLUSIEURS VOIX DANS LA SALLE. — C'est une injustice révoltante !

CHOEUR GÉNÉRAL. — A l'injustice! A l'injustice!

UN GROUPE D'ÉLÈVES. — A bas Virginie Cheval! Vive Anita Dumène!

UN AUTRE GROUPE. — A bas Cheval! A bas le jury! Le jury est gagné!

Tumulte. — Les uns se lèvent sur leur fauteuil; les autres se penchent hors de leur loge. Tous les bras sont dirigés avec passion vers le jury. Le président, M. Ambroise Thomas, cherche en vain à réprimer le désordre; le gracieux auteur de *Gilles et Gillotin* ne paraît pas né pour les orages de la tribune. Une jeune mère se trouve mal. Ce n'est qu'au bout d'un grand quart d'heure que le concours peut continuer.

BAPTISTINE MAUFFROY, vingt-deux ans, air d'*Ophélie* — *Ah... ah! ah!ah!*

PREMIER JURÉ, *au deuxième juré.* — Mon cher collègue...

DEUXIÈME JURÉ. — Hein?

PREMIER JURÉ. — Permettez-moi de vous averti que vous êtes sur le point de céder au sommeil.

DEUXIÈME JURÉ. — Je ne m'en cache point.

PREMIER JURÉ. — Attendez au moins un autre air que l'air d'*Ophélie*. Vous savez combien Ambroise Thomas est susceptible.

DEUXIÈME JURÉ. — C'est juste. Merci.

Le lendemain. La scène se passe dans la famille d'Isaurine Bobinski, qui a obtenu un deuxième accessit. La mère est sortie; le père (Polonais naturalisé) est occupé de quelques menues réparations, car il est tailleur. Isaurine pleure à son piano.

LE PÈRE. — Foyons, betite, gonzole-toi... l'année brochaine, cela ira mieux.

LA MÈRE, *rentrant.* — Voici les journaux!

LE PÈRE. — Gompien en as-du tonc achedés, ma femme?

LA MÈRE. — Quatorze.

LE PÈRE. — Notre fille nous goûde pien de l'archent!

LA MÈRE. — Isaurine, viens voir ce qu'on dit de toi.

ISAURINE. — Ça m'est bien égal, maman... Les journaux, je m'asseois dessus (*Elle pleure de nouveau.*)

LA MÈRE. — Tu as tort, mon enfant; les journalistes sont les meilleurs juges. Tiens! vois plutôt : « .... En n'accordant qu'un second accessit à Mlle Isaurine Bobinski, le jury a fait preuve d'une incapacité notoire... »

LE PÈRE. — Notaire.

LA MÈRE. — Non, il y a notoire.

LE PÈRE. — Notoire en vieux français; notaire auchourt'hui. Chai édutié.

ISAURINE. — Est-ce là tout ce qu'il dit de moi, le journaliste?

LA MÈRE. — Oh! non, ma fille; il y en a encore très long. Il te compare à la Malibran, à la Sontag, à la Pasta...

ISAURINE. — J'aimerais mieux être comparée à Bilbaut-Vauchelet.

LA MÈRE. — Cela viendra, blanchette.

LE PÈRE. — Sontag est l'anacramme de Gaston. Chai édutié.

LA MÈRE. — Voyons les autres. Celui-ci est plus bref, mais il n'est pas moins gentil. « Mlle Bobinski a généralement fait plaisir. C'est une étoile en herbe qui a chanté de main de maître. »

LE PÈRE. — Cet homme n'a bas de suide tans les imaches.

LA MÈRE. — Peu importe! il est bien intentionné, c'est le principal... Et si tous ceux qui tiennent une plume avaient la même honnêteté...

ISAURINE. — Ensuite, maman, ensuite!

LA MÈRE. — Voilà. « Bobisnki ne vaut pas Dumène, mais elle enfonce de beaucoup Cheval. Courage, Bobinski! l'avenir est à toi! » Il est familier.

ISAURINE. — C'est le genre.

LE PÈRE, *grommelant*. — Le chenre... le chénre...

ISAURINE. — Taisez-vous, papa, vous ne vous y connaissez pas!

LE PÈRE. — Bourquoi est-ce qu'il te dudoie?

ISAURINE. — Ce doit être un jeune.

LE PÈRE. — Un cheune animal.

ISAURINE, *haussant les épaules.*— C'est tout ce qu'il y a dans vos journaux?

LA MÈRE. — Attends... En voici un qui a l'air drôlement écrit.

ISAURINE. — Donne-le-moi; je le lirai plus vite que toi. « Nous avouons avoir peu prêté l'oreille aux accents de cette jolie brune, tout occupé que nous étions de ses grandes prunelles magnétiques et tachées d'or, de ses lèvres sensuelles et rouges de sang, indice certain d'un tempérament fougueux, de son épaisse et fauve chevelure, qui semblait dégager d'âcres senteurs... »

LA MÈRE. — Passe quelques lignes.

ISAURINE. — Mais non! « ..... De tout cet ensemble plein de force et de gracilité, et comme revêtu du haut en bas d'un étrange duvet roux... »

LE PÈRE. — Est-ce gue cela le recarte?

ISAURINE, *lisant.* — « On nous a dit que cette exceptionnelle créature s'appelait Isaurine Bobinski : nous n'y voyons pas d'inconvénient. Pour ce qui est de son savoir... » Ah! (*Elle pousse un cri et laisse échapper le journal.*)

LA MÈRE, *se jetant vers elle.* — Qu'est-ce que tu as, ma fille ?

LE PÈRE, *ramassant le journal.* — Qu'est-ce qu'il y a tonc tans ce chournal ? (*Lisant.*) « Pour ce qui est de son talent et de sa voix... elle pourrait rendre des points à une seringue. »

LA MÈRE. — Reviens à toi, Isaurine.

LE PÈRE. — Le bolison !... Il y a pien serinque.

ISAURINE. — Laisse-moi, ma mère, laisse-moi... Ou plutôt, donne-moi mon chapeau !

LA MÈRE. — Tu veux sortir ?

ISAURINE. — Oui.

LA MÈRE. — Où vas-tu ?

ISAURINE. — Me jeter à l'eau. (*Elle sort précipitamment.*)

LA MÈRE. — Suivons-la !

LE PÈRE. — Moi, che resde bur carter la maison.

L'AVOCAT DOMINATEUR

Il se lève. On frémit ; on dit de tous côtés : Chut ! Chut !

Il pose sa main, sa main dominatrice, sur sa serviette. Que de choses dans cette serviette ! Un monde sous une peau de chagrin !

Il regarde d'abord l'auditoire public. Tout pour l'auditoire public ! C'est là qu'il a ses partisans, ses admirateurs. Il s'assure de leur sympathie, il les compte de l'œil, il les reconnaît. Il ne leur sourit pas, car il est trop ému, il est trop pénétré de la cause qu'il a à défendre, une cause sainte, une cause pour laquelle il ne dort plus, il ne mange plus, qui prend toute son existence depuis un mois. Il a eu bien des causes dans sa vie entre les mains, mais jamais pareille cause ne l'a émotionné à ce point, ne l'a saisi tout entier. C'est la neuf-centième, — c'est la première.

On le voit haleter. Il embrasse d'un regard le groupe des jurés ; il s'y arrête avec complaisance, avec bienveillance ; il a l'air de leur dire : « Chers amis, vous savez ce que j'attends de vous ! Nous sommes ici pour une œuvre commune ; vous m'appartenez ; vous m'êtes acquis à l'avance ; aurez-vous le courage de résister à une éloquence qui compte tant de verdicts d'acquittement ? Non ! Je vous aime, et vous m'aimez ! Marchons ensemble ; vous avez de si bonnes figures ! Je suis votre avocat légendaire ; ce serait la première fois que vous m'abandonneriez en chemin. Alons, enlevons cette cause nouvelle ! » . . .

Les jurés se sentent déjà émus. « Oui, c'est lui ! se disent-ils ; une vieille gloire ! et nous sommes déjà certains d'entendre un magnifique plaidoyer, dont nous régalerons ce soir nos épouses ; c'est toujours cela. »

Les voilà à peu près conquis ; ils s'apprêtent sur leurs sièges ; ils tendent l'oreille. Quelle bonne aubaine ! . .

A la fin, l'avocat dominateur consent à saluer la cour. Le président se dit en lui-même : « Je vais avoir un rude moment à passer ; il va me falloir réprimer plusieurs fois l'intempérance de langue de ce gaillard-là, le rappeler aux convenances... Il va me donner du fil à retordre. Je ne suis pas à la noce. » Aussi le président ne répond-il au salut de l'avocat

dominateur qu'avec une certaine défiance. Son front est brumeux.

L'avocat commence. O suprise! Sa voix est douce, égale; il se fait débonnaire à plaisir. « On comprend bien, dit-il, que si je n'étais pas certain d'un acquittement, je ne me serais jamais chargé de la défense de ma cliente (ou de mon client); cela tombe sous le sens. (*S'adressant aux jurés.*) Vous-mêmes, messieurs, vous seriez les derniers des crétins, vous n'auriez ni âme, ni cœur, si vous vous avisiez de condamner mon client (ou ma cliente)... »

Le supplice du président s'apprête.

LE PRÉSIDENT. — Pardon! maître *un tel*, vous n'avez pas le droit d'exercer une semblable pression sur MM. les jurés.

L'AVOCAT DOMINATEUR. — Monsieur le président, j'ai tous les droits.....

LE PRÉSIDENT. — Nous savons, maître *un tel*, que votre réputation légitimement acquise vous donne beaucoup de privilèges; mais cependant la cour estime que vous dépassez la mesure...

Il semblait que l'avocat dominateur n'attendît que ce moment pour se développer. Il bondit sous l'aiguillon. « Ah! ah! des mesures! vous me la baillez belle! Quelle mesure, s'il vous plaît? Où est votre mesure? où est ma mesure? Définissons la mesure. Où commence-t-elle? où finit-elle? Est-ce la mesure qui m'empêchera de sauver un innocent? Ne l'espérez

pas. Il sera sauvé, avec ou sans mesure, vous le savez bien. Et par qui sera-t-il sauvé ? par quelqu'un qui est plus fort que la mesure, par quelqu'un qui est plus puissant que vous, que moi, que nous tous, par l'opinion ! »

C'en est fait, voilà l'avocat parti ; on ne l'arrêtera plus. Il retrousse ses manches et se met à travailler son sujet ; on dirait un boulanger qui pétrit sa pâte. « Il est en train ! » pensent les jurés. Le président ne souffle plus mot ; il courbe la tête.

Qu'il est beau, l'avocat dominateur ! Beau au point de vue du barreau, s'entend. Il a toutes les notes sur son clavier, et il les parcourt toutes. On l'attend particulièrement aux larmes. « Croyez-vous qu'il pleurera, madame ? » demande une spectatrice à sa voisine. — « Oh ! oui, madame, répond celle-ci ; il a pleuré à son dernier procès ; c'était superbe ! » Il pleurera, il ne pleurera pas. Il pleure enfin ; il pleure comme un veau. Toute la salle est sur le point d'en faire autant.

Les hommes le préfèrent cependant dans l'invective. Chacun son goût. Il n'a pas son pareil pour traîner la partie adverse dans la boue, pour la traiter de canaille et de misérable, et de lâche, et de vermine. C'est là que le président est aux abois ; le président se consume en efforts pour le faire taire. Inutile ! L'avocat veut manger de la partie adverse ; on ne la lui arrachera pas d'entre les dents. Venez-y

donc ! « Tiens, filou ; tiens, escroc ! Encore ce coup de poing ! et celui-là, et celui-ci ! Tu n'en as pas assez ? Je vais te faire ton compte !... Mais regardez-le donc, messieurs les jurés ; voyez ce visage empreint des plus basses passions ; ce n'est plus un être humain ; il me fait horreur. Pouah ! »

Et il se couvre la figure de ses deux mains par un mouvement que lui eussent envié les grands orateurs d'autrefois, et il crache de dégoût. Il atteint ainsi aux hauteurs infinies de sa profession. Il ruisselle de sueur, mais il va toujours ; il est exténué, mais il continue. On l'engage à prendre du repos. Du repos ! allons donc ! Pour qui le prenez-vous ? Il n'y aura de repos pour lui que lorsqu'il aura sauvé sa cliente (ou son client), et il la sauvera !

Il l'a sauvée, — à bras tendu, comme toujours.

TOTO CRIMINEL

PRÉFACE

La crime a ses *jeunes*, comme la littérature.

Toto est un de ces jeunes-là. Naturellement, il a eu l'ambition de dépasser ses devanciers, et il y a réussi.

Le voilà au pinacle aujourd'hui : on le guillotine demain.

Il ne m'a pas paru sans intérêt — maintenant que l'avenir est aux mômes, — de jeter un coup d'œil sur cette carrière si rapidement et si brillamment parcourue.

Commencements de Toto

On ne sait rien ou presque rien des origines de Toto. A cinq ans il fut arrêté comme vagabond et conduit au corps de garde, où il charma tous les agents de police par sa gentillesse.

Un an plus tard, un matin d'exécution capitale, on l'aperçoit perché sur un toit de la place de la Roquette.

Plus sérieux que les autres enfants de son âge, Toto n'accordait qu'une médiocre attention aux jouets, aux pantins, aux boîtes à musique, aux chevaux de carton.

A ce moment crépusculaire de la journée où la rue s'emplit de bruit, d'éclats de rire et de rondes, il demeurait à l'écart, — et comme embusqué.

Il fut surpris une fois dans un grenier, rêveur devant une hachette.

O vocation ! tu n'es pas un vain mot !

Toto va passer un dimanche chez sa grand'mère

Une bonne grand'mère, à peu près paralytique, et qui le bourrait de gâteaux.

Toto se rendit chez elle un dimanche, avec une corde dans sa poche. Il a prétendu depuis que c'était une corde à sauter.

— Ah! te voilà, petit! lui dit la bonne vieille en l'embrassant; veux-tu une tartine de raisiné ?

— Merci, grand'mère, j'aime mieux jouer.

— Eh bien! joue, mon garçon.

Toto tira sa corde de sa poche.

— Sais-tu sauter à la corde, grand'mère ? demanda-t-il.

— Eh! eh! j'étais de jolie force autrefois.

— Essaie.

— Tu te moques, mon enfant.

— Non, essaie.

Et, en riant, Toto jeta la corde au cou de sa grand'mère.

— Veux-tu finir, polisson! dit-elle en essayant de se débarrasser.

Toto, toujours riant, enroula plusieurs fois la corde autour du cou de la vieille.

Puis, il serra.

La pauvre femme devint bleue, fit entendre un léger *Couic!* et tomba sur ses genoux.

Dans l'instruction, on a prétendu que Toto avait agi sans discernement.

TOTO SE LIE AVEC DES PETITS CAMARADES

Des têtes blondes et roses comme lui !

Des chérubins du canal Saint-Martin !

L'enfance est espiègle. Toto et sa bande s'amusaient à faire des niches aux marchands, particulièrement à ceux qui ont des étalages sur la rue.

Ils escamotaient des souliers, des saucissons, des cravates avec une dextérité singulière.

Ce fut vers cette époque que Toto commença à jouer du couteau. Voici dans quelle circonstance : Un de ses petits camarades se plaignait du partage, selon lui inégalement fait, du produit d'une de ces expéditions.

Toto se précipita et le frappa au-dessous de la gorge.

— Tiens ! ça t'apprendra à *jacter* ! lui dit-il.

C'est ainsi qu'il sut se faire respecter de bonne heure.

Ses historiens ont remarqué qu'il n'avait jamais été enclin à la lecture.

Il lisait dans le livre humain !

Un jour cependant, par extraordinaire, on le vit, le long du parapet du quai Malaquais, le nez plongé dans un volume.

Un de ses amis s'approcha, curieux de connaître l'ouvrage qui pouvait captiver Toto à ce point.

C'était l'*Art de découper*.

Son cœur parle. Premières amours

C'était par une belle soirée d'été.

Toto, qui se sentait du vague à l'âme et qui venait précisément de débarrasser un type de sa monnaie, entra dans une salle de bal située du côté de Saint-Ouen.

L'archer-dieu le guettait là pour le percer d'un de ses dards.

Une fille belle comme le jour, et qui avait une montre, dansait dans un quadrille.

— Voilà une belle Manon ! se dit Toto en poissant ses accroche-cœurs.

Le quadrille fini, il lui offrit un saladier de vin blanc.

Elle le préféra rouge.

Toto sentait son cœur bondir sous sa blouse.

— Savez-vous que je vous gobe ? lui dit-il dans son langage éthéré.

L'enfant abaissa pudiquement ses paupières frangées de longs cils noirs.

— Comment qu'on vous appelle ? continua Toto,

— *Éclair-de-Chaleur*.

— Vous avez une bien belle montre !

— Oui... c'est mon vieux qui me l'a donnée. C'était la montre de sa mère.

— M^lle^ Éclair-de-Chaleur, voulez-vous venir vous promener ?

— Est-ce que nous ne sommes pas bien ici ?

— Nous serions bien mieux au bord de l'eau.

— Croyez-vous ?...

Elle et lui sortirent du bal à pas lents, la main dans la main, et se dirigèrent vers la Seine.

Le lendemain, au point du jour, des maraîchers découvrirent dans une haie le cadavre de la jeune fille horriblement mutilé et ayant « subi les derniers outrages ».

Inutile de dire qu'elle n'avait plus sa montre.

Lorsque, plus tard, on demanda à Toto s'il se rappelait la date de ce meurtre :

— Parfaitement, dit-il ; c'était le jour de l'arrestation de Moyaux.

Les assassins ont leurs éphémérides.

Toto travaille dans les prisons

Toto travailla dans la prison où on le mit ; c'est-à-dire il tua, — ce qui était sa manière de travailler.

Il tua un gardien qu'il *avait dans le nez*, selon son expression, il le tua d'un seul coup de bûche, asséné par derrière sur la tête.

Ce moment d'emportement va coûter la vie à Toto.

J'ai vu des jolies femmes suivre avec passion son procès à la cour d'assises.

C'est que Toto est un gentil garçon de vingt ans à peine, un petit blond à l'air éveillé.

Et les jolies femmes murmuraient à l'audience en le regardant :

— Quel dommage !

Toto document humain

Toto est un produit de notre époque goguenarde et cynique.

Dans sa prison, il joue au jeu des *combles* avec son gardien.

Avant-hier, il a fait demander du papier et de l'encre pour écrire des vers.

Et il a écrit ceci :

Adieu, mes bons, mes chers amis !
Je m'en vais me tirer des pattes, oui,
Ou plutôt de la tête,
Et c'est là ce qui m'embête.

Je vais quitter ce grand Paris.
Il faut s'esbigner cette fois,
Comme l'oiseau au fond des bois.
Mais ce qui me paraît le plus affreux,
C'est qu'on va me couper en deux.
On aurait pu se contenter d'une jambe.
Enfin, il faut sauter le pas ;
C'est ce qu'on appelle le trépas.
C'est tout de même rien de veine.
J'aimerais bien mieux battre la flême
Sur le boul' Miche ou à la Villette,
Et partout où un vent pur souffle.
C'est fini. Soufflez la camouffle !

Tel est le chant du cygne de Toto.
Je parie qu'il mourra bravement.
Tant pis !

LES OUBLIÉS DE L'HOTEL-DE-VILLE

Par une nuit claire. Une multitude d'ombres se pressent autour du nouvel Hôtel-de-Ville. Ce sont les Parisiens et les Parisiennes qui n'ont point paru dignes au conseil municipal d'avoir leurs statues sur les façades de l'édifice.

CHŒUR D'OMBRES. — A bas le conseil municipal ! A bas la commission des beaux-arts ! — Nous sommes, nous aussi, nés à Paris, et nous valons ceux que vous avez favorisés ! Nous voulons nos statues ! — A bas le conseil municipal ! A bas M. Parent ! A bas M. Engelhart ! — Nos statues ! nos statues !

M. PARENT, *apparaissant au-dessus d'une palissade suivi de M. Engelhart.* — Illustres ombres...

M. ENGELHART. — Ompres illisdres...

M. PARENT. — Vous nous voyez réellement au désespoir. Mais veuillez considérer que nous n'avons à notre disposition que cent six niches.

M. ENGELHART. — Il nus est imbozible te blazer tut le monte. (*Cris et sifflets.*)

CHŒUR. — Nos statues ! nos statues !

UNE VOIX. — Nous ferons valoir nos droits devant le public !

FALCONET. — Je dirai à vos sculpteurs comment le sculpteur Falconet a été exclu du groupe des artistes !

GABRIEL NAUDÉ. — Et moi, par quelle cabale Gabriel Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin et grand médecin, ne figure pas à côté de Fagon et de Firmin Didot !

OUDRY. — Vous voulez des Parisiens ? Qui suis-je donc, moi qui ai signé les splendides tapisseries de Beauvais ?

CONRART. — Et moi qui ai fondé l'Académie française !

GUILLAUME COLLETET. — Et moi qui ai raconté l'histoire des académiciens !

DONNEAU DE VISÉ. — Et moi, le rédacteur du *Mercure !*

LA HARPE. — Il n'y a pas plus Parisien que moi, moi qui porte le nom de la rue où je suis né. Et vous avez pu m'oublier ! Vous avez oublié le disciple et l'ami de Voltaire !

M. PARENT. — Nous ne vous avons pas oublié, monsieur de la Harpe, nous vous avons écarté. Vous êtes un renégat de la philosophie.

M. ENGELHART. — Et fus êdes mort en gabuzin.

LA HARPE. — Qu'est-ce que vous dites?

M. PARENT. — Il dit que vous êtes mort en capucin.

NOEL COYPEL. — Dérision! Avoir admis Lancret, et n'avoir point admis Coypel Ier!

ANTOINE COYPEL. — Ni Coypel II!

CHARLES COYPEL. — Ni Coypel III!

SIMON VOUET. — Eh bien! et moi, premier peintre de Louis XIV?

HELVÉTIUS. — La rue Sainte-Anne s'est longtemps appelée de mon nom. J'ai eu l'*Esprit* de faire le *Bonheur*, deux livres qui m'ont rendu célèbre. J'ai fait aussi le plus de bien possible et pensionné de ma fortune plusieurs gens de lettres. Tout cela n'a pas suffi pour me donner entrée à votre Hôtel-de-Ville.

M. PARENT, *troublé*. — Il faut qu'il y ait eu erreur, monsieur Helvétius.

DUFRESNY. — Erreurs au pluriel, dans ce cas.

M. ENGELHART. — Gui êdes-fus?

DUFRESNY. — Dufresny, pour vous servir; Dufresny, le collaborateur de Regnard; Dufresny le dissipateur, le panier percé et fleuri. Je ne vous ai pas paru digne d'une statue; vous êtes bien dégoûtés, messieurs. Savez-vous que j'ai du sang d'Henri IV dans les veines? Il est vrai que vous m'avez préféré M. Louis-Benoît Picard; grand merci.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU. — On m'a bien préféré M. Scribe. J'ai été pourtant le premier poète lyrique de mon temps.

SANTEUIL. — Après moi, s'il vous plaît, mon cher camarade.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU. — En latin, c'est possible.

SANTEUIL. — Latin et français, nous voilà tous deux compris dans le même oubli. J'ai eu le tort d'être prêtre ; mais je l'étais si peu et si mal ! Cela ne les a pas arrêtés pour Malebranche, qu'ils ont reçu.

LOUIS RACINE. — J'espérais que le nom de mon père parlerait pour moi. Le temps n'est plus à la *Religion*. Encore aurait-on dû se rappeler combien j'aimais le bon vin !

M. PARENT. — Monsieur Racine, croyez que c'est avec regret...

MALÉZIEU. — Ayez donc eu, comme moi, de la science, du goût, de l'amabilité, une renommée universelle, pour venir échouer contre l'ignorance ou le parti pris d'une assemblée de bourgeois du dix-neuvième siècle !

AMONTONS. — Ayez donc été un astronome célèbre !

BOURDELIN. — Un chimistre éminent !

M. PARENT. — Messieurs, messieurs, de grâce...

M. ENGELHART. — Abaisez-fus !

ÉTIENNE JODELLE. — Je veux ma statue! Je suis Parisien, un des pères du théâtre français et le chef de la Pléiade.

ALEXANDRE HARDY. — Je veux ma statue! Je suis Parisien, et j'ai fait sept cents pièces de théâtre.

CHAPELAIN. — Je veux ma statue! Je suis Parisien, et j'ai rimé la *Pucelle*, une des œuvres dont on a le plus parlé.

SCARRON. — Je veux ma statue...

M. PARENT, *riant*. — Vous?

SCARRON. — Moi! Je suis Parisien, et...

M. ENGELHART. — Mais recartez-fus tonc, mon ponhomme.

SCARRON. — Je sais, je sais. Je ne suis pas précisément joli; mais Villemain n'est guère mieux tourné que moi. Et puis, tout cela s'arrange avec des draperies. D'ailleurs, je m'appelle Scarron.

M. PARENT. — Nous entendons bien.

SCARRON. — Et il n'est pas permis d'exclure Scarron de l'histoire.

M. PARENT. — De l'histoire, non; mais d'un palais, si.

SCARRON. — Allons, je vois bien que c'est encore ma veuve qui aura intrigué auprès de Louis XIV pour m'empêcher d'avoir ma statue!

RAYMOND POISSON. — Il était écrit que Molière nous couvrirait toujours d'ombre. Et pourtant j'étais

Parisien comme lui, comédien comme lui, auteur dramatique comme lui.

PHILIPPE POISSON. — Parlez aussi pour moi, mon père.

LA FOSSE. — J'aperçois là-haut Talma, qui me doit un de ses plus beaux rôles : *Manlius Capitolinus*. Et moi, je suis en bas. *Qu'en dis-tu, ô postérité?*

LA CHAUSSÉE. — Votre infortune, que je partage, me tire des larmes.

LA FOSSE. — Cela ne vous change pas, cher confrère.

M. PARENT. — Voyons, madame, soyez raisonnable... on vous dit qu'on ne passe pas.

NINON DE LENCLOS. — Cependant, il y a plusieurs femmes qui sont entrées, entre autres une vieille dame avec des coiffes.

M. PARENT. — M^me^ Geoffrin... Oh ! celle-là, c'est différent !

NINON DE LENCLOS. — Eh bien ! vous êtes encore poli, vous !

M. PARENT. — Madame, je ne voudrais vous dire rien de désagréable, mais il n'y a jamais eu ici de niche pour vous.

NINON DE LENCLOS. — Je me croyais pourtant bien Parisienne.

M. PARENT, *sévère*. — Trop, mademoiselle.

M. ENGELHART, *de même*. — Peaugup drot.

MADAME RICCOBONI. — Venez-nous en, Ninon; je suis sans doute comprise dans le même ostracisme. Il est peu galant, le conseil municipal.

NINON DE LENCLOS. — Comment ont-ils fait pour recevoir Mme de Staël ?

MADAME RICCOBONI. — Des protections!

MADAME DESHOULIÈRES. — O mes petits moutons ! cherchez qui vous mène à l'Hôtel-de-Ville ; ce ne sera pas moi, à ce qu'il paraît.

FAVART. — Qui veut des petits pâtés ? Demandez des petits pâtés bien chauds et des comédies bien fraîches !

MONTCRIF. — C'est toi, Favart? Tu n'es donc pas parmi les privilégiés, mon garçon ?

FAVART. — Pas plus que vous, monsieur Paradis de Montcrif.

CRÉBILLON FILS. — Pas plus que moi, mon cher Favart.

MONTCRIF. — Oh ! moi, je me console avec mon titre d'Immortel.

CRÉBILLON FILS. — Et moi, je me moque de l'Hôtel-de-Ville, comme je me suis toujours moqué de tout, même de papa. J'ai ma niche chez les délicats et chez

les raffinés. On réimprime à grand luxe mes *Matines de Cythère* et le *Hasard du coin du feu*. On ne réimprime plus *Rhadamiste et Zénobie*, de l'auteur de mes jours.

LE DUC DE NIVERNOIS. — J'avais pourtant compté sur mes petits vers. N'avait-on pas dit de moi : Nivernois est encor duc et pair au Parnasse.

LE COMTE DE CAYLUS. — Donnons-nous la main, mon cher duc. Antiquaire, biographe, romancier, ma place était auprès d'Alexandre Lenoir.

LA CONDAMINE. — Je fus un curieux de premier ordre, et je partis de Paris pour faire le tour du monde. J'aurais bien aimé me reposer à tout jamais dans une de ces niches d'où l'on voit tant d'événements !

LEBEAU. — Et moi qui comptais sur mon *Histoire du Bas-Empire* comme sur un ouvrage de circonstance !

FÉLIBIEN. — Un historien sérieux, un membre de l'Académie des inscriptions, un historiographe des bâtiments du roi, qu'est-ce que cela pèse aux yeux de la commission des beaux-arts ? — Mais vous ne dites rien, vous, monsieur Mercier ?

MERCIER. — Que voulez-vous que je dise, mon cher Félibien ? Je suis absolument dans votre cas : enfant de Paris, j'ai passé une partie de mon existence à composer le *Tableau de Paris*, qui a été tra-

duit dans toutes les langues. On devait m'oublier, c'est tout simple.

M. ENGELHART, *bas à M. Parent.* — Tiaple! nus afons beut-êdre fait une poulette!

M. PARENT. — Oh! dans le nombre!

LES FOUS QU'ON N'ENFERME PAS

Jamais autant qu'à notre époque le problème si compliqué de la folie n'avait été à l'ordre du jour. Il est vrai que les phénomènes se multiplient dans une effrayante proportion.

Être fou, c'est bien; vous voilà classé; on vous donne une chambre et un numéro. Mais comment devient-on fou?

Un jour, un monsieur tente de se déshabiller complètement sous les arcades du Palais-Royal, après s'y être promené la veille en tenant en laisse un homard vivant au bout d'un ruban bleu. C'est Gérard de Nerval.

Une autre fois, un acteur signe un bon de douze mille francs à un de ses camarades au café des Bouffes-Parisiens. C'est Gil-Pérès.

Ces pauvres acteurs! ce sont eux qui fournissent le plus fort contingent à la statistique aliéniste. Comptez-les depuis une trentaine d'année : Lassagne, André Hoffmann, Guyon, Lacourrière, Camille, Berton père, Desrieux, Montbazon et bien d'autres!

A quoi cela tient-il ?...

On ne peut faire autrement que d'enfermer les fous qui sont une cause d'agitation dans le public. Mais il en est d'autres qu'on n'enferme pas, d'abord parce qu'on aurait trop à faire, vu leur nombre infini; ensuite parce qu'ils gênent peu de monde.

Parmi ceux-ci, il faut ranger en première ligne les fous atteints par la folie de la persécution.

Cette catégorie est — avec la folie des grandeurs — une de celles auquelles se rattachent le plus de *fous comiques*.

Il y a quelque temps, j'achetais sur les quais un volume in-8° portant ce titre singulier :

THÉODORE

OU CINQUANTE-NEUF ANS DE LA VIE D'UN HOMME DE TÊTE ET DE CŒUR

Histoire contemporaine dans laquelle
les faits véritables laissent bien loin derrière
eux les fictions
les plus hardies des romanciers de nos jours

PAR TH. CHOUMARA

Chef de bataillon du génie, ancien élève
de l'École polytechnique.
A Paris, chez les libraires en nouveautés; 1847.

Je compris, à la lecture des premières pages, que j'avais affaire à l'un de ces individus que la politesse moderne désigne sous le nom d'*excentriques*.

Un homme de valeur cependant que ce Théodore Choumara ! un stratégiste distingué, auteur de remarquables mémoires, tels que : *Considérations militaires sur la bataille de Toulouse. Observations sur les effets de l'artillerie dans la défense. Projet général sur les fortifications de Paris*, etc., etc.

Un soldat aussi, entré au service avant vingt ans, ayant payé de sa personne dans les guerres d'Espagne, blessé sur le champ de bataille de Waterloo, remis en activité sous la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe, fréquemment consulté par le maréchal Soult — est tout à coup, en 1845, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Pourquoi ?

Ah ! pourquoi ? — Demandez-le à la folie persécutrice.

Le capitaine Choumara s'imagina un beau matin que la police était à ses trousses. Dès que cette idée se fut installée dans son cerveau, elle n'en délogea plus. Il vit des espions partout, à droite, à gauche, sous ses pieds, au-dessus de sa tête — et particulièrement dans son mur, comme Angelo, tyran de Padoue.

Par qui ces espions étaient-ils envoyés et payés? Eh! mon Dieu, par l'Angleterre, qui avait tout intérêt à anéantir les travaux de Choumara; — par les jésuites, à qui il faut toujours des occupations de cette nature; — par ses ennemis, jaloux de sa réputation et de son mérite.

Les vexations commencèrent d'une façon légère. Ce fut d'abord un locataire du même palier, auquel il n'avait jamais parlé, et qui lui « proposa de s'abonner de moitié à un journal ».

Le grief ne semble pas très grave au premier aspect. Mais attendez!

« Un prétendu peintre, — raconte le capitaine Choumara, — auquel on avait fait connaître mon goût pour la fortification, se pourvut d'un exemplaire très rare de Vauban et me le montra comme une pièce curieuse capable d'exciter ma convoitise. Je vis bien vite à qui j'avais affaire. Le prétendu peintre, au lieu de faire des tableaux, s'occupa de serrurerie et de menuiserie pour établir un affût près de ma chambre à coucher, de façon à voir et à entendre tout ce qui se faisait ou se disait chez moi. »

Cela semble bien fort, mais il faut le croire, car le capitaine l'affirme.

Les choses furent poussées si loin qu'à la fin il prit le parti de demander protection à qui de droit et qu'il écrivit la lettre suivante :

« Paris, le 6 juin 1840.

« A M. DELESSERT, PRÉFET DE POLICE.

« Monsieur le préfet,

« Dans la nuit du 1er au 2 du courant, j'ai acquis la certitude qu'on pénétrait dans les diverses parties de l'appartement que j'occupe depuis peu dans une maison située quai Saint-Michel, n° 15. Je me suis rendu chez le propriétaire pour l'informer de ce fait, et l'ai invité, au nom de l'honneur, à se rendre immédiatement sur les lieux pour reconnaître et constater matériellement l'existence des conduits et mécanismes à l'aide desquels on s'introduisait ainsi à volonté chez moi.

« Il a positivement refusé d'assister à cette reconnaissance, ou de s'y faire représenter par sa femme ou son portier... M. le commissaire de police du quartier, auquel je me suis adressé, a pensé que ces faits sortaient de ses attributions et rentraient dans celles de la préfecture.

« Lorsque j'ai fait choix de ce logement, j'ignorais qu'il renfermât une infinité de compartiments propres à masquer des communications clandestines et des cachettes dangereuses; leur existence ne m'a été connue qu'après mon installation. Alors, il me fut facile de deviner le parti qu'on pouvait en tirer pour

des apparitions soudaines fort ressemblantes à des expériences de fantasmagorie... Tout a été mis en usage pour que ces manœuvres pussent s'exécuter avec une entière sécurité : les narcotiques introduits dans mes aliments; les ressorts, les trappes, les dérangements de meubles, les effets de lumière combinés pour porter des reflets à la figure afin de s'assurer si le sommeil existe, ou pour le faire naître plus vite en fatiguant la vue... »

Choumara entre dans les détails les plus minutieux; et termine ainsi :

« Je laisse maintenant à votre sagesse, monsieur le préfet, à décider si de plus amples explications vous paraissent nécessaires; dans ce cas, je m'empresserai de me rendre auprès de vous aux jour et heure qu'il vous plaira de désigner.

« Agréez, je vous prie, monsieur le préfet, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

« TH. CHOUMARA,

« Chef de bataillon du génie, chargé du projet de la mise en état de défense de Paris. »

Je ne sais ce que pensa M. Delessert de cette missive; il fit appeler Choumara et le rassura de son

mieux, en lui assurant qu'il n'avait jamais été l'objet d'une surveillance quelconque.

Mais Choumara ne voulait pas être rassuré. Le propre des gens inquiets est de se complaire dans leurs tourments. Tel était le cas de Choumara. Il renouvela ses lettres au préfet, il les fit même imprimer; mais le préfet avait compris — et il cessa de répondre.

Alors Choumara se décida à publier *Théodore*.

C'est dans ce livre qu'il donne le récit tout entier de ses persécutions; c'est là qu'on voit au complet la légion des agents attachés à ses pas.

« On en choisit parmi eux, dit-il, qui avaient quelque ressemblance avec moi. Revêtus de mes habits pendant que j'étais tranquillement assis aux Tuileries, ils allaient sur d'autres points faire des extravagances, et leurs compères disaient que c'était *un officier du génie qui était fou.* »

Ce n'est pas tout. On sait que Choumara aime à bouquiner. Un essaim d'agents déguisés en chalands prend à tâche de l'en empêcher.

Il y en a d'autres qui, dans la rue, le précèdent en marchant, semant une poudre pernicieuse dirigée vers son visage. Cette poudre prend à la gorge, occasionne une toux violente ou détermine subitement une extinction de voix.

Choumara voit là-dedans l'intention de lui communiquer des maladies étranges. Il est convaincu qu'on

répand sur ses vêtements des virus ramassés dans les hôpitaux.

« Le 10 octobre 1840, j'allai voir une maison que je possède à Nonancourt, département de l'Eure; j'y fus suivi par leur brigade. Je n'avais pas le temps de rester; je repris la diligence à Dreux pour revenir à Paris; la diligence fut aussitôt remplie par les agents. Leur chef vint se placer auprès de moi dans le coupé... »

On conviendra que c'était là une existence intolérable.

D'autant plus que l'on continuait toujours à s'introduire dans son domicile! Une nuit, entre autres, il faillit être victime d'une tentative de castration... Je m'arrête à ce trait. « Quand je sortis le matin pour aller déjeuner, quatre ou cinq domestiques femelles étaient rassemblées en conciliabule sur mon palier et s'occupaient certainement de l'expédition nocturne. »

Drôle d'ouvrage, ce *Théodore!*

Pourtant, je ne trouve pas qu'il dépasse, comme il s'en vante, *les fictions des romanciers de nos jours.*

L'auteur avait annoncé une deuxième partie; il ne paraît pas qu'elle ait été publiée.

Qu'est devenu Choumara? Il avait été mis à la retraite, — je comprends cela;—il continua sans doute sa vie de transes et d'obsession. Quelqu'un m'a assuré qu'il était mort très vieux.

UN DRAME PARISIEN

Un soir de première représentation au théâtre du Châtelet, pendant un entr'acte, je m'engageai dans l'avenue Victoria, où mes yeux furent frappés par un transparent lumineux sur lequel on lisait : *Café des Pierrots*. Ce café était moins rempli que les autres ; j'y entrai, ignorant le spectacle qui m'attendait.

Devant moi, derrière moi, autour de moi, une multitude de toiles, grandes et petites, représentant uniformément des Pierrots, rien que des Pierrots, des Pierrots dans toutes les positions et les situations de la vie. Une ode sans cesse recommençante à Deburau et à Paul Legrand !

Ici, Pierrot, un doigt sur la bouche regardant avec convoitise et précaution une jeune paysanne endormie dans un vallon, au long de l'herbe verte, son bas blanc se détachant sur le gazon. De l'autre côté, Pierrot dominant du haut d'un char une descente de la Courtille. Plus loin, Pierrot épiant par l'entre-bâille-

ment d'une porte de cave un avare qui enterre son trésor. Et puis encore : Pierrot apprenant la musique à un roquet ; — Pierrot jouant de la guitare sous la fenêtre de Colombine ; — Pierrot tenant d'une main une poêle à frire, et plongeant son autre main dans un bocal de poissons rouges ; — Pierrot malade et prenant du thé ; — Pierrot aux prises avec un garçon d'hospice armé d'une seringue, etc., etc.

Et comme je ne pouvais m'empêcher d'exprimer mon étonnement, j'entendis auprès de moi la voix du maître du café, qui me disait :

— Il y en a encore d'autres au premier étage.

C'était vrai. Il y en avait même jusque dans l'escalier. Un ruissellement de Pierrots ! Je redescendis presque halluciné.

Toutes ces toiles sont d'ailleurs peintes avec un certain talent. Et pourtant elles ne sont pas drôles dans le sens absolu du mot. Elles étourdissent le regard, mais elles ne le réjouissent pas. Cette uniformité finit par devenir blessante au bout de quelques instants. Il y a du linceul dans ces casaques blanches.

J'ai fini par savoir la légende du Café des Pierrots. Elle a, comme tant d'autres légendes, son côté grotesque et son côté douloureux.

L'auteur de ce musée spécial s'appelait Pezous. Beaucoup l'ont connu; il tenait agréablement son rang parmi les peintres de genre.

Un jour, il exposa au Salon un Pierrot qui fut remarqué. Le public eut un sourire, la critique eut des articles. « M. Pezous, disait la *Revue de Paris*, est le plus spirituel des petits peintres du Salon de cette année. » On alla même jusqu'à le rapprocher de Bonvin et de son *École de peloton*, ce qui était un éloge exagéré.

Hélas! ce succès, ce malheureux succès, devait décider de son avenir et peser sur sa vie entière. Il arriva pour lui ce qui arrive pour tant de peintres : il avait réussi un premier Pierrot, on lui en demanda un deuxième, — puis un troisième.

— Faites-nous des Pierrots! lui dirent les amateurs.

— Faites-nous des Pierrots! lui dirent les marchands de tableaux.

Pezous avait d'abord essayé de protester.

— Mais, avait-il murmuré, je sais faire autre chose que des Pierrots; je sais faire des gardes-françaises, des Bretons, des reîtres, des brigands calabrais, des contrebandiers espagnols...

Ce fut vainement. On voulait des Pierrots. Il se résigna.

Mais le coup le plus terrible devait lui être porté par un cafetier.

Pezous avait un ami du nom de Guérineau.

Je ne sais pas ce que faisait Guérineau dans les temps antérieurs. Un jour, il y a environ quinze ans de cela, il acheta un café dans l'avenue Victoria.

Le café acheté, Guérineau, qui aimait les arts (à sa manière) eut l'idée de le décorer de peintures.

Alors, il songea naturellement à son ami Pezous, et alla le trouver.

— Tu vas me faire des tableaux, lui dit-il.

— J'y comptais, dit Pezous.

— Beaucoup de tableaux !

— Autant que tu voudras.

— Des tableaux à couvrir les deux salles de mon rez-de-chaussée et mon premier étage.

— Parfait ! j'ai justement dans la tête des sujets délicieux, des paysages nouveaux, des scènes orientales.....

— Ta, ta, ta ! dit Guérineau, il me faut des Pierrots.

— Tu auras des Pierrots aussi.

— Non, rien que des Pierrots !

Pezous baissa la tête, l'air atterré. Il voyait le doigt de la fatalité.

— Comprends-tu combien cela sera original ? continua son bourreau.

Guérineau loua un atelier à Pezous, et vint le voir tous les jours. Il lui fournissait des motifs; il s'est fait peindre lui-même en matassin. Il ne laissait pas

de relâche à sa victime; il voulait des Pierrots grands comme nature, lui rappelant David.

Quelquefois Pezous s'interrompait et tournait un œil suppliant vers Guérineau; mais Guérineau, enchanté, lui disait :

— Encore !

Et Pezous se remettait à la besogne en soupirant.

Lorsqu'il y en eut vingt de faits, vingt tableaux de Pierrots, il demanda grâce.

— Es-tu fou ? s'écria Guérineau; laisser ton œuvre incomplète ! l'œuvre qui te fera vivre dans la postérité ! Tu n'y penses pas...

— J'en ai assez.

— Ton monument, ta gloire !

— Magloire... un nom de domestique.

— Encore quelques efforts !

— Non.

— Tu ne peux pas abandonner ainsi ta chapelle Sixtine... Écoute, j'ai un sujet ravissant à te proposer : *Pierrot indigéré par un plat de moules.*

— O mon Dieu ! prononçait l'infortuné Pezous, qui finissait par céder.

Combien de temps dura ce supplice, ce supplice de tous les jours ? Deux ans, trois ans peut-être. Ce n'est pas trop hasarder.

Pezous ne s'arrêta qu'à sa *quarantième* toile, ou plutôt il tomba, vaincu, anéanti.

Il ne lui aurait pas été possible d'aller plus loin.

On lui conseilla le repos, car sa santé et surtout son cerveau étaient menacés.

Mais une épreuve dernière lui était réservée.

La décoration du café de l'avenue Victoria attira les curieux. La chromo-lithographie s'en empara et reproduisit les tableaux. Ce fut le « coup du lapin » pour Pezous, qui ne put plus désormais faire un pas dans Paris sans se heurter à ses Pierrots. Il ne voyait partout que Pierrots, ne rêvait que Pierrots. Dans ses fièvres, c'était toujours une farandole de Pierrots qui se déroulaient sur son estomac.

A partir de ce moment, il ne fit plus que décliner. On m'a dit qu'il était mort, il y a trois ans environ.

Guérineau est mort lui aussi.

Je ne serais pas surpris que, par testament, il n'eût ordonné qu'on décrochât un des Pierrots pour le poser sur sa pierre.

J'ai nommé Bonvin tout à l'heure, et ce n'est pas sans intention.

Un cas analogue à celui de Pezous s'est produit dans l'existence du peintre des *Petits Soldats* et des *Petites Religieuses*, de l'auteur de tant de larges et vigoureux fusains.

Mais là où Pezous a succombé, Bonvin a résisté.

Un amateur célèbre, M. Marmontel, l'éminent professeur de piano du Conservatoire, connu par sa belle galerie de tableaux, avait eu une de ces idées *à la Guérineau*. Il avait commandé à François Bonvin, dont il admirait le talent, une trentaine de toiles représentant trente harengs saurs ; — trente harengs saurs, ni plus ni moins, pris, comme les Pierrots de Pezous, dans *toutes les situations de la vie :* pendus à une ficelle, étendus sur une planche, enveloppés dans du papier, sur le gril, sur une assiette, etc., etc.

Je les ai vus, ces harengs saurs, tachetés d'or, illuminant l'ombre, jetant des rayonnements superbes. M. Marmontel en avait orné sa cuisine (rue Taitbout), une cuisine unique au monde, assurément.

Lecteur, je ne vous avais promis, en commençant, qu'un drame parisien.

En voilà deux.

Ai-je tort de les trouver douloureux l'un et l'autre ?

LE SAVETIER DE L'ODÉON

Un événement singulier vient de se passer à l'Odéon. Hoffmann en aurait fait le sujet d'un de ses contes où le fantastique se mêle au réel.

Depuis quelque temps, on entendait par intervalles un bruit inexpliqué qui semblait venir des combles du théâtre. C'était un bruit faible et sourd, mais régulier. Peu de personnes y prenaient garde.

L'autre soir cependant, ce petit bruit se répéta pendant une représentation de *Britannicus;* cette fois, il fut perçu par M. Charles de la Rounat, le directeur, qui se trouvait par hasard dans la salle. Intrigué, M. de la Rounat demanda à son régisseur ce que c'était.

— Je n'entends rien, répondit le régisseur.

En effet, le bruit avait cessé.

Mais, un quart d'heure après, il recommençait.

— Pour le coup, s'écria M. de la Rounat, je suis bien sûr que les oreilles ne me tintent pas !... Écou-

tez, dit-il au régisseur ; n'entendez-vous pas quelque chose ?

— C'est vrai.

— On dirait de quelqu'un qui frappe avec un marteau.

— Oui... Que diable cela peut-il être ?

Comme ce dialogue avait lieu sur la scène, pendant un entr'acte, un machiniste l'entendit et jeta ce mot en passant :

— C'est le savetier.

Le directeur et le régisseur se regardèrent avec surprise.

— Il faut savoir ce que cela signifie, fit M. Charles de la Rounat ; allez vous informer auprès d'Émile.

Émile, c'est le concierge de l'Odéon.

Au bout de quelques minutes, le régisseur revenait.

— Eh bien ? dit M. de la Rounat.

— Eh bien ! c'est le savetier, en effet.

— Quel savetier ?

— Émile n'en sait pas plus long.

— Elle est trop forte... Montez avec moi ; nous allons tout de suite être fixés.

Mais en ce moment, un incident étant survenu au cours de la représentation de *Britannicus*, l'attention

de M. de la Rounat dut se porter sur un autre point — et le savetier fut oublié.

Ce ne fut que deux ou trois jours plus tard que le directeur s'en ressouvint, en entendant, vers midi, se reproduire le même bruit.

— Finissons-en, dit-il en prenant avec son régisseur le chemin des combles.

Guidés par ce bruit, qui tantôt s'arrêtait et tantôt reprenait, — et qui était bien le bruit d'un marteau, — tous deux arrivèrent à une porte entre-bâillée. Ils la poussèrent et virent une petite chambre éclairée par le toit. Plusieurs paires de bottes étaient pendues au plafond. Sous cette guirlande de cuir, un homme assis, un « bijoutier sur le genou », travaillait, d'un air de bonne humeur.

Il leva les yeux sur les deux arrivants et se contenta de soulever la casquette qu'il avait sur la tête sans manifester aucune sorte d'émotion.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui cria M. de la Rounat.

— Vous le voyez bien.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le savetier.

— Encore !

— Je ne peux pas vous répondre autre chose.

— Eh bien ! moi, je suis le directeur... et je vous enjoins de déguerpir à l'instant !

Le savetier ôta tout à fait sa casquette.

— M. de Chilly? dit-il respectueusement.

— Eh! non!

— M. Duquesnel, veux-je dire?

— Ah! çà, cet homme est un autre Épiménide,.. Il ne sait donc rien de ce qui se passe autour de lui? dit le directeur au régisseur.

— J'en suis confondu! murmura celui-ci; il est capable de me prendre pour feu Tisserant.

— Allons, mon brave, continua M. de la Rounat, ayez soin d'avoir vidé la chambre avant une heure.

Le déménagement ne fut pas long à effectuer; le savetier se résigna sans que sa bonne humeur en parût entamée. Mais si l'on sut comment il sortit de l'Odéon, il fut plus difficile de savoir comment il y était entré.

Tout le monde le connaissait de vue, mais pas autrement. Il allait et venait dans le théâtre depuis un temps immémorial. Son tablier de cuir était son laisser-passer.

— Ah! dit quelqu'un, si le père Constant vivait encore, il nous renseignerait!

Le père Constant était le prédécesseur d'Émile.

En l'absence forcée de l'ancien concierge, le directeur ouvrit une enquête. Il fit appel à la mémoire des vieux pensionnaires de l'Odéon; aucun d'eux ne

put assigner de date précise à l'installation du savetier.

— Attendez donc... dit Rey ; il me semble bien que cela remonte à la première des *Beaux messieurs de Bois-Doré*.

— Pas possible !

— La nuit des temps, tout de suite, murmura Porel.

— Oui, jeune homme... une nuit qui valait vos plus beaux jours, articula gravement Rey ; — j'étais alors directeur de la mise en scène.

— Tout s'explique, ajouta Clerh.

— Mes souvenirs me reviennent maintenant... La pièce de Mme Sand, ma glorieuse amie, était une pièce à bottes. Or, il arriva qu'à la répétition générale les bottes de plusieurs figurants se trouvèrent trop étroites. Il était trop tard pour les renvoyer au fabricant, qui en aurait peut-être fait attendre le retour... Il ne s'agissait d'ailleurs que de peu de chose ; élargir les bottes...

— Ou faire rétrécir les jambes, dit Porel.

— J'envoyai chercher le premier artisan venu, continua Rey ; c'était ce... savetier dont vous avez l'esprit occupé aujourd'hui. Il était jeune alors... Il vint avec les outils de sa profession et se mit immédiatement à la besogne. Mais le bruit qu'il ne pouvait s'empêcher de faire nuisant à la répétition, je dis à Constant de le conduire dans un endroit éloi-

gné. Constant le conduisit sous les combles du théâtre...

— Où il est resté pendant vingt ans...

— Comme vous dites.

— C'est bien invraisemblable, murmura M. de la Rounat.

— Mais non, répliqua Rey... J'avais été très satisfait de la façon dont ce garçon s'était acquitté de son travail..... Je lui confiai d'autres bottes, des bottes à moi..... Il les emporta dans son grenier. Depuis ce temps, il prit l'habitude de venir au théâtre. « Bonjour, monsieur Rey! » me disait-il lorsqu'il me rencontrait ; et il ajoutait parfois : « Je vais là-haut. » Il avait presque toujours quelque chaussure à la main. Je lui répondais avec bienveillance : « Va, mon garçon! » Quoi de plus naturel ?

— Enfin, dit M. de la Rounat, ce savetier a vécu pendant vingt ans à l'Odéon sans que l'on sût jamais à quel titre.....

— Il ne gênait personne, dit Rey philosophiquement.

Telle est l'historiette dont on s'entretient depuis quelques jours à l'Odéon.

— Connaissiez-vous le savetier? se demande-t-on l'un à l'autre.

— Parfaitement.

— Croiriez-vous que la Rounat ne le connaissait pas et l'a flanqué à la porte ?

— La Rounat a eu tort. Il faut garder ces gens-là comme des fétiches.

Au fond, il n'y a rien de très surprenant dans le cas du savetier de l'Odéon. On retrouve de ces installations fantaisistes un peu partout, dans les ministères, dans les palais nationaux, dans les musées, dans les bibliothèques.

Mais la plus chimérique de ces prises de possession est celle de ce gardien des tours Notre-Dame qui avait établi un restaurant au sommet de la cathédrale. Des tables étaient disposées et mêlées à des arbustes en caisse, qui donnaient l'illusion d'un jardin aérien. Il avait même des moutons et des poules.

Lorsqu'il s'agit de le déloger de ce poste élevé, les chanoines eurent un mal infini. Il réclamait un chiffre d'indemnité excessif, en raison des dépenses qu'il avait faites pour transporter son matériel à cette hauteur. On dut plaider.

Cela s'est passé il y a quelques années.

LA DUELLOMANIE

M. H. Lamoullée à M. Fabien de Pitaval, publiciste à Paris.

Monsieur,

On m'apporte à l'instant un numéro du journal *le Hirsute*, dans lequel je lis avec autant de surprise que d'indignation les accusations que vous formulez contre moi. Vous prétendez qu'après avoir séquestré ma belle-mère pendant plusieurs années, loin de toute habitation, je l'aurais employée à la fabrication d'un certain nombre de romans historiques, dont vous allez même jusqu'à donner les titres. Jamais on n'avait poussé la calomnie jusqu'à ce degré ; j'en demeure confondu. Ainsi, toute une existence de probité a été impuissante à arrêter ce torrent d'invectives sorti de votre plume !

Je vous envoie deux de mes amis, qui sont char-

gés de vous demander réparation de cet article diffamatoire.

H. LAMOULLÉE.

A. M. H. Lamoullée

Mon cher ami,

Selon votre désir, nous nous sommes présentés ce matin chez M. Fabien de Pitaval, pour lui demander réparation de l'article injurieux contenu sur vous dans le dernier numéro du *Hirsute*. M. Fabien de Pitaval nous a répondu qu'il croyait ne pas avoir excédé son droit de discussion et qu'il se refusait à vous accorder quelque réparation que ce soit.

En présence de cette attitude, nous nous sommes retirés, et il ne nous reste plus qu'à considérer notre mission comme terminée.

Agréez, mon cher ami, l'assurance de notre haute considération.

LE COMMANDANT AGEL.
APOLLINAIRE DE FLAVINSKI.

M. H. Lamoullée à ses témoins.

Mais non! mais non!
Retournez-y! retournez-y tout de suite!

Cela ne peut pas se passer de la sorte...
Je veux du sang!

H. L..

A MM. le Commandant Agel et Apollinaire de Flavinski.

Messieurs,

Puisque vous tenez absolument à vous aboucher avec deux de mes amis, MM. Jules Langoiran et Alfred de Rondache auront l'honneur de vous attendre ce soir, à six heures, au café du Helder.

Recevez mes parfaites salutations.

FABIEN DE PITAVAL.

A M. H. Lamoullée.

Mon cher ami,

Nous sortons, douloureusement affectés, de notre entrevue avec les témoins de votre adversaire. Ces messieurs vous contestent absolument le rôle d'offensé. Ils prétendent, non sans une apparence de raison, que vous avez traité M. de Pitaval de calomniateur, et que cet outrage vaut tous les siens. Nos

efforts ont été vains pour les déplacer de ce point de vue. La seule chose à laquelle ils consentent, c'est d'en référer au hasard pour le choix des armes. Il ne nous a pas paru possible d'accepter cette clause avant de vous la soumettre et avant de savoir de vous jusqu'à quel point nous devons considérer notre mission comme terminée.

Agréez, etc.

LE COMMANDANT AGEL.
APOLLINAIRE DE FLAVINSKI.

H. Lamoullée à ses témoins.

Je tombe de mon haut.

Je ne suis pas l'offensé !

Qu'est-ce qu'il faut donc alors ?

Après m'avoir blessé de la façon la plus audacieuse dans mes affections intimes et dans mon honneur d'écrivain, M. Fabien de Pitaval veut bien *consentir* à oublier ses torts et à abandonner au hasard le choix des armes.

C'est trop de grâce, en vérité !

Et c'est vous, vous, messieurs, qui vous faites les messagers de cette impertinente nouvelle !

Eh bien ! j'ai tellement hâte d'en finir et de laver mon insulte que j'en passerai par tout ce que voudra

M. de Pitaval. M. de Pitaval est-il content ? Souhaite-t-il davantage ?

M. Fabien de Pitaval veut-il ma montre ?

H. L.

M. Apollinaire de Flavinski à M. H. Lamoullée.

Mon cher ami,

Je vous écris sous le coup d'une vive émotion.

Votre démêlé avec M. de Pitaval suivait son cours régulier, lorsque ses témoins se sont avisés tout à coup de me récuser comme Polonais.

C'est une offense dont je compte tirer une vengeance éclatante aussitôt votre affaire terminée.

En attendant, veuillez pourvoir à mon remplacement, et croyez à mes sentiments les meilleurs.

APOLLINAIRE DE FLAVINSKI.

A M. H. Lamoullée.

Mon cher ami,

Nous nous sommes rendus, M. Jumiège et moi (M. Jumiège comme remplaçant de M. de Flavinski), auprès des témoins de M. Fabien de Pitaval.

Le sort a désigné le pistolet comme arme de combat.

On se placera à trente pas de distance et l'on tirera à volonté, après trois coups frappés dans la main par un des témoins.

Seulement, M. Fabien de Pitaval, appréhendant les tracasseries de la justice, désire que le combat ait lieu dans l'île de Sardaigne, où il possède une famille qu'il n'a pas vue depuis longtemps.

Agréez, etc.

LE COMMANDANT AGEL.
JUMIÈGE, licencié en droit.

H. Lamoullée à ses témoins.

Mais je ne veux pas aller en Sardaigne ! Cela n'a pas de bon sens !

C'est trop loin, c'est trop cher, et mon temps est précieux à Paris.

Tous les jours on dit qu'on va se battre à l'étranger. On s'arrête au Vésinet, où il y a de très jolis endroits.

La Sardaigne ne rime à rien ! je refuse carrément la Sardaigne !

H. L.

Le Commandant Agel et Jumiège, licencié en droit, à H. Lamoullée.

Mon cher ami,

Alors, rien de fait.
Tout à vous.

LE COMMANDANT AGEL.
JUMIÈGE, licencié en droit.

H. Lamoullée à ses témoins

Mes chers témoins, mes bien chers témoins,

Je vous vois venir avec votre éternelle phrase : « ... Nous n'avons plus qu'à considérer notre mission comme terminée. »

Eh bien ! soit, considérez tout à votre aise ! considérez !

Moi, j'en ai assez pour mon compte, j'en ai trop, et j'envoie tout promener ! Je ne réclame plus rien ; qu'on me laisse tranquille ! Je ne suis pas l'offensé, je ne connais pas Pitaval, je n'ai jamais lu une ligne de lui !

Adieu, et merci pour vos bons offices. Je vous reverrai quand je serai plus calme.

H. L.

Le Commandant Agel et Jumiège, licencié en droit, à H. Lamoullée.

Monsieur,

Nous croyons vous donner une preuve de bon goût et d'affection dernière en nous abstenant de commenter l'étrangeté et la brusquerie de votre détermination, — détermination qui nous a placés dans une si fausse situation vis-à-vis des représentants de l'honorable M. Fabien de Pitaval.

Ces messieurs, pour mettre leur responsabilité à couvert autant que la nôtre, nous ont priés de se réunir à eux pour rédiger un procès-verbal dont nous vous envoyons une copie ci-jointe.

Agréez, etc.

LE COMMANDANT AGEL.
JUMIÈGE, licencié en droit.

PROCÈS-VERBAL DU 27 avril 1882.

Les soussignés, MM. Jules Langoiran et Alfred de Rondache, agissant comme témoins de M. Fabien de Pitaval, d'une part, et MM. le Commandant Agel et

Jumiège, licencié en droit, agissant comme témoins de M. H. Lamoullée, d'autre part ;

Déclarent d'un commun accord que M. H. Lamoullée, après avoir provoqué par les armes M. Fabien de Pitaval, a, à la suite de plusieurs tergiversations, renoncé finalement à obtenir satisfaction de prétendues attaques dirigées contre lui par ce dernier.

En conséquence, les témoins décident qu'il n'y a lieu à aucune rencontre.

Fait à Paris, le 27 avril 1882.

JULES LANGOIRAN.	LE COMMANDANT AGEL.
ALFRED DE RONDACHE.	JUMIÈGE, licencié en droit.

Le Commandant Agel à M. H. Lamoullée.

Monsieur,

Maintenant que vous en avez fini d'une manière aussi piteuse avec le brave M. Fabien de Pitaval et ses courageux témoins, c'est à moi que vous allez avoir affaire personnellement pour le sot rôle que vous m'avez fait jouer dans tout ceci.

On ne se moque pas d'un ancien militaire comme

moi, vous l'apprendrez à vos dépens, car je ne manquerai pas d'aller vous tirer les oreilles un de ces matins.

Agréez, etc.

LE COMMANDANT AGEL.

PRÊTRE ET RÉGISSEUR

Un matin de l'année 1875, je reçus la visite d'un jeune ecclésiastique de bonne mine, qui s'annonça comme venant de la part d'un de mes amis.

— Je vous cherche depuis longtemps, monsieur, me dit-il ; je suis le curé de Sainte-C.-les-A., dans le Pas-de-Calais.

Un peu surpris et parfaitement étranger à cette localité :

— En quoi puis-je vous être agréable, monsieur le curé?

— Vous pouvez me prêter votre concours pour une représentation dramatique que j'organise.

— Une... représentation ?

— Au Théâtre-Italien.

— Vous, monsieur le curé ! fis-je au comble de la surprise.

— Moi-même.

— Je ne comprends pas, murmurai-je.

— Vous allez comprendre.

Il s'exprimait, ce jeune prêtre, avec un accent de franchise et de sincérité qui prévenait en sa faveur. Je l'écoutai.

— Mon église tombe en ruines, monsieur, et c'est dommage, car elle a des parties fort remarquables, au dire des savants et des gens d'art. J'ai sollicité des réparations auprès du conseil départemental, puis auprès du ministère des cultes. J'ai reçu partout des promesses, mais d'argent, point. Sans quelques générosités particulières, la pluie tomberait sur mes paroissiens par la charpente du toit. Alors, une dame respectable de mes amies, qui a longtemps vécu dans le monde, m'a conseillé de tenter le voyage de Paris et de m'adresser aux comédiens.

— Elle a eu raison.

— Je n'y avais aucune répugnance depuis que les comédiens ne sont plus excommuniés. Le premier vers lequel me poussa ma bonne étoile est M. Ernesto Rossi, le tragédien célèbre, qui joue en ce moment au Théâtre-Italien. Ah! monsieur, comme on a bien raison de dire que le cœur va toujours avec le talent! Lorsque je lui eus fait le tableau de ma pauvre église exposée à toutes les injures de l'air, il me regarda avec attendrissement, me serra les mains et s'écria :

— Tout ce que vous voudrez, tout *pour la madone*!... C'est lui qui m'a fait obtenir la salle du

Théâtre-Italien. C'est encore lui qui m'a encouragé à vous venir voir, monsieur.

— Il a bien fait, monsieur le curé ; je me mets, comme Rossi, à votre entière disposition. J'annoncerai votre représentation dans les journaux. C'est cela que vous désirez, n'est-ce pas ?

— Cela... et autre chose encore.

— Quoi donc ?

— Votre concours personnel.

— Mais je ne suis pas un comédien, moi, monsieur le curé !

— Je le sais, mais vous êtes un conférencier.

— Oh ! si peu !

— Ernesto Rossi, qui est votre ami, à ce qu'il prétend...

— Certes ! interrompis-je.

— .... m'a dit que vous ne refuseriez pas de prononcer quelques paroles à propos du monologue de Christophe Colomb qu'il se propose d'interpréter.

— Rossi vous a dit cela ?

— Oui.

— Alors, c'est chose convenue, monsieur le curé. Je ferai, non pas une conférence, mais une causerie sur Christophe Colomb et sur Ernesto Rossi.

— Mille fois merci, monsieur.

— Un mot encore, s'il vous plaît, lui dis-je.

— Parlez, je vous en prie.

— Votre programme comporte sans doute d'autres attractions ?

— Oh ! certainement... M. le directeur du Théâtre-Français a bien voulu m'accorder les *Ouvriers* de M. Manuel.

— Un acte.

— Avec M. Maubant et Mlle Agar.

— Et puis?

— J'ai M. Pacra, un chanteur de l'Opéra.

— De l'Opéra..... en êtes-vous bien sûr?

— Ou d'un autre théâtre, je ne sais pas au juste... Vous comprenez, je suis nouveau dans la partie, ajouta-t-il en souriant.

— Est-ce tout ?

— Je crois qu'il y a aussi un pianiste... ou un violoncelliste.

— C'est de rigueur.

— J'aurais pu avoir beaucoup plus de monde, car j'ai été accueilli partout avec une bienveillance extrême.

— Cela vous étonne, monsieur le curé ?

— Non, car j'avais été prévenu. Mais cela me touche et me ravit jusqu'au fond de l'âme. Les hommes sont bons en général.

— Et les comédiens en particulier.

— J'en ai la preuve maintenant. Qu'ils viennent à moi désormais, ils trouveront un frère !

— Enregistré.

Et je dis à ce prêtre :

— Pour quel jour est fixée votre représentation, monsieur le curé?

— Pour samedi prochain, me répondit-il. On m'avait d'abord offert le dimanche, mais notre religion ne badine pas sur le chapitre de la sanctification du dimanche. J'ai dû me rabattre sur le samedi.

— Eh bien ! monsieur le curé, à samedi.

— Ainsi, je peux compter sur vous?

— Comme sur Rossi.

— Merci, mille fois merci !

Il se leva.

— Je vais à présent chez Mlle Agar, dit-il.

— Portez-lui tous mes compliments.

— Avec bonheur. Ah ! si vous saviez ce qu'est mon existence depuis huit jours que je suis à Paris ! Comme j'arpente le terrain, depuis le matin jusqu'au soir... sans connaître les quartiers... en demandant mon chemin au premier venu... Comme pour vous, monsieur... mais vous, le plus difficile à trouver !... Je comprends cela, du reste; les hommes de lettres... Qui m'aurait dit, moi curé de campagne, à quoi j'étais prédestiné? C'est bien étrange, n'est-il pas vrai ? Mais avant tout, le bien de l'église.

— De votre église, permettez !

— Cela revient au même, murmura-t-il.

— Ainsi soit-il.

— Ne vous moquez pas, dit-il sur le seuil, avec

son bon visage ouvert ; je me donne vraiment beaucoup de mal.

— Oui... un mal d'enfer, ajoutai-je en riant.

Il ne répondit pas, cette fois.

Le samedi indiqué, je me rendis au Théâtre-Italien, un peu inquiet, sans trop savoir pourquoi. Combien j'avais tort, ainsi qu'on va le voir !

L'affiche *avait de l'œil*, comme on dit en argot dramatique. On y lisait en grosses lettres : *Au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance*. Le curé aurait bien voulu qu'il y fût fait mention de sa chère église de Sainte-C.-les-A., et l'on avait eu quelque peine à lui faire sentir les inconvénients qu'il y aurait eus à cela. Il s'était résigné ; mais il n'avait voulu céder à personne le droit de veiller à tous les détails de la représentation.

Il y avait une bonne chambrée.

Pendant le premier entr'acte, je descendis sur la scène. Là, je vis un spectacle que je n'oublierai de ma vie : — au milieu de machinistes, un prêtre allant et venant, s'empressant, courant des coulisses au foyer, et du foyer revenant coller son œil au trou du rideau pour examiner la salle.

— Croyez-vous qu'il y ait *quatre mille* de recettes ? me demanda-t-il en m'apercevant.

J'étais stupéfait de l'aisance avec laquelle il se mouvait dans ce monde inconnu pour lui. On me dit

qu'il n'avait rien oublié, et qu'il avait porté lui-même les bouquets dans les loges des actrices.

De temps en temps on l'entendait murmurer, en tirant une grosse montre d'argent :

— Le pianiste n'est pas encore arrivé... il sera en retard... où peut-il être?

— Au cabaret, dit un machiniste gai.

— Si je savais où c'est, j'irais l'y chercher, s'écria le curé.

Et il y serait allé comme il le disait.

Lorsque la toile se leva pour les *Ouvriers*, il se tint dans la coulisse du fond, une brochure à la main, aidant à ouvrir et à refermer la porte, avertissant les artistes, disant à Maubant : « Voici votre entrée ! » et à Mlle Agar : « A vous, mademoiselle ! » Et tout cela avec un sérieux imperturbable, une candeur presque touchante, qui désarmaient la raillerie.

Le directeur passant par là s'arrêta et lui dit :

— Monsieur l'abbé, lâchez votre cure, et je vous donne 6,000 francs par an pour être mon régisseur.

Le prêtre sourit.

Il s'essuyait le front par intervalles.

Au fond, cette représentation dut lui paraître durer un siècle.

A peine fut-elle terminée qu'il poussa un formidable : *Ouf!* et qu'il se précipita dans le bureau de l'administration pour toucher la recette. Ses doigts tremblaient en empochant l'argent. Pourtant, il fut

correct jusqu'au bout, il salua et remercia tout le monde. Puis, il s'éloigna rapidement, seul, par les rues noires.

Je n'ai rien à ajouter à ce récit dont l'authenticité parfaite pourrait être attestée par un grand nombre de témoins.

Depuis cette soirée singulière, je n'ai plus revu le curé de Sainte-C.-les-A. J'aime à croire que son église a été réparée tant bien que mal. Il me ferait plaisir en m'en envoyant une photographie.

L'ÉGALE DE L'HOMME

Toujours le Code fut coupable
Et saugrenu.
La femme de tout est capable ;
C'était connu !

Ses droits aux nôtres sont semblables.
Place aux nounous !
Puisqu'elles sont contribuables
Autant que nous !

Je ne suis pas de ceux qu'on vexe
Quand Legouvé
Ecrit : « Tombe aux pieds de ce sexe
Bien conservé ! »

J'applaudis, malgré qu'on en rie.
N'ai-je pas un
Ancien fonds de galanterie,
Comme Lauzun ?

La femme est l'égale de l'homme;
Soit, cher lecteur.
Je trouve que c'est pour la gom me
Bien trop flatteur.

Plus haut que tous ces vains mélanges,
Chez les élus
Je la plaçais avec les anges.....
N'en parlons plus

Et faisons taire mon orchestre,
Puisqu'à présent
Elle réclame un rang terrestre
Moins séduisant.

Osons lui rendre ses franchises;
Émancipons
Tant d'intelligences exquises
En blancs jupons !

Couronnons leurs têtes amies
De doctorats ;
Ouvrons-leur les académies
Et les sénats.

Ramenons la fière amazone
Tirant de l'arc,
La fable et l'histoire, Bellone
Et Jeanne Darc.

Convions-les à la tribune,
Et, sur nos bancs
Asseyons la blonde et la brune,
Aux gais rubans.

Laissons-les « entrer aux affaires »,
Ces rossignols,
Et vers de moins étroites sphères
Prendre leurs vols !

Pourtant, tout d'abord, je l'avoue,
Ce changement
A quelque chose qui déjoue
L'entendement.

Sous le balcon l'amoureux chante
Dès le matin.
Va te promener ! Sa charmante
Est au scrutin.

Dans l'herbe où rit la violette.
S'il veut rester :
« Pas de ça ! » répond la coquette :
« Allons voter ! »

L'ardente valse les appelle
Jusques au jour.
« Puis-je espérer, mademoiselle,
« Le prochain tour ? »

Mais relevant sous la dentelle
Son œil divin :
« Il est vraiment très fort ! » dit-elle.
« — Qui donc ? — Darwin. »

Nous en verrons encor bien d'autres ;
Mais, pour cela,
N'empêchons pas ces doux apôtres
En falbala.

Tout est possible dans l'espèce.
Par conséquent,
Je redemande une papesse
Au Vatican !

BULLIER

Les jeunes gens du quartier latin ont leur bal de l'Opéra tout au bout du jardin du Luxembourg, à deux pas de l'endroit où le maréchal Ney a sa statue. C'est une construction moitié salle, moitié jardin, avec des prétentions à l'art mauresque. On l'appelle le bal Bullier ou Bullier tout court, du nom d'un de ses principaux directeurs, celui qui y a jeté le plus d'éclat.

Autrefois, on l'avait appelé la *Closerie des Lilas*, et puis, encore auparavant, la *Chartreuse*, mais c'était à l'époque fabuleuse, au temps de la *Grande-Chaumière*. La génération actuelle ne connaît que Bullier.

M. Bullier, que quelques-uns appelaient aussi le père Bullier, est mort sous l'empire; il a son buste dans l'intérieur de l'établissement. C'était un homme d'une apparence bourgeoise, court, doucement ventru, ayant l'air *d'avoir été dans le commerce*. Le succès lui était venu tout de suite à faire danser les jeunesses, et avec le succès la fortune. Il ne manquait

jamais un seul soir de venir dans son bal, toujours à la même place, debout, les mains derrière le dos; et je ne répondrais pas que dans cette attitude il n'y eût une certaine préoccupation de ressemblance avec Napoléon. Ç'a été, du reste, l'innocente manie d'un assez grand nombre de bourgeois du dix-neuvième siècle.

Il embellissait sans cesse sa *Closerie des Lilas*, sa création. Lors de la vogue de la *Vie de Bohême*, il fit peindre à fresque sur les murailles d'une de ses galeries les scènes principales de la pièce. M. Bullier devait bien cette politesse à Henry Murger, qui avait été un de ses clients de la première heure. D'ailleurs, l'opulent directeur ne cachait pas une certaine prédilection pour les littérateurs; sans jouer au Mécène, il donnait des dîners qui, pour l'agrément, en valaient bien de plus réputés. Il eut Dumas fils à sa table.

En raison du voisinage des écoles de droit et de médecine, le bal Bullier a vu passer sous son portique illuminé des régiments d'avocats, de médecins, de savants de toute espèce. Les artistes y ont afflué également. Il a eu de belles périodes. Il compte surtout dans ses annales la visite de Béranger.

Le chantre de Lisette demeurait alors rue d'Enfer. Un soir d'été, le hasard de la promenade autant que le bruit des violons l'amena, au bras de Mme Louise Colet, au bal Bullier. Reconnu par un étudiant, il se

vit bientôt entouré, acclamé et embrassé de toutes les jolies filles de l'endroit. Je crois même qu'il fut question un instant de le porter en triomphe. L'illustre bonhomme n'échappa qu'à grand' peine à cette ovation, qui aurait pu lui coûter quelques fractures.

La tradition ne dit pas que Mme Louise Colet ait été embrassée.

Sous le dernier régime, l'exemple de Béranger eut des imitateurs parmi les gens du monde. Il fut de mode d'aller au bal Bullier, comme on allait jadis aux Porcherons. Sainte-Beuve, alors qu'il amusait la princesse Mathilde par ses *billets*, l'a entretenue d'une aventure qui fit son petit bruit.

« Voici une nouvelle de mon quartier : Savez-vous que jeudi dernier, à ce qu'on appelle le bal Bullier ou la *Closerie des lilas*, le rendez-vous des étudiants, se trouvaient... qui ?... M. de C... et Mme de P... ; vous voyez qui. Ils avaient dîné chez Magny ; au sortir de là, ils allèrent à ce bal. C... y est connu des étudiants ; elle fut reconnue elle-même, et c'est aujourd'hui la fable du quartier latin. Les étudiants et étudiantes s'abordent depuis trois jours en se disant : « Etiez-vous jeudi à Bullier ? Y avez-vous vu C... et Mme de P... ? » Je vous assure que c'est d'un effet prodigieux, et que ce monde-là trouve que c'est *incroyable*, car on y a son genre de goût et de bon sens. »

Cela est du dernier galant, en effet. On dirait un feuillet détaché des *Nouvelles à la main*.

Le bal Bullier a eu ses historiens comme le bal de l'Opéra. Un d'entre eux a été ce pauvre Vermorel, qui avait l'étoffe d'un publiciste sérieux. Il a écrit un petit livre où il raconte les célébrités de ce lieu, comme s'il s'agissait de Taglioni ou de Cerrito. On y lit des anecdotes qui sentent déjà le naturalisme à plein nez.

Je ne marcherai pas dans les souliers de Vermorel, et ce n'est pas par moi que vous apprendrez les noms des célébrités actuelles de Bullier. D'abord, y a-t-il des célébrités ? Les jeunes gens que j'ai interrogés ne m'ont pas paru très renseignés sur ce chapitre. « Des célébrités ? il n'en faut plus ! » m'a répondu l'un d'eux.

Là comme partout s'est glissée une certaine uniformité, une certaine moyenne, qui sont l'indice trop évident d'une rupture avec tout ce que le passé avait de charmant et de pittoresque.

Tous les mardis, pendant le carnaval, Bullier donne un bal masqué. Ces mardis-là ont été très fréquentés et le sont encore. Mais, d'année en année, on peut y constater la décroissance des travestissements. Peu de jeunes gens aujourd'hui consentent à jeter de l'argent dans l'achat d'un costume. L'amour du paillon s'en va. Où est le temps des débardeurs en pantalon de velours galonné d'argent ? Quant aux Arle-

quins et aux Polichinelles, ils sont devenus aussi rares que des grands sauriens.

On se compose à présent, au quartier latin, un habit de bal masqué avec tout ce qui tombe sous la main, une loque verte ou bleue, moins encore. Les femmes, sans emprunter ailleurs qu'à leur garde-robe, s'attifent en bébés ou en laitières ; c'est l'affaire d'un peignoir ou d'un jupon, et d'une paire de bas de couleur.

Pour le *loup*, il disparaît lui aussi petit à petit : on en compte une douzaine qui, sitôt apparus, sont bientôt dénoués. De ceux-là on peut dire également *qu'il n'en faut plus*. Mais de quoi faut-il encore ?

Eh bien ! malgré cette fin de la tradition, malgré cette décadence et cette indigence du travestissement, on s'amuse toujours au bal Bullier. — O jeunesse ! tu remplaces tout, tu supplées à tout, tu suffis à tout ! Tu traces de ton doigt au fronton de toutes les granges, comme dans les pièces de Shakspeare : *Ici est un palais ! Ici est un parc féerique !*

MAILLOCHON

Une histoire touchante à propos du Salon de peinture, — du Salon de l'année dernière.

Deux bons bourgeois des Batignolles, mari et femme, avaient remarqué un petit tableau de genre, représentant un chat cramponné à une cage d'oiseaux.

— Oh ! comme ce chat ressemble à celui que nous avons perdu l'année dernière ! avait fait observer la femme à son mari.

— A notre pauvre Absalon !... c'est vrai... avait répondu le mari ; le même pelage, les mêmes yeux !

Et ils étaient revenus plusieurs fois contempler le tableau.

Un jour, ils se regardèrent, et la même pensée leur vint à tous deux :

— Si nous achetions ce tableau, qui nous plaît tant et qui nous rappelle un si tendre souvenir ?

— Tu as raison... la toile est bien petite... elle ne doit pas coûter trop cher.

— Mais si l'auteur était un peintre célèbre ?...

— Essayons toujours. Son adresse est sur le livret : « Maillochon, rue des Gravilliers, 7. » Ce n'est pas un quartier luxueux. Et je n'ai jamais lu ce nom dans les journaux. Allons-y. Que risquons-nous ?

Le lendemain, les deux époux se présentaient à la maison de la rue des Gravilliers.

— M. Maillochon ? demandèrent-ils.

— Au cinquième.

Ils échangèrent un regard rassuré.

Au coup de sonnette qu'ils donnèrent, un vieillard à barbe blanche vint leur ouvrir.

— M. Maillochon ? répétèrent-ils.

— C'est moi. Donnez-vous la peine d'entrer.

L'appartement était petit ; le mobilier était modeste.

— Est-ce vous, monsieur, l'auteur du tableau n° 824 qui figure au Salon ? demanda la femme, plus hardie.

— Oui, madame, dit le vieillard.

— Nous venons pour vous l'acheter.

Le vieillard faillit trébucher sur ses maigres jambes.

— M'acheter mon tableau ! balbutia-t-il ; est-ce possible ?... Êtes-vous des marchands ?

— Non, monsieur, dit le mari en souriant; nous sommes de simples bourgeois à qui votre tableau a fait grand plaisir.

— Oh! mon Dieu!... veuillez vous asseoir, monsieur et madame... Jamais je n'aurais espéré une telle bonne fortune.

— Combien en voulez-vous ? dit la femme.

— Ce que j'en veux ?... Mon tableau !... Savez-vous que c'est la joie de mes dernières années, l'œuvre à laquelle j'ai mis tout ce qui me reste de talent ?... Je croyais n'avoir jamais à m'en séparer.

— Cependant, monsieur, rien sur le livret n'indique qu'il soit la propriété de quelqu'un.

— C'est juste... excusez-moi... je suis si troublé... je m'attendais si peu... on m'a tant oublié depuis plusieurs années! Ah! vous êtes de braves gens!

— Votre prix ?

— Mon prix... mais, je n'ai pas de prix... ce sera celui que vous fixerez vous-mêmes.

Les époux eurent un moment d'hésitation.

La femme se décida.

— Les peintres d'à présent sont très chers, murmura-t-elle, nous ne l'ignorons pas... Nous ne pouvons pas les payer selon leur mérite... nous n'avons à disposer que d'un billet de mille francs...

— Mille francs ! s'écria le vieillard ; mille francs ! Mais c'est plus que mon tableau ne vaut... Il est à vous... et pourtant...

— Pourtant ?

— Je vous l'avoue... quelque prix honorable que vous le payiez, il m'en coûte de l'abandonner... C'est probablement ma dernière composition... Mes yeux s'affaiblissent, mes doigts deviennent de jour en jour plus tremblants... Je n'avais pas fait ce tableau pour la vente... Je croyais, j'étais presque sûr qu'il me reviendrait... Alors, dans la place que je lui destinais ici, il m'aurait rappelé ce que j'étais autrefois... car j'ai eu mes belles heures, comme tant d'autres artistes... Maillochon, si peu connu aujourd'hui, a obtenu une médaille au Salon de 1838... et il a reçu des commandes de l'État... Mon pauvre tableau !

Le vieillard avait des larmes au bord des paupières.

Les deux bourgeois des Batignolles se sentaient attendris.

Le mari prit le premier la parole, après avoir consulté sa femme du regard.

— Il y aurait un moyen de s'arranger, dit-il ; vous aimez votre tableau, nous aussi... Eh bien ! venez le voir chez nous toutes les fois que vous voudrez...

La femme ajouta :

— Nous avons le pot-au-feu tous les dimanches... faites-nous le plaisir de venir ce jour-là.

Maillochon s'était précipité sur leurs mains et les serrait avec émotion...

Depuis cette entrevue, le vieux peintre ne manque pas un seul dimanche d'aller chez ses nouveaux amis et de lorgner son tableau, qui occupe la place d'honneur dans la salle à manger de la rue La Condamine.

BALLADE

POUR LAFONTAINE DEVENU ROMANCIER

Quoi ! Lafontaine est romancier !
A quoi pense-t-il, Lafontaine,
L'acteur au corselet d'acier,
Le Chicot à mine hautaine ?
Pour courir cette pretentaine
Est-ce donc qu'il manque de pain ?
A-t-il atteint la soixantaine ?
Pends-toi, sire de Montépin !

De quoi va-t-il se soucier,
Le tendre et brillant capitaine ?
Veut-il se faire apprécier
Des lectrices du Borysthène ?
O la plaisante turlutaine !
Zaccone devient son copain,
Richebourg lui tend sa mitaine ;
Pends-toi, sire de Montépin !

Contre une mule de sorcier,
Cet ancien prince d'Aquitaine
A troqué son vaillant coursier.
A présent, vêtu de futaine
Ou de modeste tiretaine,
Comme un scribe clopant clopin,
Il pond des lignes par centaine.
Pends-toi, sire de Montépin !

ENVOI

Prince, la nouvelle est certaine ;
Je vais l'apprendre à Richepin.
J'en pleure comme une fontaine.
Pends-toi, sire de Montépin !

LE DINER DE LA SOCIÉTÉ

DES GENS DE LETTRES

Le théâtre représente une terrasse élevée au bord de la Seine, au Point-du-Jour, dans le restaurant du Parc d'Alger. Pourquoi parc et pourquoi d'Alger ? Inutile de le demander, on ne vous répondrait pas. C'est sur cette terrasse et dans ce restaurant que, pendant l'été, la Société des gens de lettres, mue par un instinct idyllique, installe ses dîners mensuels. Le prix du dîner est de six francs, ce qui est pour rien. Les moyens de transport sont nombreux: bateaux-mouches, tramways et chemin de fer. On peut aussi s'y rendre à pied ; il y a une entrée sur l'avenue de Versailles.

On se met à table à sept heures précises.

Moi, *arrivant avec le docteur Paul Collin, à sept heures et demie.* — Attendez-nous ! attendez-nous !

EMMANUEL GONZALÈS, *délégué de la Société.* — Vous êtes à l'amende ; nous sommes au melon.

LE DOCTEUR COLLIN. — Le melon ! mais je l'adore !

MOI. — Et moi aussi !

BOREL D'HAUTERIVE, *bas à mon oreille.* — Ne le regrettez qu'à demi, mon cher confrère.

MOI. — Très bien. Mais où va-t-on nous placer ?

EMMANUEL GONZALÈS. — Monselet à côté de Me Raoul de Navery.

MOI. — Chère madame, j'aurais payé cette place du plus précieux de mon sang.

Mme RAOUL DE NAVERY. — En êtes-vous bien sûr ? (*Échange de madrigaux.*)

LE DOCTEUR PAUL COLLIN. — Et moi ?

EMMANUEL GONZALÈS. — Si Mme Mie d'Aghonne consentait à se serrer un peu...

Mme MIE D'AGHONNE. — Mais comment donc !... *(On se tasse. Le docteur se fait menu, menu.)*

LE GARÇON. — Tenez-vous bien au potage, messieurs ?

MOI. — Pas du tout.

LE GARÇON. — Ça se trouve bien. Il n'y en a plus.

LE DOCTEUR PAUL COLLIN. — Mais...

MOI. — N'insistons pas. Soyons de bon goût. Rattrapons nos chers confrères.

LE GARÇON, *au docteur.* — Matelote ou friture ?

LE DOCTEUR PAUL COLLIN. — Des deux. (*Les conversations particulières se renouent.*)

GOURDON DE GENOUILHAC, *à son voisin Oscar Comettant.* — Avez-vous lu mon dernier roman, que je vous ai envoyé ?

OSCAR COMETTANT. — Quel roman ?

GOURDON DE GENOUILHAC. — L'*Avocat Bayadère.*

OSCAR COMETTANT. — Je n'ai rien reçu, mon cher ami, je vous l'affirme.

GOURDON DE GENOUILHAC. — Je reconnais bien là Dentu.

EMMANUEL GONZALÈS. — Messieurs, je crois utile de vous avertir que la Société des journalistes de la presse républicaine compte sur vous pour sa grande fête au jardin des Tuileries.

PLUSIEURS VOIX. — Sur nous ?

EMMANUEL GONZALÈS. — Et sur vous aussi, mesdames...

Mme GRANT. — Pourquoi faire ?

EMMANUEL GONZALÈS. — Pour l'embellir, d'abord. (*Il s'arrête pour sourire.*) Ensuite, pour occuper quelques kiosques et y vendre des journaux au b néfice de la tombola.

BOREL D'HAUTERIVE, *s'adressant à moi.* — Oui, je suis le frère de Pétrus Borel, dit le *lycanthrope*, l'auteur de *Mme Putiphar* et des *Contes immoraux*. Si vous avez besoin de renseignements, venez me voir. Claretie n'a pas tiré tout le parti de ceux que je lui

avais donnés. Quant à moi, j'ai incliné dans un genre plus sérieux...

MOI. — Je le sais.

BOREL D'HAUTERIVE. — Je continue d'Hozier et Chérin, je suis le généalogiste de notre époque.

MOI. — Nous disions donc que Pétrus...

ÉMILE RICHEBOURG. — Pas mauvais, ce fricandeau.

ADOLPHE BELOT. — Prisez-vous cette méthode de joindre le menu à la lettre d'invitation ?

ÉMILE RICHEBOURG. — Mais oui ; on sait ce qu'on va manger. On vient ou on ne vient pas.

ADOLPHE BELOT. — J'aimerais mieux pas de menu et un dîner exquis.

ÉMILE RICHEBOURG. — Vous n'êtes pas dégoûté. Celui-ci est honnête. Et puis, six francs !

ADOLPHE BELOT. — C'est juste. Et le paysage ! Croiriez-vous que celui-ci ressemble étonnamment aux rives du Nil ?

ÉMILE RICHEBOURG. — Allons donc !

ADOLPHE BELOT. — D'honneur ! Mêmes rives plates ; mêmes eaux coulantes et modérées.

ÉMILE RICHEBOURG. — Je le dirai dans un de mes romans.

ADOLPHE BELOT. — Soyez tranquille, je l'ai déjà dit dans un des miens.

LE GARÇON. — Beaune ou Saint-Julien ?

LE DOCTEUR CHAMBARD, *médecin de la société.* — La famille nous avait fait appeler pour l'autopsie. Les poumons ont été trouvés parfaitement sains ; l'estomac offrait à sa surface interne deux petites plaques rouges. Les intestins n'ont présenté aucune ulcération ; mais on a découvert dans la duplicature du mésentère une tumeur stéatomateuse assez considérable.....

MAURICE DECHASTELUS. — Vraiment ?

LE DOCTEUR CHAMBARD. — C'est comme je vous le dis. Les autres viscères étaient en bon état. La cuisse gauche portait la trace d'un ancien vésicatoire..... (*On commence à s'éloigner du docteur ; les dames donnent les signes de la plus vive répugnance.*)

EMMANUEL GONZALÈS, *cherchant à détourner la conversation.* — Docteur, vous ne buvez pas.

LE DOCTEUR CHAMBARD. — Mais si ! mais si !... Les jambes...

EMMANUEL GONZALÈS. — Passez sur quelques détails, docteur.

LE DOCTEUR CHAMBARD. — J'ai tout de suite fini. Les jambes, depuis les genoux jusqu'à l'extrémité des pieds, présentaient une substance lardacée, jaune, dans laquelle les tissus cellulaires, musculeux et même osseux, étaient confondus. L'instrument pénétrait avec facilité jusque dans les os eux-mêmes...

EMMANUEL GONZALÈS, *cassant un verre pour détourner l'attention.* — Le rôti, messieurs, le rôti !

EMMANUEL GONZALÈS. — Voici le moment du café.

Mme D'AGHONNE. — Que cette brise de la Seine est douce et qu'il fait bon de se laisser aller à vivre sous ces grands arbres!

EMMANUEL GONZALÈS. — Il faut dire des vers.

CHŒUR. — Ah! oui, des vers!

EMMANUEL GONZALÈS. — Honneur aux dames comme on dit à la *Lice chansonnière*... Mme Raoul de Navery est invitée à prendre la parole.

Mme RAOUL DE NAVERY. — Dispensez-m'en, je vous prie... Je ne sais rien... je ne me souviens de rien. (*Molle résistance.*)

CHŒUR. — Des vers! des vers!

LE DOCTEUR PAUL COLLIN. — Laissez-vous fléchir, chère madame.

Mme RAOUL DE NAVERY. — Eh bien! puisque vous le voulez.... (*Mme de Navery dit des vers sur la Bretagne qui sont chaleureusement applaudis.*)

EMMANUEL GONZALÈS. — A votre tour, Gabriel Marc.

OSCAR COMETTANT, *bas à Gourdon de Genouilhac.* — Qu'est-ce que c'est que Gabriel Marc?

GOURDON DE GENOUILHAC. — C'est un cousin de Théodore de Banville.

EMMANUEL GONZALÈS. — Voyons, Marc, dites-nous quelque chose de tendre, d'ému...

GABRIEL MARC. — Quelque chose d'ému? Volontiers... Je vais vous dire mon sonnet sur la *Frégate du quai d'Orsay.*

EMMANUEL GONZALÈS. — Va pour le sonnet.
GABRIEL MARC — *La Frégate du quai d'Orsay!*

Toi qui devrais bondir sur la mer, ô frégate,
A travers la mitraille et les flots irrités,
Quel triste sort te rive aux pierres des cités
Et te pend une enseigne au front, comme un stigmate?

Morne ainsi qu'un oiseau retenu par la patte,
Tu regrettes l'azur et les immensités.
Le bourgeois se prélasse en tes flancs attristés,
Et ta quille a des airs navrés de cul-de-jatte.

Le batelet t'insulte, et le lourd remorqueur,
En rampant devant toi, te lance un cri moqueur.
Oh! qui pourra sonder ton destin sans exemple ?

Ta cale désormais sert aux ablutions.
Ta proue est enchaînée, et ta hune contemple
La *Caisse des dépôts et consignations!*

CHŒUR. — Bravo! bravo!

EMMANUEL GONZALÈS. — Ne restons pas en si beau chemin. A vous, Charles Valois! (*La fête continue.*)

AZOR

Je passais dans la rue de la Sourdière.

La rue de la Sourdière est une des rues les plus mélancoliques de Paris, — mélancolique comme l'infirmité que son nom rappelle.

Située à côté du marché Saint-Honoré, elle proteste silencieusement contre le brouhaha et l'activité qui l'environnent. Elle boude les trafiquants.

Dans la rue de la Sourdière, à quelques pas devant moi, une vieille femme marchait, tenant en laisse un vieux chien.

La vieille femme ressemblait à toutes les vieilles femmes du peuple.

Le chien était simplement repoussant. Gros, court et petit, sans race, d'une couleur obscure, il traînait son ridicule embonpoint en dodelinant une tête où deux yeux ronds reflétaient tous les hébétements d'un

estomac satisfait. Il obéissait paresseusement aux tendres secousses de la corde de sa maîtresse.

Je les suivais de l'œil machinalement le long du trottoir.

Tout à coup, deux enfants de quatorze à quinze ans, deux gamins, deux apprentis, passèrent en riant, et j'entendis l'un dire à l'autre :

— Je vais faire une bonne farce, tu vas voir...

Voici ce que fut cette bonne farce.

Il se jeta, comme un distrait, entre la femme et le chien, pesant de toutes ses forces sur la corde, qui se tendit, mais ne rompit pas.

Azor roula du choc dans le ruisseau; son corps, qui n'était qu'une boule, tourna trois ou quatre fois sur lui-même, pendant que la corde s'enroulait autour de son cou.

Surpris dans son indolence et dans sa graisse, il n'eut pas le temps de pousser un cri.

Sa gueule ne s'ouvrit que pour laisser sortir une langue démesurée, à la poursuite d'un dernier souffle d'existence.

Azor était mort.

J'avais pu voir expirer un chien ignoble sans m'émouvoir plus que de raison, — mais je ne pus me défendre d'un serrement de cœur lorsque je vis la vieille femme chanceler et s'évanouir, en s'appuyant contre le mur.

Un air de supplication effarée se lisait sur sa physionomie.

Elle n'avait pas lâché la laisse de son chien.

On la transporta chez le pharmacien de la rue de la Sourdière. Quelques drogues rendirent la connaissance et le sentiment à la pauvre femme.

Elle se rappela et frissonna.

Puis elle balbutia quelques paroles, et, prenant et cachant le cadavre du chien sous son tartan, elle s'en alla, sans savoir où.

— Elle en mourra, me dit le pharmacien.

Elle en mourra?

Comment! pour cette laide bête?

Oui.

Depuis ce jour, je n'ose plus rire des dernières affections des vieillards.

Un chat ronronnant sur un fauteuil, un perroquet mordillant les bâtons de son perchoir n'amènent plus comme autrefois la moquerie sur mes lèvres. Je me dis que peut-être ils tiennent lieu des enfants partis ou morts, des époux ingrats, des filles séduites.

A l'heure où le vide se fait autour des gens de soixante et de soixante-dix ans, les animaux sont là, objets insuffisants des tendresses prêtes à s'éteindre.

Ne rions donc pas des animaux.

Qui de nous peut jurer que son dernier regret ne sera pas pour Azor?

CHANSONS ET CHANSONNETTES

Depuis longtemps, je n'avais pas mis le pied dans un café-concert, et je ne m'en trouvais pas plus mal.

J'y suis retourné avant-hier pour accompagner un de mes amis de province. La province est sans pitié.

Je ne voudrais pas avoir l'air de rabâcher, mais je me suis senti, cette fois encore, littéralement écœuré par ces chansonnettes saugrenues ou impudentes, qui ont des titres comme ceux-ci : *Gratte-moi dans le dos, Et ta sœur, le Nez piqué, les Godillots de Frimoussard, le Galurin de mon portier, Des sangsues quelque part*, etc, etc.

Rendez-moi les chansonnettes d'autrefois!

Il existe pour moi un pays des chansonnettes, là-bas, tout là-bas, dans le dix-huitième siècle, et même un peu plus loin. Les jardins en ont été dessinés par Dufresny. Gallet y tient une boutique d'épicerie ; le

maçon Sedaine s'y charge de temps en temps de menus travaux d'architecture; Favart vend des gâteaux; cinq ou six montres se balancent à la devanture de l'horloger Beaumarchais qui accorde sa guitare pour chanter *Robin* et *Madame Béche;* Florian tire un certain profit du lait de ses troupeaux.

Je vais quelquefois passer une journée dans ce charmant pays où tout est buissons de roses, éclats de rire, parfums de violettes, bruit de baisers, bancs de gazon, ruisseaux de cristal, dômes de verdure, tapis de mousse, bosquets favorables aux doux aveux, houlettes enrubannées.

C'est maître Adam, menuisier au pays des chansonnettes, qui est chargé de saluer l'aurore (*Aussitôt que la lumière*). Dancourt y sonne les cloches (*Digue, din, don!*). A ce son, l'abbé de Lattaignant, le petit manteau voltigeant sur l'épaule, bréviaire sous le bras, sort de chez lui pour se rendre aux matines de Cythère; — sur son passage, maintes voix ne se gênent pas pour fredonner : *Où allez-vous, monsieur l'abbé?* Dans les charmilles, le rossignol d'Autreau et la linotte de Grécourt essayent leurs gazouillements.

Peu à peu, le village se réveille. Gessner, — qui fut toujours vertueux, — salue avec émotion le lever de l'astre père de la nature. Les chaumières apparaissent dans les vapeurs de l'horizon. Que de chaumières (d'aucuns disent *chaumines*) dans le pays des

chansonnettes ! Le doux Léonard y a la sienne à côté du moral Berquin. Tout s'anime, Laujon, aidé de deux forts gars, plante un *mai* tout trempé de rosée devant des fenêtres demi-closes. *O mai ! ô mai !* — Les filles *en jupon court et blanc corset* s'en vont aux champs non sans être lutinées par les garçons.

Jeanneton prit sa faucille
Pour aller couper du jonc;
Mais auprès d'une charmille
Elle s'endormit tout au long.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton ?

Colinette se dirige vers le bois, suivie du cousin Jacques, *tra déri, déra.* La petite Isabelle crie : *Au loup ! au loup !* de façon à n'être entendue de personne. C'est le moment où Suzon égare son agneau, où Babet perd son *fusiau* et Claudine son *coutiau*, où Madeleine déchire sa mitaine, où Denise casse son sabot, où le fichu de Jeannette s'envole dans la rivière.

Partout des accidents de ce genre, partout des plaintes ! La jeune Aline, son pot au lait sur la tête, fait un faux pas en traversant un pont; Boufflers la relève et emploie son éloquence à la consoler; un baiser fait mieux que toutes ses paroles. Le plus

gentil des Bernard, au dire de Voltaire, casque de dragons en tête, comme au temps de ses campagnes d'Italie avec le duc de Coigny, se promène, disposé à l'aventure :

L'autre jour, à la promenade
Tout le long des — turlututu,
Tout le long des — lan derirette,
Tout le long des verts prés,
J'ai rencontré jeune fillette
S'occupant à filer.

Je me suis vite approché d'elle,
Pour tâcher de — turlututu,
Pour tâcher de — lan derirette,
Pour tâcher de causer.

Au milieu du jour, la chaleur est grande dans le pays des chansonnettes. On s'y repose souvent sur la coudrette, — *une jambe par ci, un bras par là* ; — mais ce repos a ses dangers : il y a encore des faunes dans le bocage et des satyres élevés à l'école du Corrége. Au fond d'une grotte, un égrillard s'est tapi en embuscade; j'ai reconnu Vergier.

Mieux vaut jouer; on joue. A quels jeux ? On propose successivement ceux qui ont donné lieu à des

couplets malins, le *corbillon*, le *tric trac*, le *reversi*, le *trou-madame*. La Borde met en avant les *quatre coins*. Vasselier, qui a voix au chapitre, tient pour le *colin-maillard*. Barré voudrait la balançoire qu'il a célébrée. (*Il n'est point de jeux innocents*.)

Mais il est l'heure de dîner au pays des chansonnettes ; où dînerait-on si ce n'est là? — Piron a dressé la nappe sous la tonnelle ; Vadé est descendu à la cave ; — pourvu qu'il en remonte, grands dieux! — Désaugiers promet de mettre les petits plats dans les grands ; ce n'est pas pour rien « qu'un cuisinier, quand il dîne, lui semble un être divin. » Armand Gouffé, l'homme qui a rimé le plus richement à une époque où la poésie indigente tendait la main au seuil des camps (*Si j'avais une cave pleine*), se charge du *coup du milieu*.

Avant toute chanson à boire, Scarron réclame la parole pour sa *chanson à manger*. C'est assez juste. On s'assied, Antignac à côté de Montcrif, Alissan de Chazet à côté de Cailly. « Vous plaît-il que je vous verse deux doigts de ce chambertin (*Tin, tin, tin*)? » demande Philippon de la Madeleine à Voisenon. — Tout le monde s'accorde à trouver le dîner parfaitement ordonné. La *queue de mouton* de Caylus réunit tous les suffrages.

Les têtes s'échauffent, les yeux s'allument, les langues se délient. Pas toutes cependant, car Pa-

nard nous fait rire aux larmes avec son *bègue* (*Trin... trin... trinquons, cher Grégoire*). Au tour du chevalier de Piis à présent. Il simule un degré de plus dans l'ivresse sur l'air du *Menuet d'Exaudet*, ce bon vieux air si solennellement naïf. Collé veut égayer à toute force et à tout prix ; pour cela, il commence un de ses *amphigouris*, — même air :

Alaric,
A Dantzick,
Vit Pégase,
Qui jouait avec Brebeuf
Au volant, dans un œuf
Entortillé de gaze.
Sur le fait
Don Japhet
Court chez Pline
Lui dire que Proserpine
Boit à Guipuzcoa
Chopine.

On le fait taire, et c'est justice.

L'écluse aux chansonnettes est lâchée, on ne s'arrêtera plus. Qu'ai-je dit, l'écluse? Le voilà qui se lève, le père Lécluse, — l'inventeur de la chansonnette parlée, mimée, jouée. Il demande à dire ou

plutôt à exécuter son *Rémouleur*, qui avait tant de succès à la cour du roi Stanislas. Il imite le sifflement des ciseaux sur la meule ; il y va des pieds, des mains, de tout le corps. Après le *Rémouleur*, c'est le *Postillon*, autre genre d'imitation ; — ici, les claquements de langue font la partie principale :

« Ohé !... Ohé !... Allons, Margot, gagne le picotin, et moi la chopine. Pas vrai, mon officier, que je vous ons baillé là une bonne jument ? Dam ! j'voulons que vous soyez content. Vous n'êtes pas comme ces petits commis... Si vous ne nous faites pas de politesses, au moins vous nous baillez pour boire. Aussi j'aimons mieux vous servir qu'eux. Haut le pied... Houp ! Mon officier, v'là ici un chemin d'pavé... Bride en main, sout'nez bien ; le pavé est gras. N'y a si bonne monture qui ne bronche ; prenez garde à la vôtre... gt... gt... gt... gt... Ohé ! Ohé !

Hier, en rentrant
De boire bouteille
J'eus l'avisement
D'aller voir ma belle ;
Bon !

« C'est un charme que c'te bête-là ! j'li ai vu faire ses sept lieues en cinq quarts d'heure... Ohé ! Ohé !

gt, ohé!... Allons, mon officier, faites sentir la molette... V'là ici un petit sentier; prenons sur la terre... gt... gt... Ça court comme le guernadier au feu, l'houzard au butin et l'abbé au bénéfice. Haut le pied, mon officier!

J'arrivai vraiment
Trop tôt pour la belle :
Je vis son galant
Rentrer avec elle;
Bon!

Comment ne pas rire de ces folies? Pourtant quelques convives donnent dans la sensibilité : Cazotte parle des genoux de ses culottes usés aux pieds de sa Thérèse (*Si vers les genoux mes bas ont des trous*). La Harpe lui-même, si roide habituellement, insiste pour tirer des sons de sa *tendre musette;* Marsollier des Vivetières,— l'excellent nom de pastorale! — dodeline de la tête; d'Hèle va pleurer; Anseaume va bêler.

Chacun se lève de table comme il peut.

Après la panse, la danse! Les rondes et branles ne manquent pas dans le pays des chansonnettes; on n'a que l'embarras du choix entre la *Verdurette, la Verduron*, le *Pont de Nantes*, les *Trois matelots de*

Bordeaux, le *Souper de Marmande*, la *Dinedandine d'Alençon*. M. de Saint-Péravi se prononce pour le *Nez du moine blanc*, — et il commence :

Or, il était un moine blanc;
Son nez était d'un triple empan,
La faridondaine,
La peste de moine !
Jarni ! quel nez que le nez de ce moine!
Quel nez d'effet
Que ce moine élevait !

La nuit vient vite en chantant et en dansant. Les étoiles émaillent le ciel; les vers luisants émaillent l'herbe. Une ombre vient de passer rapide et mystérieuse :

Il est minuit
La lune luit
Et de la maison de sa mère
Hélène fuit,
A petit bruit,
Pour joindre Alain dans la bruyère.

Quelques pas retentissent encore; quelques cris. C'est un voleur qui rosse Cadet. Au bout de plusieurs minutes, le pays des chansonnettes s'endort.

LES PETITS VOYAGEURS

J'admire les grands voyageurs ; Cook, Bougainville, Chardin, Le Vaillant, m'émerveillent, me stupéfient, m'oppressent. Je partage en les lisant leurs sueurs ou leurs frissons, leurs découragements ou leurs espérances, leurs angoisses ou leurs joies.

Mais, si j'admire les grands voyageurs, j'aime aussi la classe intéressante et modeste des petits voyageurs. Nordenskiold m'exalte, Sterne me délasse et m'amuse. On ne peut pas toujours pêcher à la baleine ou causer avec les morses au pôle Nord.

Sterne est le premier nom qui arrive sous la plume lorsqu'on songe aux petits voyageurs. C'est plutôt un flâneur qu'autre chose, et, parmi les flâneurs, il représente l'espèce curieuse du *musard*. Il marchande une paire de gants pour les beaux yeux de la boutiquière ; il tombe en rêverie devant un cornet de tabac ; il reste enfermé pendant une demi-heure dans

une *désobligeante;* il s'extasie sur la barbe d'un religieux ou s'apitoie sur un vieux chevalier de Saint-Louis qui vend des tartelettes à la grille du palais de Versailles.

C'est mon auteur. Il a le sentiment de la vie. Il est amoureux du détail, qui dans la vie joue un si grand rôle, et il pousse cet amour jusqu'à la folie. Heureux fou, qui s'était lui-même baptisé Yorick et qui, comme les fous, n'était bon à rien, excepté à écrire des sermons — et des récits de voyages. Son *Voyage sentimental* est le chef-d'œuvre du genre.

Avant lui, il y avait eu un ouvrage charmant et léger qui avait bien aussi son mérite : le *Voyage de Chapelle et Bachaumont* en Languedoc et en Provence, écrit en prose et en vers, art perdu. On y trouve des peintures enjouées de la société de province, des chapitres délicieux, tels que la rencontre, sur les bords du Rhône, de d'Assoucy, flanqué de ses deux pages. Tout le monde répète encore l'épigramme sur Scudéri et sur son gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde :

> Gouvernement commode et beau,
> Où l'on ne voit pour tout garde
> Qu'un suisse avec sa hallebarde,
> Peint sur la porte du château.

Voilà de ces traits qui ne s'effacent pas. Le *Voyage*

de Chapelle et de Bachaumont a de plus ce mérite d'être un des rares documents qui témoignent du passage de Molière dans le Midi.

N'oublions pas une des plaquettes les plus originales du dix-huitième siècle : le *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et Retour par terre.* Cette facétie est devenue presque classique par le nombre infini d'éditions auquel elle a été répandue. Une d'entre elles est accompagnée d'une carte géographique. — C'est l'histoire d'un petit jeune homme naïf, qui s'embarque sur la « galiote » avec les mêmes appréhensions que s'il partait pour les Grandes-Indes. Tont lui paraît surprenant, gigantesque, prodigieux. A la hauteur de Chaillot, quelques gouttes de pluie se mettent à tomber; il s'imagine essuyer une tempête. Il prend les blanchisseuses des bateaux pour les sirènes de la fable. Le moulin de Javelle lui apparaît comme un temple bâti par les Romains, — et le reste à l'avenant.

L'auteur de ce joli badinage est un nommé Néel (de la Rochelle), qui a travaillé à des ouvrages plus sérieux que le *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, mais infiniment moins populaires.

Un autre type de petit voyageur est le comte Xavier de Maistre. On s'est extasié pendant quelque temps sur son *Voyage autour de ma chambre.* Notre génération, qui est quelquefois une impertinente, a un peu rabattu de ce succès. L'idée du livre était

cependant ingénieuse, mais il aurait fallu moins de lourdeur dans l'exécution et moins de prétention à la philosophie.

Alfred de Musset n'aimait pas à se mouvoir, surtout dans la seconde partie de sa courte existence. Il avait conservé tout juste assez de force pour aller de la *Revue des Deux Mondes* au Théâtre-Français, en faisant un crochet sur le café de la Régence. — Oh ! le malheureux crochet ! — Un jour, Stahl (lisez Hetzel) le prit par-dessous le bras, et tous deux entreprirent un *Voyage où il vous plaira*, que Tony Johannot se chargea d'illustrer... comme il lui plut.

Arsène Houssaye est de la famille de Musset pour l'indolence, — sans alcoolisme. La locomotion lui fait horreur, la locomotive aussi. Voilà pourquoi il n'est jamais allé bien loin. On a obtenu de lui un *Voyage dans la rue Saint-Denis*, qui est une page ravissante et que je voudrais voir réimprimée. Mais cet immense effort semble l'avoir épuisé, et depuis lors il n'a plus publié qu'un *Voyage à ma fenêtre* où sa paresse et sa poésie se donnent libre carrière.

Jules Janin était trop goutteux pour dépasser l'octroi de Passy. Un jour, s'inspirant d'Horace, il fit *Mon Voyage à Brindes*, qui le range parmi les petits voyageurs.

Petit voyageur aussi, Alfred Delvau, voyageur dans Paris et dans la banlieue, Dumont d'Urville d'Asnières, Stanley du Bas-Meudon, Vespuce de ca-

barets et de courtilles, très recherché depuis qu'il est mort.

Mais, de tous les petits voyageurs, le plus petit est peut-être celui qui signe ces lignes, car il a écrit... le *Voyage dans mes poches*.

A QUOI PENSENT DEUX SERGENTS

DE VILLE EN RONDE DE NUIT

Boulevard Barbès. — Les deux sergents de ville marchent à côté l'un de l'autre lentement, d'un pas cadencé.

PREMIER SERGENT. — Nous allons avoir un changement de temps demain.

DEUXIÈME SERGENT. — Vous croyez ?

PREMIER SERGENT. — J'en suis sûr.

DEUXIÈME SERGENT. — A quoi connaissez-vous cela ?

PREMIER SERGENT. — A mes pieds, qui me font un mal horrible... ils ne me trompent jamais. (*Un silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Avez-vous lu les journaux, ce soir ?

PREMIER SERGENT. — Oui. Rien d'intéressant. Je ne sais vraiment pas par quelles mazettes on les fait rédiger aujourd'hui. (*Nouveau silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Comme Paris est calme cette nuit !

PREMIER SERGENT. — Nous n'aurons pas grande besogne.

UNE VOIX, *dans le lointain.* — Au secours! au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — Allons, bon !

PREMIER SERGENT. — Vous avez entendu ?

DEUXIÈME SERGENT. — Parbleu !... C'est de ce côté... encore un bourgeois qui écope !

LA VOIX, *s'affaiblissant.* — Au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — C'est bien, on y va. (*Au premier sergent.*) Au pas de course, mon ancien !

PREMIER SERGENT. — Allez devant... j'ai mal aux pieds. (*Le second sergent arrive auprès d'un monsieur renversé par terre.*)

LE MONSIEUR. — Oh ! la, la !... je dois avoir la tête fendue... Rattrapez-les ; ils ne sont pas loin, ils ont tourné par là.

DEUXIÈME SERGENT. — Combien sont-ils ?

LE MONSIEUR. — Trois... quatre... je ne sais pas... mais vous pouvez encore les rejoindre... Ils m'ont tout pris.

DEUXIÈME SERGENT — (*Au premier, qui arrive à*

son tour). — Mon ancien, voici monsieur qui vient d'être attaqué...

PREMIER SERGENT. — Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE MONSIEUR. — Ne perdez pas une minute, je vous en prie... Emparez-vous de leurs personnes.

PREMIER SERGENT. — Monsieur, d'où souffrez-vous?

LE MONSIEUR. — De partout... Mais ce n'est pas l'important... Mettez-vous à leur poursuite!

PREMIER SERGENT. — Rassurez-vous, on ouvrira une enquête demain... Nous ne devons nous occuper en ce moment que de vous, monsieur, et de votre état affligeant..... Aidez-nous à vous relever.

LE MONSIEUR. — Mais... mes voleurs...

PREMIER SERGENT. — Nous allons faire ouvrir une pharmacie et vous y transporter.

LE MONSIEUR. — Merci... mais... (*On sonne à la porte d'un pharmacien, chez qui les deux sergents déposent le monsieur.*)

Au coin de la rue Myrrha.

PREMIER SERGENT. — J'aperçois un cabaret qui n'est pas encore éteint.

DEUXIÈME SERGENT. — Où cela?

PREMIER SERGENT. — Sur la gauche.

DEUXIÈME SERGENT. — Allons-y voir. (*Ils cognent à la porte d'un marchand de vin.*)

UNE VOIX DU DEDANS. — Qui va là?

PREMIER SERGENT. — La police.

LA VOIX. — Eh ben! quoi qu'elle me veut, la police?

PREMIER SERGENT. — Vous êtes en contravention.

LA VOIX. — Pourquoi? Je suis fermé.

PREMIER SERGENT. — Vous avez du monde.

LA VOIX. — Pas un chat.

PREMIER SERGENT. — C'est ce que nous voulons voir. Ouvrez.

LA VOIX. — Pas moyen... Mon garçon a emporté la clef.

PREMIER SERGENT. — Ouvrez, ou nous enfonçons la porte!

LA VOIX. — C'est différent. (*Il s'écoule un instant assez long.*)

PREMIER SERGENT. — Eh bien! c'est-y pour aujourd'hui?

DEUXIÈME SERGENT. — Dépêchons-nous!

LE MARCHAND DE VIN, *se décidant à ouvrir.* — Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

PREMIER SERGENT. — Hum! (*Ils jettent un regard soupçonneux vers la pièce du fond.*) Vous ne devez pas rester éclairé après une heure.

LE MARCHAND DE VIN. — Je couche dans mon ma-

gasin; il faut bien que j'y voie pour chercher mes puces.

DEUXIÈME SERGENT. — Le règlement est précis : pas de lumière !

PREMIER SERGENT. — Ou un procès-verbal.

LE MARCHAND DE VIN, *grommelant.* — Malheur !... On va éteindre.

PREMIER SERGENT. — Et plus vite que ça ! (*Les deux sergents s'éloignent.*)

Rue Labat.

PREMIER SERGENT. — Tiens ! une femme !

DEUXIÈME SERGENT. — C'est vrai. Accostons-la.

PREMIER SERGENT. — Elle n'a pas l'air de nous éviter. — Halte-là !

LA FEMME. — Bonsoir, mes enfants.

DEUXIÈME SERGENT. — On ne passe pas !

PREMIER SERGENT. — D'où venez-vous ?

LA FEMME. — Vous le devinez bien... du bal de l'Élysée, mes chéris.

PREMIER SERGENT. — Si tard !

LA FEMME. — C'était bal de nuit... et un chouette bal, j'ose le dire.

PREMIER SERGENT. — Ce n'est pas une raison.

LA FEMME. — Comment! ce n'est pas une raison... elle est bonne celle-là, mes amours.

PREMIER SERGENT. — Nous ne sommes pas vos amours.

LA FEMME. — Je l'espère bien. Mais suivez au moins mon raisonnement. Puisque vous permettez qu'on aille au bal, vous devez permettre aussi qu'on en revienne. J'en reviens. (*Les deux sergents se regardent.*)

DEUXIÈME SERGENT, *ébranlé.* — Au fait...

PREMIER SERGENT. — Cela paraît, au premier aspect...

LA FEMME. — Vous voyez bien!

PREMIER SERGENT. — Et... où allez-vous, à présent?

LA FEMME. — Chez moi, mon gars. On est dans ses meubles. Je vais revoir mon Gustave.

PREMIER SERGENT. — Qu'est-ce que c'est que Gustave?

LA FEMME. — Ne faites donc pas le malin! C'est mon petit homme, pardi!... Tenez, voyez-vous cet œil au beurre noir? C'est de sa façon et j'en suis fière.

PREMIER SERGENT. — Passez, la loi vous accorde sa protection.

LA FEMME. — Et à Gustave aussi?

PREMIER SERGENT. — Surtout à Gustave.

Sur le boulevard Rochechouart.

PREMIER SERGENT. — Oh! oh!

DEUXIÈME SERGENT. — Quoi?

PREMIER SERGENT. — Un homme endormi sur un banc.

DEUXIÈME SERGENT. — Ça n'est pas naturel, il faut le réveiller. (*Ils vont à l'homme et le secouent.*) Holà! hé, l'ami!

L'HOMME. — Rrrron...

LES DEUX SERGENTS. — Allons, debout!

L'HOMME. — Qué que vous me voulez? Ce n'est pas moi... Non, ce n'est pas moi!

DEUXIÈME SERGENT, *riant.* — Il dort encore.

PREMIER SERGENT. — Qu'est-ce que vous faites là?

L'HOMME. — C'te farce! vous le voyez bien... je dors.

DEUXIÈME SERGENT. — On ne dort pas sur la voie publique, c'est défendu.

L'HOMME. — A qui ça fait-il du mal? Est-ce que je gêne la circulation?

DEUXIÈME SERGENT. — Non, mais on pourrait vous dévaliser.

L'HOMME. — Moi? J'crois pas.

DEUXIÈME SERGENT. — Vous seriez bien mieux dans votre lit.

L'HOMME. — Faudrait en avoir.

PREMIER SERGENT. — Cas de vagabondage... Suivez-nous au poste.

L'HOMME. — Je m'appelle Jean Poilu, je suis ingénieur de mon état. J'ai rien à démêler avec la justice.

PREMIER SERGENT. — Suivez-nous tout de même... Vous prouverez demain votre identité devant M. le commissaire de police.

L'HOMME. — Ah! c'est comme cela! (*Il file comme un lièvre.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Faut-il courir après lui ?

PREMIER SERGENT. Il a de bonnes jambes... et moi, j'ai mal aux pieds.

Avenue Trudaine.

PREMIER SERGENT. — Je crois que notre ronde est terminée.

DEUXIÈME SERGENT. — Je le crois aussi.

PREMIER SERGENT. — Dites-moi l'heure qu'il est.

DEUXIÈME SERGENT, *portant la main à son gousset.* — Volontiers... Ah! on m'a fait ma montre!

LES ALCHIMISTES DU GRAND MONDE

Saynète en plusieurs expériences.

PERSONNAGES :

LE PRINCE DE ROHAN.
LE COMTE DE SPARRE.
UN FARCEUR.

La scène se passe dans un laboratoire, à Rueil.

SCÈNE PREMIERE

M. DE ROHAN, M. DE SPARRE,

Autour d'un creuset.

LE PRINCE. — L'homme incroyable nous a dit de souffler en attendant son retour. Soufflons !

LE COMTE. — Soufflons ! Mais c'est là un métier un peu fatigant et auquel je n'ai pas été habitué.

LE PRINCE. — Pas plus que moi, pardi! Mais le résultat, mon cher comte, songez au résultat!

LE COMTE. — Je sais bien... De l'or.

LE PRINCE. — Beaucoup d'or! Tant que nous en voudrons, plus que nous n'en voudrons!

LE COMTE, *s'arrêtant de souffler.* — Ah! çà, en êtes-vous bien sûr, mon cher prince?

LE PRINCE. — Parfaitement sûr.

LE COMTE. — Vous n'avez aucun soupçon sur cet homme?

LE PRINCE. — Aucun. Je juge les gens à la physionomie, et j'ai jugé celui-ci au premier coup-d'œil. Il est franc comme son or.

LE COMTE. — Son or... son or... c'est un peu aussi le nôtre, ce me semble, car nous lui en avons déjà donné pas mal.

LE PRINCE. — Vouliez-vous que ce fût lui qui fît les frais de ses expériences pour vous enrichir?

LE COMTE. — Non... mais...

LE PRINCE. — Vous ne soufflez plus, Sparre. Soufflez donc.

LE COMTE. — Soufflons! (*Quelques instants de silence.*) Je suis tout en nage.

LE PRINCE. — Moi aussi... mais nous ne devons pas cesser d'entretenir le feu qui est pour nous le feu sacré.

LE COMTE. — Si nous ôtions nos habits?...

LE PRINCE. — Au fait, personne ne nous voit...

LE COMTE. — Allons, en manches de chemise, comme des ouvriers...

LE PRINCE. — De sublimes ouvriers ! les descendants de Nicolas Flamel...

LE COMTE. — De Cagliostro...

LE PRINCE. — Non, ne prononcez pas le nom de ce charlatan... il a mis dedans un de mes aïeux.

LE COMTE. — Le cardinal ?

LE PRINCE. — Oui.

LE COMTE. — J'ai entendu parler de cette histoire. Dites donc, Rohan ?

LE PRINCE, *murmurant.* — *Roi ne puis, Rohan souffle...* Voilà ma devise aujourd'hui.

LE COMTE. — Ne trouvez-vous pas que notre nécromant tarde bien à revenir ?

LE PRINCE. — Il est allé chercher des ingrédients.

LE COMTE. — Vous croyez ?... Eh bien ! regardez dans le jardin.

LE PRINCE. — Tiens ! c'est lui.

LE COMTE. — Il fume tranquillement sa cigarette et a l'air de nous avoir tout à fait oubliés.

LE PRINCE. — C'est impossible ! Il faut l'appeler. (*Il va frapper à la vitre.*) Ah ! il nous a vus ; il se dirige par ici... Continuons à souffler.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE FARCEUR.

LE FARCEUR, *s'arrêtant sur le seuil.* — Bravo, mes gentilshommes!... en costume de travail... Sainte livrée! On vous prendrait pour des républicains.

LE PRINCE. — Le creuset est chauffé à blanc; il ne s'agit plus que de mettre quelque chose au fond. Que rapportez-vous?

LE FARCEUR, *fouillant dans sa poche.* — Voilà.

LE PRINCE ET LE COMTE. — Un morceau de plomb!

LE FARCEUR. — — Assurément. C'est à Racine que je dois cette inspiration.

LE PRINCE. — Qu'est-ce que Racine a à voir là-dedans?

LE FARCEUR. — Rappelez-vous ce vers célèbre :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

LE PRINCE ET LE COMTE. — Eh bien?

LE FARCEUR. — Eh bien! ne voyez-vous pas là

une piste?... Si, dans les temps bibliques, l'or pouvait se changer en plomb, il est évident que le plomb pouvait se changer en or. Ce n'est qu'une recette à retrouver.

LE PRINCE. — Vous avez raison. (*Au comte.*) Il est étonnant!... Mettons le morceau de plomb dans le creuset.

LE FARCEUR. — C'est fait.

LE COMTE. — Est-ce tout? N'y mettons-nous que cela?

LE FARCEUR. — Un peu de ma poudre, à présent. (*Il jette quelques pincées de poudre dans le creuset; une odeur infecte se répand dans la chambre.*)

LE PRINCE. — Pouah!

LE COMTE, *se bouchant le nez.* — Fi! qu'est-ce que cela?

LE FARCEUR. — C'est de la poudre de bezoard délayée dans de l'urine de lynx.

LE PRINCE. — Cela prend odieusement à la gorge.

LE FARCEUR. — Ne craignez rien, c'est l'affaire de dix minutes.

LE COMTE. — Grand bien vous fasse!

LE FARCEUR. — Maintenant, remettons le couvercle et laissons le mystère s'opérer.

LE COMTE. — Oui! oui! remettons le couvercle... Ça puera moins.

LE PRINCE. — Et quand le mystère sera-t-il opéré, maître?

LE FARCEUR. — Demain matin, messieurs.

LE PRINCE ET LE COMTE. — A demain ! (*On se sépare.*)

COUPLET AU PUBLIC

LE FARCEUR

Pour réaliser un trésor
Et rendre mon œuvre complète,
J'ai besoin d'une poudre encor ;
C'est... de la poudre d'escampette!

CHARGES D'ATELIER

Les peintres sont amusants... quand ils sont jeunes.

Plus tard, à l'heure de la gloire et de l'argent, des décorations et des commandes, des cheveux dispersés et du même tableau recommencé soixante fois, ils deviennent moroses, amers, hautains.

Mais évoquez devant eux le souvenir des premières années, des années d'atelier, vous les voyez se ranimer immédiatement. Leur physionomie s'éclaire, leur bouche a retrouvé un sourire; — et, pour un moment, ils *s'enlèvent en vigueur* sur le fond gris de leur existence.

Ah ! les bons tours de la vingtième année ! les bonnes farces jouées aux camarades, et quelquefois aux maîtres ! les inventions diaboliques et joyeuses ! les scies longuement préparées, patiemment combi-

nées, consciencieusement organisées ! — On se les rappelle toute la vie...

On peut oublier un événement important, un grand fait, une date significative ; on ne perd jamais la mémoire d'une *charge d'atelier* menée à bonne fin.

Une charge d'atelier est quelquefois tout un petit drame, machiné comme par un auteur de profession. Il y en a de célèbres, mais la plupart n'ont malheureusement pas été recueillies.

Au temps passé, la charge florissait particulièrement dans les ateliers de Picot et de Drolling.

En voici une qui fut montée contre un *nouveau*, charmant garçon que je désignerai sous le nom d'Urbain.

Depuis deux semaines, il subissait quelques petites taquineries, sous prétextes d'épreuves, avec une mélancolie de bon goût. Enfin, il finit par demander grâce.

Le comité de l'atelier se réunit en séance, sous la présidence d'un élève surnommé le Giotto, afin de statuer sur la demande d'Urbain.

On décida, à la presque unanimité, qu'il lui serait fait remise de son temps.

Le Giotto fut chargé de lui porter cette heureuse nouvelle.

— Monsieur, lui dit-il, nous avons l'honneur de vous annoncer votre admission définitive parmi nous.

Urbain s'inclina, sans dissimuler une expression de joyeux soulagement.

Le Giotto reprit :

— Vous n'aurez plus à subir qu'une dernière épreuve..... elle aura lieu demain.

— Va pour une dernière épreuve! murmura Urbain à part soi.

Ce ne fut pas sans un certain sentiment d'inquiétude qu'il se présenta le lendemain matin à l'atelier.

Les élèves se levèrent à son entrée.

Le Giotto prit de nouveau la parole.

— Monsieur, nous vous avons annoncé une dernière épreuve pour aujourd'hui.

Urbain soupira d'un ton résigné et se dirigea vers sa place.

Au moment où il allait s'asseoir, le Giotto, qui l'avait suivi, lui dit :

— Nous avons parié que vous n'ouvririez pas votre boîte à couleurs.

— Ah !

Urbain regarda sa boîte à couleurs, qui était posée devant lui.

La clef était dans sa poche; il la prit et dit tranquillement au Giotto :

— Vous prétendez que je n'ouvrirai pas ma boîte à couleurs ?

— Nous le prétendons

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne l'oserez pas.

— Ah! parbleu! nous allons bien voir... dit Urbain en approchant la clef de la serrure.

Mais alors il se fit un mouvement de recul parmi les élèves.

Urbain s'arrêta.

— Diable! pensa-t-il : est-ce que cela serait sérieux?

Une foule de réflexions traversèrent son esprit.

Qu'est-ce qu'on pouvait bien avoir fourré dans sa boîte?

Il interrogea du regard tous les élèves les uns après les autres.

Ils se tenaient à distance, d'un air anxieux.

Puis, il examina la boîte à couleurs.

— Allons, c'est trop bête! dit-il en s'armant de résolution.

Et il introduisit bravement la clef dans la serrure.

Aussitôt, ce furent des cris d'épouvante dans tout l'atelier; quelques élèves se jetèrent à plat ventre sur le plancher; les autres gagnèrent la porte en tumulte.

Urbain lâcha sa boîte et fit comme les autres.

. . . . . .

— Eh bien! lui dit en riant le Giotto, dix minutes après, vous voyez bien que nous avions raison de parier que vous n'ouvririez pas votre boîte à couleurs.

Autre historiette du même atelier.

Il s'agissait d'un superbe bocal de poissons rouges qui décorait la loge du concierge.

Ces poissons rouges tiraient l'œil des élèves, qui, depuis longtemps, nourrissaient des projets de vengeance contre le tyran du paillasson.

On s'arrêta au plan suivant :

Éloigner le concierge en l'envoyant faire une course ; pendant ce temps, occuper sa digne épouse, qui avait la vue fort basse, et soustraire le bocal.

Le soustraire ? Non.

Se l'approprier pour quelques minutes seulement, afin d'en modifier le contenu.

Ce programme fut exécuté sans obstacle.

Les poissons rouges, apportés dans l'atelier, — ma plume tressaille d'horreur à ce récit ! — furent saisis par des mains criminelles et plongés dans la friture bouillante.

Puis, ce forfait accompli, les élèves replacèrent les poissons dans le bocal, qu'on rapporta chez le concierge, à sa place accoutumée.

On prétend que les deux époux se disputèrent à qui aurait une attaque d'apoplexie.

L'atelier V... a aussi ses légendes.

V... était un homme froid, raide, sentencieux.

Un jour, un élève casse par mégarde un carreau

de la porte vitrée de l'atelier; il se hâte d'y appliquer provisoirement « une taie en papier », selon l'expression du don César de Victor Hugo.

Le lendemain, en arrivant à l'atelier, M. V... donne un coup de sa canne dans le papier et le crève.

— Qui casse les verres les paie, dit-il gravement.

On baisse la tête.

Le maître parti, on remet un nouveau papier.

Même scène le jour suivant : même coup de canne de la part de M. V..., accompagné du même proverbe.

Le surlendemain, le peintre se trouve encore face à face avec une feuille de papier. Il s'irrite de cette obstination, et c'est avec plus de violence qu'il assène son coup de canne, en accentuant davantage son refrain :

— Qui casse les verres les paie !

Mais, cette fois, c'est une véritable vitre qu'il vient de casser... vitre que les élèves avaient fait poser, et qu'ils avaient malicieusement recouverte d'un papier.

Qui fut penaud ? comme disent les fabliaux.

Ce fut M. V..., dont les yeux ne cessèrent de lancer de sombres éclairs pendant toute la durée de la leçon.

On ferait facilement un gros volume avec le recueil des charges d'atelier.

Voillemot, Olivier Merson, Delor, Roux, de Pennes, Jung, Vibert en savent beaucoup. Il faudrait les amener sur ce chapitre et écrire leurs causeries. Grâce à eux, on connaîtrait ainsi :

Le Mannequin qui a pris médecine;
La Partie de Colin-Maillard;
Le Modèle ruminant;
La Lutte à la foire de Saint-Cloud;
Les Amours de l'élève La Rozière;
Le Tronc pour le propriétaire;
L'Italienne sans le savoir et le Pifferare au safran.

HISTOIRE DE SCULPTEUR

Elle est moderne celle-là, toute moderne.

On sait que les sculpteurs, plus que les autres artistes, ont les manières brusques et les propos sans façon. Cela tient sans doute à leur contact fréquent avec la pierre.

Un d'eux se fit annoncer chez le comte de M... et lui dit à bout portant :

— Monsieur le comte, je viens vous demander de me laisser sculpter M^me^ la comtesse.

— Sculpter ma femme! dit le comte avec effarement.

— Voilà depuis longtemps que je la suis... respectueusement... dans les promenades et dans les salons... et j'ai deviné des formes admirables sous ses voiles importuns.

— Importuns !

— Oui, monsieur, importuns ! s'écria chaleureusement le sculpteur ; des femmes comme Mme la comtesse ne devraient fouler le sol qu'à la façon des déesses du paganisme.

— Grand merci !

— Excusez mon enthousiasme, mais il est amplement justifié... Quel torse ! quelles attaches royales ! quelle ligne serpentine ! Il y a tout un monde dans cette ligne serpentine !

— Monsieur !

— Où trouver plus de majesté et de grâce à la fois, plus de...

— Assez, monsieur !

— Ah ! vous ne l'avez pas étudiée comme moi... Avez-vous analysé le grain de son épaule, ce grain si miroitant, si fin, si pur ?

— Certes oui, monsieur, mais ce n'est pas une raison...

— Et ce bras, ce bras d'une opulence éblouissante ?

— Éblouissante est le mot ; pourtant...

— Et la jambe !

— Monsieur, vous allez trop loin ! s'écria le comte, irrité.

— Je ne l'ai vue que deux fois, continua le sculpteur, entraîné par son exaltation : la première, c'était aux Champs-Élysées, alors qu'elle remontait en voiture ; la seconde, c'était à la sortie de la Madeleine,

alors qu'elle descendait le grand escalier. Ah! quelle jambe! noble, ferme, solide, nerveuse, une jambe toute palpitante d'élégance!

— Cessez, monsieur; je fais la part de votre enthousiasme... Mme la comtesse a, en effet, toutes les qualités que vous vantez, et même davantage...

— Allez, je m'en doute.

— Mais je ne livrerai jamais ses perfections au ciseau... même au vôtre, dont je fais cas.

— Vous avez tort, dit le sculpteur; une femme comme Mme la comtesse ne vous appartient pas.

— Voilà qui est curieux!

— Elle appartient à l'art... D'ailleurs, monsieur le comte, vous auriez le droit d'assister aux séances.

— Vraiment?

— Mon atelier est parfaitement chauffé... Mme la comtesse ne court risque d'y attraper aucun rhume.

— C'est déjà quelque chose.

— Eh bien? demanda-t-il, ses yeux anxieux fixés sur le mari.

— Eh bien! non.

— Damnation! hurla le sculpteur, comme aux plus beaux temps du romantisme.

Il demeura quelque temps atterré; puis revenant à la charge :

— Voyons, monsieur le comte, puisque vous me refusez l'ensemble... accordez-moi un morceau au moins.

— Pas davantage.

— Un seul morceau... la gorge, par exemple.

Après une heure consumée en vaines sollicitations, le sculpteur se retirait en murmurant avec un accent désespéré :

— Il n'y a plus de grands seigneurs!

EN TEMPS DE CHASSE

DIALOGUE ENTRE UN LIÈVRE ET UN LAPIN SAVANT

LE LIÈVRE, *tressaillant.* — Entendez-vous... ce bruit de pas... ?

LE LAPIN SAVANT, *regardant.* — Ne faites pas attention ; c'est un bourgeois ; continuez à me lire le journal.

LE LIÈVRE, *lisant.* — *Informations politiques... Les maladresses d'un ministère.* (*Le bourgeois ajuste.*) Ah ! mon Dieu !

LE LAPIN SAVANT. — Qu'avez-vous donc ? Vous voyez bien que le fusil a fait long feu.

QUELQUES BÊTES, *accourant.* — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il y a ?

LE LAPIN SAVANT. — Rien... rien du tout. Jamais nous n'avons été plus tranquilles que cette année.

UN RENARD. — C'est une vérité. Comment cela se fait-il ?

LE LAPIN SAVANT. — Les hommes ont sans doute d'autres chats à fouetter, comme ils disent en leur style familier.

LE LIÈVRE, *au lapin.* — J'admire votre sang-froid!

LE LAPIN SAVANT. — Cela vient de ce que j'ai été longtemps, à Paris, au service d'un escamoteur, qui m'emmenait avec lui sur les places publiques.

LE LIÈVRE. — Quel était votre emploi ?

LE LAPIN SAVANT. — Je frappais de mes deux pattes de devant sur un tambour qu'il me tendait... J'exécutais plusieurs roulements en l'honneur des personnes qu'il me nommait. Cela m'a rendu très observateur. J'ai même composé un ouvrage où j'apprends à connaître le caractère et la profession des gens par leur manière de chasser.

LE LIÈVRE. — Bah !

LE LAPIN SAVANT. — Vous comprenez qu'un magistrat ne chasse pas comme un militaire et qu'un artiste ne chasse pas comme un magistrat.

LE LIÈVRE. — Comment chasse donc un magistrat ?

LE LAPIN SAVANT. — Avec hauteur... avec irritation même, et comme s'il avait en poche un mandat

d'amener. Il semble très surpris de ce que le gibier ne se laisse pas appréhender au collet.

LE LIÈVRE. — Et le militaire ?

LE LAPIN SAVANT. — Le militaire charge comme à la tête d'un régiment... Quant à l'artiste, il pense à autre chose.

LE LIÈVRE. — Je vous remercie de vos précieuses leçons.

ENTRE UN MERLE ET UN FAISAN

LE MERLE, *avec l'accent gouailleur d'un gavroche.* — O c'te queue !

LE FAISAN. — Impertinent !

LE MERLE. — Monseigneur a été aux croisades ?

LE FAISAN. — Passez votre chemin ; il n'y a rien de commun entre nous.

LE MERLE. — Je t'crois, volaille dorée !

LE FAISAN. — Si j'apercevais le garde, je vous ferais empoigner sur l'heure !

LE MERLE. — Et voilà justement où est la différence entre nous : c'est que je t'empoignerais moi-même si j'en avais l'envie.

LE FAISAN. — Vous n'êtes qu'un révolutionnaire.

LE MERLE. — On est ce qu'on peut.

LE FAISAN. — Moi qui vous prenais pour un marguillier, à votre habit noir !

LE MERLE. — Cela prouve une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine.

LE FAISAN. — En quel temps vivons-nous, juste ciel ?

LE MERLE. — En temps de chasse.

LE FAISAN. — Où allons-nous ?

LE MERLE. — Tu le sais aussi bien que moi : à la cuisine.

LE FAISAN. — Pas en votre compagnie, du moins !

LE MERLE. — Seigneur, je le reconnais, vous êtes un manger royal. Il y a de nombreuses façons de vous accommoder : en filets, en escalopes, en salmis, et vous êtes délicieux sous chacune d'elles.

LE FAISAN. — Assez ! assez ! Ces détails...

LE MERLE. — Ne doivent avoir rien qui vous blesse, seigneur. Que diriez-vous donc si j'insistais sur la puanteur que les gastronomes exigent de vous, et sur le point de décomposition où ils vous veulent !

LE FAISAN. — Assez, vous dis-je !

LE MERLE. — Ce n'est que lorsque votre ventre commence à changer de couleur et que vous dégagez de légers miasmes qu'on vous juge digne d'être conduit à la broche...

LE FAISAN. — La broche ! notre échafaud à nous, monsieur !

LE MERLE. — Je ne dis pas le contraire.

LE FAISAN. — Alors prenez-le de moins haut, vous qui n'êtes digne que de la casserole.

LE MERLE. — Tous les mêmes ! (*Il s'éloigne en sifflant la* Marseillaise.)

L'INCONNU ET LE PASSANT

La scène se passe sur la voie publique. Demi-obscurité.

L'INCONNU, *saisissant le passant à la gorge.* — Voulez-vous être ministre?

LE PASSANT. — Oh! la, la!... Hein? Quoi?

L'INCONNU. — Répondez.

LE PASSANT. — Lâchez-moi d'abord... Comment! c'est vous?

L'INCONNU. — Croyez bien que la nécessité seule me force à agir de la sorte?

LE PASSANT, *rajustant sa cravate.* — Elle est mauvaise dans tous les cas.

L'INCONNU. — Les moments sont précieux, voilà mon excuse. Répondez-moi; voulez-vous être ministre?

LE PASSANT. — Fumiste !

L'INCONNU. — Je parle très sérieusement.

LE PASSANT. — Mon cher, je vais dîner en ville; on m'attend à huit heures; il en est sept trois quarts.

L'INCONNU, *abattu*. — Alors, vous ne voulez pas être ministre ?

LE PASSANT. — Ministre de quoi ?

L'INCONNU. — De ce que vous voudrez.

LE PASSANT, *le regardant avec commisération*. — Pauvre homme ! Vous en êtes donc réduit là ?

L'INCONNU. — Hélas !

LE PASSANT. — Votre douleur me fait mal... et si l'on ne m'attendait pas à dîner.

L'INCONNU, *anxieux*. — Eh bien ?

LE PASSANT, *se consultant*. — Ministre... ministre à mon choix... Non !

L'INCONNU. — Est-ce que vous l'auriez déjà été ?

LE PASSANT, *cherchant dans ses souvenirs*. — Je ne crois pas.

L'INCONNU. — C'est que si vous l'aviez déjà été... Au fait, cela ne ferait rien du tout.

LE PASSANT, *tirant sa montre*. — Huit heures ! On doit être au potage....

L'INCONNU. — Un instant encore !

LE PASSANT. — Non... Dans toute autre circonstance, je ne dis pas... je ne demanderais pas mieux que de vous êtes agréable... Mais aujourd'hui, la situation politique est grave.

L'INCONNU. — A qui le dites-vous ?

LE PASSANT. — Très grave.

L'INCONNU. — Parbleu ! si elle ne l'était pas, est-ce que j'aurais songé à vous ?

LE PASSANT, *froissé*. — Comment l'entendez-vous ?

L'INCONNU. — Dans le meilleur sens, veuillez le croire... J'entends que je me serais contenté d'hommes secondaires... Mais, ainsi que vous le dites, la situation est exceptionnelle et exige des intelligences supérieures. Pourquoi ne seriez-vous pas l'homme de cette situation-là ?

LE PASSANT. — Pourquoi... pourquoi...

L'INCONNU. — Vous avez des idées ?

LE PASSANT. — Pas beaucoup.

L'INCONNU. — Diable ! nous avons besoin d'idées... Après cela, il vous en viendra peut-être. Ce qu'il nous faut surtout, c'est un cabinet d'affaires.

LE PASSANT. — De quelles affaires ?

L'INCONNU. — Vous savez bien... les affaires de là-bas.

LE PASSANT. — Ah ! oui, là-bas... Peste ! Ce ne sont pas de petites affaires.

L'INCONNU. — Cela dépend du point de vue auquel on se place. On est trop porté à exagérer en France... On se fait des fantômes de tout.

LE PASSANT. — Cependant... l'Angleterre ?

L'INCONNU. — Je sais bien... je sais bien... c'est le chiendent.

LE PASSANT. — L'Allemagne ?

L'INCONNU. — C'est le chiendent aussi.

LE PASSANT. — Et la Turquie ?

L'INCONNU. — Encore le chiendent... Mais enfin, cela peut s'arranger. Je compte sur vous. Je table sur votre dévouement.

LE PASSANT. — Le dévouement ne suffit pas.

L'INCONNU. — Laissez donc! vous possédez toutes les qualités d'un parfait ministre.

LE PASSANT. — Je n'en suis pas convaincu.

L'INCONNU. — Vous savez parler.

LE PASSANT. — Parler, oui... mais répondre!

L'INCONNU. — Vous vous en tirerez toujours aussi bien que vos prédécesseurs.

LE PASSANT. — Ce n'est peut-être pas assez.

L'INCONNU. — Bah! pourvu que ce soit autre chose!

LE PASSANT. — Sera-ce autre chose ?...

L'INCONNU. — Oh! vous êtes désespérant!... Je vous croyais ambitieux.

LE PASSANT. — Je le serais en toute autre occasion ; mais ici, je ne vois rien de bon à recueillir pour moi.

L'INCONNU. — On ne sait pas... Vous avez une occasion superbe de vous montrer.

LE PASSANT. — Oh! oh! superbe ?

L'INCONNU. — Mettons importante. Vous pouvez vous révéler d'un seul coup.

LE PASSANT. — Ou disparaître de même... Votre Chambre n'est pas commode... et moi, je ne suis pas patient.

L'INCONNU. — Quelque chose me dit que vous vous entendrez parfaitement tous les deux.

LE PASSANT. — Pendant combien de temps?

L'INCONNU. — Essayez toujours... D'ailleurs, ne suis-je pas là pour vous guider, pour vous souffler?

LE PASSANT. — Ah!... vous me soufflerez! (*Légèrement gouailleur.*) Et qu'est-ce que vous me soufflerez?

L'INCONNU. — Je ne sais pas, mais cela viendra quand il faudra... c'est chez moi une affaire d'inspiration.

LE PASSANT. — Je ne vous savais pas inspiré.

L'INCONNU. — Je ne l'ai pas été souvent jusqu'à ce jour; j'en conviens... Mais, à l'heure qu'il est, je me sens un homme tout nouveau.

LE PASSANT. — En vérité?

L'INCONNU. — Nous ferons de bonne besogne, vous verrez... Ayez seulement confiance.

LE PASSANT, *incrédule*. — Confiance? Que de difficultés! que de complications!... Les partis?

L'INCONNU. — Nous les réduirons au silence.

LE PASSANT. — Par quel moyen?

L'Inconnu. — Il me reste encore quelques recettes particulières à distribuer.

Le Passant. — Les journaux?

L'Inconnu. — J'en achèterai.

Le Passant, *profondément étonné.* — Vous?

L'Inconnu. — Si cela ne coûte pas trop cher.

Le Passant. — Vous me confondez.

L'Inconnu. — Allons, j'ai votre parole ; c'est chose convenue.

Le Passant. — Mais non! mais non! Je demande à réfléchir.

L'Inconnu. — Réfléchir, quand nous sommes sur un volcan!

Le Passant. — Justement. Risquer de brûler mes chaussures!

L'Inconnu. — Facétieux!

Le Passant. — Compromettre ma situation politique encore vierge!

L'Inconnu. — On refait sa position plusieurs fois... à votre âge.

Le Passant. — Je veux au moins consulter ma femme.

L'Inconnu. — Est-ce que je consulte la mienne?

Le Passant. — Mon gendre.

L'Inconnu. — . . . . . !

Le Passant. — Vous ne me laissez pas le temps de me reconnaître.

L'Inconnu. — Les meilleures résolutions sont sou-

vent celles qui s'improvisent..... Et puis, il n'y a pas un moment à perdre ; le *Times* commence à s'étonner ; Blowitz me le disait tout à l'heure.

LE PASSANT. — Vous êtes pressant.

L'INCONNU. — J'avoue que je ne me reconnais plus moi-même..... J'ai le feu au cerveau.

LE PASSANT, *ébranlé*. — Eh bien !...

L'INCONNU. — N'achevez pas. Je vous attends demain matin à déjeuner. Vous m'apporterez votre adhésion.

LE PASSANT. — Je vous apporterai en même temps ma démission.

L'HÉRITAGE DE SARAH BERNHARDT

M. Emile Perrin, administrateur général de la Comédie-Française a reçu les lettres suivantes :

« Monsieur,

« Vous avez un vide à combler dans les cadres de votre théâtre. Les cadres ! voilà mon affaire. Tout le monde répète autour de moi que je peins comme un ange. Peut-être avez-vous remarqué au Salon mon portrait de M. Eugène Grangé, qui, bien qu'il m'ait induit en dépense considérable de vermillon, est, au dire des connaisseurs, un excellent morceau.

« Je demande à débuter dans *Phèdre*.

« Une admiratrice de votre tableau de *Malfilâtre*.

« ROSALBA J... »

« Monsieur,

« Je ne pèse que quarante livres ; c'est dix de moins que *celle qu'on ne nomme plus*. Si sa place se donne au concours, je suis certaine de l'emporter sur mes concurrentes. Elle était un sylphe, je suis une vapeur ; elle marchait, je flotte.

« Je réclame pour mon début le rôle de Zaïre, qui est la création la plus touchante de M. de Voltaire.

« Votre servante impalpable,

« CLARA MICHODIÈRE. »

« Monsieur,

« J'aspire à la succession de qui vous savez. La façon dont j'entends la sculpture m'y donne peut-être quelque droit. Venez me voir dans mon atelier ; je suis un bon garçon ; vous serez tout de suite à votre aise. Aimez-vous le tabac turc ? le mien m'est expédié du Caire directement. Je connais aussi quelques hommes politiques, ce qui ne nuit jamais.

« J'ai particulièrement fouillé le rôle de l'*Étrangère*.

« Agréez, monsieur, ma bonne poignée de main.

« ANGE MAZETTA. »

« Monsieur,

« Je descends d'un ballon, où je serais encore, si je n'avais appris l'embarras de la Comédie-Française.

« Rassurez-vous, monsieur, je suis en mesure de jouer tout le répertoire. J'ai fait des études dans les nuages ; il n'y a rien de tel pour assouplir la voix.

« Je suis à votre disposition pour le jour et l'heure qu'il vous plaira; écrivez-moi chaise restante,

« Une fille de l'air,

« CÉLÉNIE DE V... »

« Monsieur,

« On vous prête l'intention de mettre à l'étude *Angelo*. Vous n'apprendrez pas sans intérêt que je m'exerce depuis quelque temps au rôle de Catarina. Afin de mieux me pénétrer de toute la mélancolie qui y est contenue, je couche chaque nuit dans un cercueil environné de cierges, au milieu d'une chambre tapissée de larmes d'argent.

« Mon pianiste me joue toute la nuit le *Dies iræ*.

« Vous conviendrez, monsieur, que ce n'est pas le fait d'une artiste ordinaire.

« J'attends un bulletin de répétition.

« Une chartreuse,

« THÈCLE FIL-DE-FER. »

« Monsieur,

« Avez-vous lu ma dernière lettre politique de Munich? Croyez-vous que ce soit troussé? Non, mais est-ce troussé? Voyons, dites-le franchement.

« Si après cela vous ne m'envoyez pas un engagement en blanc, c'est que vous ne comprendrez rien à vos intérêts et à ceux du théâtre que vous administrez.

« Je compte sur le bon goût du littérateur d'autrefois pour conseiller le directeur d'aujourd'hui.

« *Tibi.*

« LASTHÉNIE DURAND. »

« Monsieur,

« Je tire l'épée et la canne, je joue aux dominos les yeux bandés, je patine sur la glace en traçant le chiffre d'une personne de la société, je dompte les chevaux les moins rebelles.

« Ne regrettez donc personne; vous pouvez hardiment remettre à la scène *Hernani :* vous aurez en moi une dona Sol comme vous n'en avez pas encore eu.

« J'ai même trouvé un jeu de scène d'un grand effet au cinquième acte, lorsque je prononce ces vers :

> Voyez-vous ce poignard ? Ah ! vieillard insensé,
> Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?

« Après ces mots, je me précipite sur don Ruy Gomez et je lui colle une gifle.

« Cela peut vous donner une idée de la façon nouvelle dont je comprends le rôle.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous mes talents, votre très zélée servante.

« CLORINDE HUMBERT. »

Donc, faute d'une sociétaire, la Comédie-Française ne chômera point.

Personne n'en a jamais douté.

GRAVES DANGERS

J'ai convoqué ce matin dans mon cabinet — à la façon de M. Halanzier — trois capacités parisiennes bien connues : MM. Joseph Prudhomme, Calino et Guibollard, dans le but de délibérer sur la prostitution publique et sur les mesures à prendre pour en arrêter les progrès sans cesse croissants.

Il s'est dit dans cet entretien des choses d'une haute importance.

Moi. — Messieurs, vous voilà réunis en commission ; allez-y.

Guibollard. — En commission ? Alors, nous avons un *sein ?*

Moi. — Parfaitement.

GUIBOLLARD. — J'en suis enchanté. Je propose de l'ouvrir à l'étude des grands problèmes sociaux.

PRUDHOMME. — Et à l'élaboration des vastes projets humanitaires. On élabore toujours dans le *sein* des commissions.

CALINO. — Élaborons.

GUIBOLLARD. — Prudhomme, à vous la parole, comme notre doyen d'âge.

PRUDHOMME. — Merci, Guibollard; merci, Calino. (*Il se mouche avec un bruit de trompette.*) Mes amis, mes nobles amis, un chancre hideux nous dévore.

CALINO. — Dites donc, parlez pour vous.

PRUDHOMME. — C'est une image, Calino... Le chancre dont je veux parler s'appelle de son vrai nom la prostitution. Vous n'ignorez pas les ravages nombreux qu'elle exerce dans notre belle patrie.

CALINO. — Oh ! belle, belle... il y pleut toujours depuis deux ans.

PRUDHOMME, *avec force.* — Il y pleuvrait encore davantage que ce n'en serait pas moins notre belle patrie !

GUIBOLLARD. — Bien parlé, mon cher Prudhomme ! (*Il lui serre la main.*) Vous disiez donc que la prostitution...

PRUDHOMME. — Est le plus horrible fléau des temps modernes... C'est un torrent qu'il s'agit d'endiguer.

CALINO. — C'était un chancre tout à l'heure.

PRUDHOMME. — C'est tout cela à la fois, monsieur Calino.

GUIBOLLARD. — Certains philosophes considèrent cependant la prostitution comme un mal nécessaire... la sauve-garde des foyers...

CALINO. — La tranquillité des parents...

PRUDHOMME. — Je sais bien... oui, sans doute... certaine prostitution... celle qui s'exerce discrètement... elle peut avoir du bon, celle-là, du très bon. Mais l'autre, celle qui encombre les rues, les places, les promenades, elle est intolérable, croyez-le. Et tenez, moi qui vous parle, je viens d'être raccroché, il n'y a qu'un instant, en plein jour.

GUIBOLLARD. — Raccroché... Oh! la laide expression...! Fi!Prudhomme, fi!... On dit *levé*, maintenant.

PRUDHOMME. — Monsieur Guibollard, je ne suis pas un mondain comme vous. J'ignore les subtilités du vocabulaire des trottoirs. J'appelle un chat un chat... Cependant, pour vous faire plaisir, je consens à me servir du terme *levé*. J'ai donc été levé.

CALINO. — Invraisemblable.

PRUDHOMME. — Pourquoi cela? Expliquez-vous, monsieur Calino.

CALINO. — Je ne sais pas... Je voulais dire... Enfin, il me semble que vous n'avez pas une tête à ça.

GUIBOLLARD. — Où avez-vous été levé?

PRUDHOMME. — Comment, où?

GUIBOLLARD. — C'est-à-dire en quel endroit?

PRUDHOMME. — Ah! très bien... boulevard de Gand, à la hauteur des anciens Bains chinois... je marchais à pas lents, scandant gravement ma démarche, selon mon habitude, lorsque je vis venir à moi une petite personne dont les traits et les formes n'offraient aucun des caractères de la nubilité. La liberté de son allure, jointe à l'effronterie de son regard, m'inspira tout d'abord une répugnance instinctive.

CALINO. — Etait-elle jolie?

PRUDHOMME. — La vérité, à laquelle j'ai toujours tout sacrifié, m'oblige à convenir qu'elle avait un de ces minois chiffonnés qui...

CALINO. — Oui, nous comprenons.

PRUDHOMME, *avec colère*. — Qu'est-ce que vous comprenez? Vous ne comprenez rien du tout!

GUIBOLLARD. — Calmez-vous, notre digne ami; vous êtes au-dessus de tout soupçon. Continuez, je vous en prie. Votre récit nous captive prodigieusement.

PRUDHOMME. — Cette jeune impudique manifestait visiblement l'intention de me couper le chemin... Sa physionomie était empreinte d'une lasciveté étonnante... j'allais me ranger pour lui laisser la voie libre quand, abdiquant tout sentiment de retenue, elle se campa résolument devant moi, m'apostrophant avec une licence de langage dont rien ne pourrait donner l'idée.

GUIBOLLARD. — Essayez toujours.

PRUDHOMME. — Non.

GUIBOLLARD. — Nous avons tous passé par là, plus ou moins.

CALINO. — Vous a-t-elle appelé « joli garçon »?

PRUDHOMME. — Monsieur Calino!

CALINO. — Eh bien! où aurait été le mal?

PRUDHOMME. — Je crus démêler, à travers ses discours sans vergogne, que cette jeune ménade m'engageait à la suivre chez elle. Dans quel but? Vous le devinez aisément. Elle me proposait, sans aucune de ces précautions oratoires où le génie français excelle, de ces divertissements qui ont fait autrefois la réputation de Lampsaque.

CALINO. — Entendu.

PRUDHOMME. — Le silence fut d'abord ma seule réponse à cette invitation déplacée... Mais, comme la donzelle y mettait une insistance d'un goût absolument contestable, je crus devoir me départir exceptionnellement de mon mutisme, et je proférai ces paroles sévères, mais justes : « Petite malheureuse, laissez-moi tranquille! »

GUIBOLLARD. — Bravo!

CALINO. — A la bonne heure! Et qu'advint-il de cet acte de fermeté?

PRUDHOMME. — Il advint que la foule, m'entendant hausser la voix... vous connaissez la puissance et la beauté de mon organe... s'attroupa autour de nous.

On crut que c'était moi qui avais accosté la courtisane, et je vis le moment où un agent de la sûreté publique, portant la main sur le collet jusqu'alors immaculé de mon frac, allait me conduire chez le commissaire de police.

CALINO ET GUIBOLLARD. — Oh!

PRUDHOMME. — Bref, ce fut à grand'peine que je me tirai de cette bagarre... pendant que la petite libertine me jetait entre autres outrages : « Eh! va donc, vieux serin! » Qu'en dites-vous, mes amis?

GUIBOLLARD. — J'en dis que mon indignation est inexprimable.

CALINO. — C'est à dégoûter de la prostitution, en effet.

PRUDHOMME. — Vous voyez bien qu'il est temps de protester et de réagir.

GUIBOLLARD. — Évidemment. Il faut un remède à un état de choses aussi scandaleux.

PRUDHOMME. — Avez-vous un remède?

GUIBOLLARD. — Je n'en ai pas sur moi.

PRUDHOMME, *à Calino*. — Et vous?

CALINO. — J'en cherche.

PRUDHOMME. — Ce n'est pas assez. M. Camescasse, le Sartine républicain, attend un programme. Il est prêt à s'y conformer, s'il a le sens commun.

CALINO. — En attendant, il y aurait quelque chose de bien simple à faire.

GUIBOLLARD. — Voyons, Calino, nous savons que vous êtes pour la simplicité.

CALINO. — Ce serait de rendre un décret par lequel il serait défendu à tout Français de céder...

PRUDHOMME. — Bon! bon! votre décret serait inexécutable, Calino.

CALINO. — Alors?

PRUDHOMME. — Alors, nous allons nous en tirer comme dans les Chambres politiquement constituées... Nous sommes une commission... nous allons nommer une sous-commission... qui sous-étudiera la question...

CALINO. — Et qui n'aura droit qu'à un demi-sein.

INVENTEURS ET INVENTÉS

I

Depuis qu'un sombre et vrai poète
Par l'un de nous fut inventé,
Il n'est pas de jour qui ne jette
Sur le seuil de notre gazette
Maint rimeur, par l'espoir porté.

Inventez-moi ! dit Lafagette,
Venu de son comté de Foix ;
Je travaille aussi le squelette
Et je mérite, — sur ma brette ! —
Qu'on parle de moi quelquefois.

Inventez-moi ! chante Frémine.
A travers les sentiers normands

Voilà longtemps que je chemine
De la falaise à la chaumine,
Chantant la chanson des amants!

Autrefois, c'était ma coutume
Au quartier Latin, — dit Goudeau, —
(Je m'en souviens sans amertume)
De cueillir les fleurs du bitume
Auxquelles mes pleurs servaient d'eau;

Des ecchymoses, des chloroses,
Comme un autre, j'en mis partout;
Mais à présent, zut aux léproses!
J'aime mieux me ceindre de roses
Au cabaret du *Noir Matou!*

Si vous aimez tant Baudelaire,
Ajoute Théodore Hannon,
Inventez-moi! j'ai sa colère,
Et sa rime patibulaire,
Et son suaire pour pennon!

Sous la pâleur des clairs de lune
Passe Félicien Champsaur:
Il a cette chance opportune
(Ainsi l'a voulu la fortune)
De rimer avec hareng saur!

Ne suis-je donc qu'un mince barde,
Avec un luth en maillechor?

Non pas ! je veux qu'on me regarde,
Moi, le bon joueur de guimbarde;
Inventez-moi : je suis Bouchor !

Dernières lames de Tolède,
Batailleurs aux regards ravis,
Plus d'un paraît altier et raide;
Martel me dit : — Je suis Tancrède !
Hugues me dit : — Je suis Clovis !

II

Et, sur le seuil de la gazette
Me tenant, par ce flot heurté,
Je dis à chacun et répète :
— Mais voilà longtemps, ô poète,
Que je vous tiens pour inventé !

Tu le sais bien, toi, Paul Arène,
Compagnon des soirs étoilés,
Toi, dont la belle humeur égrène
Depuis dix ans, dans notre arène,
Tant de fins rondeaux ciselés !

Vous le savez, Aicard, Catulle,
Aimés des nouveaux Renduel;

D'Hervilly, plus léger qu'un tulle,
Et Des Essarts fils, cette bulle,
(Pour les dames, Emmanuel).

Plus d'un de vous, en son jeune âge
Atteignit à ce qu'il rêvait,
Écuyer, capitaine ou page,
Lorsque dans une illustre page
Gautier signa votre brevet.

Et combien d'autres que l'on vante,
Inviteurs à danser en rond!
Est-il besoin qu'on les invente,
Ces rhythmeurs à la main savante,
Les Richepin et les Prarond?
Inventés! inventés encore,
Valery-Vernier et Mérat;
Bourget, que la grâce décore,

Et Silvestre à la vaste amphore,
Et Blémont, ancien avocat!

Celui-ci qui porte salade
Comme un soldat aux doigts sanglants,
C'est Villiers, expert en ballade;
Plus loin, c'est un jeune Valade,
Un jeune Valade à pas lents.

Qui ne connaît André Lemoyne,
L'amoureux aux chastes sanglots,

Rouge et studieux comme un moine ?
Et Breton qui, pour patrimoine,
Reçut les champs, l'air et les flots ?

On les connaît ceux de Beaucaire,
De Bretagne et de l'Angoumois ;
Levavasseur, les deux Vicaires,
Et Bornier, bibliothécaire
Depuis l'âge de dix-neuf mois ?

Et si, par un trait de folie,
— Hélas ! personne n'est parfait ! —
Il en est quelqu'un que j'oublie,
Pardonnez-moi, troupe jolie,
Pardonnez l'énorme forfait !

J'en conviens, mon tort est extrême,
Mais, sans vous couvrir de cyprès,
O mes frères ! ô vous que j'aime !
Laissez-moi m'inventer moi-même,
Nous causerons de vous après.

UNE REPRÉSENTATION DU CAPRICE

ANNONCE AU PUBLIC

MESDAMES ET MESSIEURS,

La pièce, ou plutôt le proverbe que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous, est d'Alfred... Ce n'est peut-être pas l'habitude de nommer l'auteur avant la fin de l'ouvrage. Mais aujourd'hui, nous ne faisons rien comme personne.

Alfred, vous le connaissez bien, a voulu récrire son proverbe au goût du jour. Il m'a prié de solliciter votre indulgence pour les expressions encore un peu trop littéraires qu'il a laissées dans notre bouche. Vous savez, le dictionnaire, ça va, ça vient... Il ne faut pas s'offusquer; nos enfants parleront peut-être comme ça. Vous voilà prévenus. C'est les gens comme il faut de l'avenir que vous allez voir.

PERSONNAGES

DE CHAVIGNY.
UN DOMESTIQUE.
MATHILDE.
MADAME DE LÉRY.

Une chambre élégante. Cheminée au fond, ornée de bougies allumées. Fauteuils et canapé. Un piano.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHILDE, *seule, travaillant au filet, à côté d'une table surmontée d'une lampe.* — Ah ! zut ! j'en ai assez de m'abîmer les châsses sur cette blague à tabac pour mon mari. Mon mari... encore un joli coureur, depuis quelque temps surtout. Mais je l'entends; cachons ma blague. (*Elle la met dans sa poche.*)

UN DOMESTIQUE, *tout ce qu'il y a de plus grande livrée, annonçant.* — V'là le comte.

CHAVIGNY, *sur la porte, costume de bal.* — Dis donc, espèce d'abruti, est-ce que tu ne pourrais pas dire monsieur le comte ?

LE DOMESTIQUE. — Tout de même, monsieur.

CHAVIGNY. — Allons, à c'te niche !

LE DOMESTIQUE, *en sortant.* — Ce que je me fais de cheveux dans cette maison !

SCÈNE II

MATHILDE, CHAVIGNY

CHAVIGNY. — Bonsoir, chère.

MATHILDE. — Bonsoir, Mon chien chien.

CHAVIGNY. — Toujours fraîche comme la marée.

MATHILDE. — Vous êtes bien bon pour elle. Mais où allez-vous donc ainsi ? Vous êtes d'un chic écrasant.

CHAVIGNY. — Je vais au bal, ma chère.

MATHILDE. — Je m'en doutais bien un peu. Je me disais : on ne se met pas comme ça pour aller visiter les égouts.

CHAVIGNY. — Ah! ah! Très joli. Adieu! Je rentrerai de bonne heure.

MATHILDE. — Tu t'esbignes ?

CHAVIGNY. — Je suis attelé.

MATHILDE, *câlinant.* — Ugène ?... Vous m'aviez promis de passer la soirée avec moi.

CHAVIGNY, *à part.* — Crampon, va !

MATHILDE. — Restez, je vous jouerai au piano les valses que vous aimez le mieux... *Bâton de chocolat*, la *Culotte d'un zouave*, *Henri IV a découché*... Vou-

lez-vous?... Tenez. (*Elle se dirige vers le piano.*)

CHAVIGNY. — Ah! non!

MATHILDE, *mélancoliquement.* — Pas de veine au bilboquet!... Moi qui voulais vous faire une surprise!...

CHAVIGNY. — Quelle surprise?

MATHILDE, *à part, mettant la main à sa poche.* — Faut-il lui donner la blague?... Non, pas encore.

CHAVIGNY. — Allons, adieu!

MATHILDE. — A quel bal allez-vous?

CHAVIGNY. — Au bal de la Chaussette-Clignancourt.

MATHILDE. — Pour y rencontrer Nini?

CHAVIGNY. — Hein?

MATHILDE. — S'il vous plaît?

CHAVIGNY. — Vous avez parlé de Nini?

MATHILDE. — Moi?

CHAVIGNY. — La connaissez-vous?

MATHILDE. — Oui, une grande grue qui se pique le nez.

CHAVIGNY. — Huit heures déjà. Je serai en retard.

MATHILDE. — Avez-vous au moins tout ce qu'il vous faut pour aller à ce bal?

CHAVIGNY. — Oui, la montre et la chaîne, mon porte-monnaie... Où ai-je donc fourré ma blague?... Ah! la voilà!

MATHILDE. — Faites voir. Elle est toute neuve.

CHAVIGNY. — Croyez-vous?

MATHILDE. — Qu'est-ce qui vous l'a donnée?

CHAVIGNY. — Je ne sais pas, j'ai marché dessus.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, MADAME DE LÉRY

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* — V'là votre amie.

MADAME DE LÉRY, *sur le seuil.* — Ah çà, grand mannequin, est-ce que ça t'écorcherait la bouche d'annoncer : Madame la marquise ?

LE DOMESTIQUE. — Si ça vous fait plaisir !... Marquise de quoi ?

MADAME DE LÉRY. — De Léry.

LE DOMESTIQUE. — La marquise de la rue de Cléry.

LA MARQUISE. — Fourneau, va !

LE DOMESTIQUE. — Tous les mêmes. (*Il sort et referme la porte.*)

SCÈNE IV

MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY

MADAME DE LÉRY. — Eh bien, je le retiens, votre grande livrée.

CHAVIGNY. — Ne faites pas attention, marquise, c'est un ancien serviteur de la famille. Mon père était portier chez le sien. (*Les femmes s'embrassent.*)

LA MARQUISE. — C'est donc cela ! Mes petits amis, je viens vous voir avant d'aller au bal. C'est gentil, ça, hein ?

MATHILDE. — Tu vas au bal, toi aussi ?

LA MARQUISE. — Moi-z-aussi.

MATHILDE. — Veinarde !

LA MARQUISE. — Il faut bien rigoler un brin. Mais pourquoi M. de Chavigny ne t'emmène-t-il pas ?

MATHILDE. — Demande-le lui.

CHAVIGNY, *à M^me^ de Léry*. — Je peux pas toujours l'avoir sur le dos, pourtant.

LA MARQUISE. — Crême de distinction ! Dites donc, vous avez l'air de vous amuser comme deux croûtes de pain derrière une malle. Est-ce qu'il y a de la casse dans le ménage ? (*Apercevant la blague, qui est*

restée sur la table.) Tiens, une blague ! Je la reconnais, c'est la blague à Nini.

CHAVIGNY, *à part.* — V'lan ! dans le mille !

MATHILDE, *vivement.* — Tu en es bien sûre ?

LA MARQUISE. — J't'écoute ! Je la lui ai vue faire tout cet hiver avec ses grosses pattes. Il y en a comme ça dans tous les bazars à treize. Voyez la vente !... Qu'est-ce que vous avez donc à me faire les gros yeux, monsieur de Chavigny ?... Allons, à revoir, mes chérubins. Le temps de pincer un menuet et je reviens te tenir compagnie, ma belle Mathilde. Nous en grillerons une au coin du feu, et nous n'aurons pas besoin pour ça de la blague à Nini. J'affile mes pincettes et je me la brise. A bientôt, à bientôt !

SCÈNE V

MATHILDE, CHAVIGNY

CHAVIGNY. — Pour une toquée, en voilà une toquée.

MATHILDE. — Ugène ?

CHAVIGNY. — De quoi ?

MATHILDE. — Donnez-moi cette blague.

CHAVIGNY. — V'là que ça vous reprend! Faut soigner ça, ma chère.

MATHILDE, *avec explosion et se jetant à genoux.* — Ugène, je vous en prie à genoux!

CHAVIGNY. — Des combles? Il n'en faut plus!... Et quante même que ça serait la blague à Nini... après? Est-ce que vous allez me la faire au contrôle?... Merci, je n'aime pas la musique. Fourrez-vous cela dans la trompette. Je m'attache une casserole. On m'attend au cercle pour faire un whist. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADAME DE LÉRY, MATHILDE

MATHILDE, *seule.* — Il s'est cavalé. Que je suis malheureuse!

LA MARQUISE. — Personne dans l'antichambre!... Où donc est ton marron sculpté de domestique? Il sera retourné à la Comédie-Française, bien sûr.

MATHILDE. — Déjà revenue du bal?

LA MARQUISE. — Tais-toi, je n'y ai pas fichu les pattes.

MATHILDE. — Pourquoi?

LA MARQUISE. — Le municipal m'a cherché des raisons. Oh ! le pouvoir !... Eh mais ! avance un peu à l'ordre... Qu'est-ce que c'est que ces mirettes-là ? On a donc épluché des oignons ici ?

MATHILDE. — Mais non.

LA MARQUISE. — Attends donc. C'est à cause de la blague à Nini, n'est-ce pas ? J'ai fait des potins, Baign ! !

MATHILDE. — Eh bien, oui. Je lui ai demandé cette blague et il me l'a refusée.

LA MARQUISE. — Le chenapan !... Attends, j'ai une idée qui me transperce le bourrichon. As-tu confiance en moi ? Veux-tu faire ce que je te dis ?

MATHILDE. — Avec élan !

LA MARQUISE. — Avec élan ou avec un autre, n'importe. Écoute-moi bien (*Coup de trompe.*) V'là le tramway qui passe, monte dedans, fais semblant d'aller au bal, et reviens dans un quart d'heure. Maintenant, où est ta blague ? Enveloppe-la dans ce papier. Au coin de la rue, tu l'enverras par un Savoisien à M. de Chavigny.

MATHILDE. — Eh bien, et toi ?

LA MARQUISE. — Moi, je reste avec ton légitime.

MATHILDE. — Pourquoi faire ?

LA MARQUISE. — C'est mon secret. Tu le sauras au retour. Enfant, je veux ton bonheur !

MATHILDE. — Mais je ne suis pas coiffée. Comment croira-t-il que je suis allée à ce bal ?

LA MARQUISE, *allant à la cheminée.* — Prends ce perroquet empaillé et mets-le dans tes cheveux. Tu arrangeras cela en route, va. (*Mathilde sort.*)

SCÈNE VII

MADAME DE LÉRY, *seule, puis* CHAVIGNY

MADAME DE LÉRY. — Et maintenant, à nous deux, monsieur le comte !... Tiens, c'est du Dumaine ! Oh ! ces rhinocéros de maris... Ah ! le bruit d'une roulante. C'est ce phénomène. (*On frappe.*) Entrez.

CHAVIGNY. — Vous v'là encore ?

LA MARQUISE. — Toujours suave ! Un rêve, quoi ?

CHAVIGNY. — Je suis d'une humeur massacrante. J'ai dansé de mille louis, et j'ai perdu trente saladiers de vin blanc.

LA MARQUISE. — Vous auriez bien dû les apporter.

CHAVIGNY. — Où est Mathilde ?

LA MARQUISE. — Cherchez. Je tiens un article de la *Revue des Deux Globes* qui m'intéresse beaucoup.

CHAVIGNY. — Voyons, où est-elle ?

LA MARQUISE. — Qui ?

CHAVIGNY. — Ma doublante.

LA MARQUISE. — Eh bien, elle est au bal.

CHAVIGNY. — Ta parole ? Oh ! pardon, marquise... Je voulais dire... (*Il arpente la chambre en déchirant ses gants.*)

LA MARQUISE. — Pas une minute d'ennui avec ce type-là. C'est tout ce que vous payez, dites donc, monsieur de Chavigny ?

CHAVIGNY. — En v'là une dalle ! (*Il agite la sonnette.*)

LE DOMESTIQUE. — T'as sonné ?

CHAVIGNY. — Oui, Frontin. Une tournée de prunes à l'eau-de-vie.

LE DOMESTIQUE, *sortant.* — Boum !

LA MARQUISE, *riant.* — Il faudra que je l'embrasse, votre larbin.

CHAVIGNY. — Ne vous gênez pas. Et Mathilde, quand rentrera-t-elle ?

LA MARQUISE. — Dans un quart d'heure. Je l'attends.

LE DOMESTIQUE, *rentrant avec un plateau.* — Les prunes de monsieur.

CHAVIGNY. — Pose ça là. Trois verres ?

LE DOMESTIQUE, *riant.* — Il y en a un pour moi.

LA MARQUISE. — Épatant ! (*Ils trinquent. — Jeu de scène.*)

LE DOMESTIQUE. — Avec cela, voulez-vous casser la figure à une brioche ?

CHAVIGNY. — Non. Laisse tout ça là, c'est pour moi.

LE DOMESTIQUE. — J'te crois, que c'est pour lui; il

ne manquerait plus que ça que ça soye pour moi (*Il sort.*)

LA MARQUISE. — Eh bien, vous ne prenez pas votre prune?

CHAVIGNY. — Merci, ça me cause des dérangements.

LA MARQUISE. — Alors, refilez-la moi.

CHAVIGNY. — Volontiers. (*Elle boit.*)

LA MARQUISE. — Monsieur de Chavigny, voulez-vous que je vous dise? Vous avez un béguin pour moi.

CHAVIGNY. — C'est possible. Tous les hommes peuvent en avoir des béguins.

LA MARQUISE. — Et les femmes aussi. (*Silence.*)

CHAVIGNY, *la regardant attentivement.* — Ah!

LA MARQUISE, *baissant les yeux.* — Voui.

LE DOMESTIQUE, *entrant.* — M'sieu!

CHAVIGNY. — Encore toi?

LE DOMESTIQUE. — Est-ce que je vous dérange?

CHAVIGNY. — Pas encore, mais... Qu'est-ce qu'il y a?

LE DOMESTIQUE. — Fermez les callots. Tendez la main. Ouvrez à présent.

CHAVIGNY. — Encore une blague. Ah çà, il pleut des blagues aujourd'hui! Qui est-ce qui a apporté celle-ci?

LE DOMESTIQUE. — Votre concierge, monsieur, votre bon concierge de Tolède.

CHAVIGNY. — Et avec ça, il n'y avait pas de lettre?

LE DOMESTIQUE. — Point que je sache, monseigneur.

CHAVIGNY. — Mais enfin, qui est-ce qui a remis cet objet au concierge? Est-ce un homme ou une femme?

LE DOMESTIQUE. — C'est un naturaliste, Excellence.

CHAVIGNY. — C'est bon; trotte-toi. (*Le domestique sort.*)

LA MARQUISE, *envoyant des baisers au domestique.* — A toi, bouton de rose! A toi, vol-au-vent!

CHAVIGNY. — Qu'est-ce que vous dites de ça, vous, la petite mère?

LA MARQUISE. — Moi, rien.

CHAVIGNY. — Je parie que vous savez de qui vient cette blague. (*Silence. Il s'approche.*) Si c'était de vous tout de même?

LA MARQUISE. — Oh!

CHAVIGNY, *marivaudant.* — Savez-vous que vous n'êtes pas trop dégradée? De l'œil...

LA MARQUISE, *souriant.* — Du cheveu...

CHAVIGNY. — De la dent... Et puis, je vous dirai entre nous que je me moque pas mal de Nini.

LA MARQUISE. — Vrai?

CHAVIGNY. — Vrai de vrai. Je m'en tamponne le coquillard... Et si j'avais un béguin, je sais bien pour qui ça serait.

LA MARQUISE, *jouant de l'éventail.* — Je te vois, petit coquin.

CHAVIGNY. — Il fait rudement chaud dans cette boîte. Tant pis, je me mets à mon aise. (*Il ôte son habit, le plie et le pose soigneusement sur une chaise.*)

LA MARQUISE. — Que faites-vous donc, monsieur de Chavigny?

CHAVIGNY. — J'ôte mon fiacre.

LA MARQUISE. — Vous me donnez le trac. (*Elle se lève.*)

CHAVIGNY. — Ernestine?...

LA MARQUISE. — De quoi?

CHAVIGNY. — Je te gobe!

LA MARQUISE. — Et votre femme?

CHAVIGNY. — Je la gobe aussi.

LA MARQUISE. — Eh bien, vous êtes rien canaille!

CHAVIGNY. — V'là mon caractère. Ernestine, laisse-moi être ton vainqueur!

LA MARQUISE. — A l'heure ou à la course?

CHAVIGNY. — J'aime mieux à la course.

LA MARQUISE. — Tu t'en ferais mourir. (*Chavigny lui prend la taille.*) Voyons, à bas les pattes, ça tache!

CHAVIGNY. — Je ne le dirai à personne.

LA MARQUISE. — Ah! affalez votre grelot!

CHAVIGNY. — Je t'embrasserai!

LA MARQUISE. — M'embrasserez pas!

CHAVIGNY. — T'embrasserai !...

LA MARQUISE. — M'embrasserez pas! (*Poursuite à travers l'appartement.*)

CHAVIGNY, *l'embrassant.* — Ça y est!

LA MARQUISE. — On vient... Éteignez-vous et remettez votre pelure. Monsieur de Chavigny, la blague vient de votre pauvre petite femme. Je vous ai fait poser. Si vous n'êtes pas content, je m'en fiche comme d'avaler un trombone.

SCÈNE VIII

LES MÊMES; MATHILDE, *entrant soutenue par* LE DOMESTIQUE. (*Elle a un noir sur l'œil.*)

LE DOMESTIQUE. — M'sieu, v'là vot' femme que je vous ramène.

LA MARQUISE. — Elle est dans un bel état. Ah! quel gnon!

LE DOMESTIQUE. — Elle sera tombée sur un coup de poing... Je connais ça, un papillon de guinguette...

MATHILDE. — *à Chavigny.* Je t'expliquerai tout, Ugène!

CHAVIGNY, *de mauvaise humeur.* — Je n'y tiens pas.

MATHILDE. — C'est égal, je lui ai rien bosselé la cafetière, à ta Nini.

LA MARQUISE. — Monsieur de Chavigny, je vous rends votre femme.

CHAVIGNY. — Il ne vous faut pas de reçu ?

LE DOMESTIQUE, *levant les bras au ciel.* — Seigneur! Seigneur! tu fais rudement bien les choses. (*Rideau.*)

JE RÊVE

« Je rêve que je suis le bon Dieu; je trône là-haut dans le ciel, et autour de moi sont assis des anges qui chantent mes vers.

« Je mange des gâteaux et des sucreries pour plus d'un florin, je bois du malaga et je n'ai pas de dettes.

« — Toi, Gabriel, ange aux longues jambes, va, mets-toi en route, va me chercher mon digne ami.

« Ne le cherche pas aux cours de l'Université, cherche-le dans une taverne de buveurs; ne le cherche pas à l'église Sainte-Edwige, cherche-le chez M^lle^ Meyer.

« L'ange ouvre ses deux ailes et s'envole; il le prend et l'amène, mon digne ami, mon cher Bengel!

« — Oui, jeune homme, je suis le bon Dieu et je

gouverne la terre; je te l'avais bien dit que je saurais faire mon chemin! »

Ainsi parle Henri Heine dans un de ses petits poèmes qui se ressentent si peu de l'Allemagne, leur berceau.

Et il continue ainsi, le fou charmant, en suivant son rêve :

« Chaque jour, je fais des miracles dont tu vas être ravi. Pour te divertir, aujourd'hui, je m'occuperai du bonheur de la ville de Berlin.

« Je veux que les pavés de la rue s'entr'ouvrent, et que chaque pierre contienne une huître claire et fraîche.

« Je veux qu'il pleuve une rosée de jus de citron, et que le meilleur vin du Rhin coule des fontaines de la ville.

« Comme les Berlinois vont se réjouir! Les voilà déjà qui sortent pour se régaler; ces messieurs du tribunal aulique vont avaler tous les ruisseaux! »

Et moi aussi, modeste, très modeste écrivain français, je rêve parfois que je suis le bon Dieu comme Henri Heine.

Je rêve que je suis le bon Dieu, et je m'applique à faire le bonheur de la ville de Paris. Je paye du champagne à tout le monde.

Tous les ouvriers ont du travail, même ceux qui

n'en veulent pas. On arrête les gens sur la voie publique pour leur offrir des emplois avantageux et des sinécures largement rétribuées.

J'entr'ouvre le plafond de la Bourse, et sur tous ceux qui s'agitent autour de la corbeille, je fais pleuvoir des actions et des obligations destinées à les enrichir sans ruiner quiconque.

M. de Rothschild, mon collègue en bienfaisance, est invité par moi à constituer une pension à chacun des membres de la Société des gens de lettres, et particulièrement aux dames qui cultivent l'apologue.

A son de trompe, je fais annoncer par les boulevards que l'éditeur Lemerre payera désormais aux poètes dix onces d'or par strophe.

Il y a des buffets en permanence à chaque carrefour. Charles Quentin, directeur de l'Assistance publique, a ordre de faire distribuer chaque matin des bisques d'écrevisses aux pauvres de tous les arrondissements.

Pendant ce temps-là, le soleil ne cesse pas de briller et les fleurs d'embaumer, car j'ai rendu à Paris son printemps, son été et son automne, dont il était privé depuis si longtemps.

Que le rôle de bon Dieu est donc agréable à exercer! J'ai les mains pleines de bienfaits et de progrès, et je les ouvre toutes grandes.

Je supprime la peine de mort, cela va sans dire; je rends même leurs têtes aux suppliciés d'autrefois, qui s'en vont faire à l'Élysée leurs visites de remerciements.

Un d'eux pousse le sentiment de la reconnaissance et de la délicatesse jusqu'à apporter au Président de la République un panier de gibier. Il est reçu par le général Pittié, qui le remercie dans un sonnet frappé au bon coin.

Ma mansuétude ne s'arrête pas là; j'ouvre les prisons, que je transforme en établissements de bains (à cause des cellules) et en brasseries.

Je pardonne aux pauvres jeunes filles coupables de « faire le trottoir », et j'arrange l'ordre des événements de manière que la plupart d'entre elles tombent entre les bras de princes étrangers qui les épousent et les emmènent dans leurs châteaux crénelés.

Je délivre des brevets de duchesse aux jolies gardeuses d'oies et des diplômes de marquise aux accortes servantes d'auberge.

Les alphonses, rendus soudainement à l'amour éthéré, apportent régulièrement leur paye de chaque semaine à leurs fidèles amantes.

Ne me demandez pas si le salaire des femmes est

augmenté; la moindre broderie est payé sur le pied de mille louis le point.

Dieu (c'est-à-dire moi) me garde d'oublier les artistes en général et les comédiens en particulier!

Je les décore tous, quels qu'ils soient. Je fais de Coquelin un grand-croix et de Christian un grand cordon.

Je colle une plaque à Daubray, en l'exemptant de l'obligation de composer des valses comme Frédéric Febvre. J'adjure M^lle^ Lavigne, du Palais-Royal, d'accepter les palmes de l'Université.

Je fonde des Opéras populaires comme s'il en pleuvait, où tous les prix de Rome sans exception, sur la seule présentation de leur carte, sont joués immédiatement par des ténors ayant retrouvé leur voix et par des cantatrices exclusivement nourries de rossignols.

Nouvel Haussmann, bien plus féerique que l'ancien, je fais construire pour les peintres — si mal partagés dans notre civilisation, — des palais auprès desquels les hôtels de l'avenue de Villiers et de la rue d'Offémont ne sont que d'affreuses bicoques.

Là, les maîtres de l'art contemporain s'occupent, quand cela leur plaît, à retracer des sujets héroïques,

gracieux ou joyeux, — avec défense formelle d'entreprendre des portraits de bourgeois.

Et je continue mon rêve, dans ma belle robe céleste qui me fait ressembler au bon Dieu de la mosaïque qu'on voit dans la cour d'entrée du palais des Beaux-Arts, sur le mur à gauche.

Je rêve que je suis l'inventeur d'une politique qui ne ressemble à aucune politique connue, et à l'aide de laquelle j'arrive aisément à la fusion des partis.

Je fais s'embrasser la Droite et la Gauche, les Centres, les groupes, tout le tremblement.

Tous mes hommes d'État sont jolis, jolis. Sur la tête remarquablement chauve des sénateurs, je fais repousser des chevelures olympiennes ou de fripponnes boucles soyeuses.

Mes députés ont hérité de la politesse légendaire de M. de Coislin; M. Langlois cesse de gesticuler; on interrompt à peine. Un avenir de prospérités et de libertés apparaît à mes yeux divins.

Comme pour railler un passé abhorré, je fais jeter par les rues des bombes d'une dynamite particulière qui, en éclatant, répandent des parfums d'ylang!

Oh! que je suis content d'être le bon Dieu! Comme toutes ces réconciliations et toutes ces embrassades ont réchauffé mon vieux cœur de Père Éternel!

Que je suis heureux d'assister à cette universelle apothéose du bien, du juste et du beau !

..... Pourvu cependant qu'on n'aille pas s'aviser de tirer sur moi, dans ma staile du paradis !

FIN.